B.C.

LI

LE CRIME DES DETECTIVES







MM. POIRIER — ST-PIERRE — KERR.

AVOCATS DE LA CAUSE.

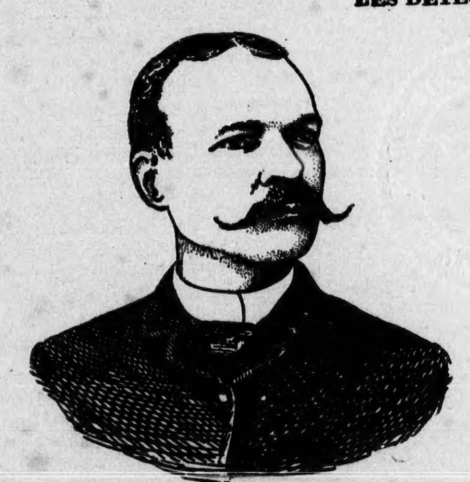






CHRYSANTHÈME — VARÉ — RATEAU

LES DETECTIVES CRIMINELS.



FRANCK JACKSON
Le Détective Américain.



M. PLUM
Chef des Détectives du *Central Vermont*.

F. X. Lessard, Editeur-Propriétaire, Boîte 1754, B. P. Montréal.

Cri

UN

Par
lier de
pied d
direct
fit fai
prit l
dans
un be
jardi
paro
et la
C'é
25 à
bas d
billé
camp
parte
A so
vue
sa m
sorb
obst
qu'o
dont
sité
arde
men
P
cet
P
can
hau
ave
pèr
Mo
rés
il n
la v
ff
me
p

LE
Crime des Detectives

—:o:—

PREMIERE PARTIE.

UN INCENDIE MYSTERIEUX.

CHAPITRE PREMIER

LES ESCLAVES DE MONTRÉAL

Par une matinée du mois d'Aout 18..., un jeune cavalier descendait la côte qui aboutit au réservoir situé au pied de la montagne. Il parut hésiter un instant sur la direction qu'il allait faire prendre à sa monture, puis il fit faire à son cheval un monvement de gauche à droite, prit le lacet qui débouche dans la rue Peel et s'engagea dans cette rue, au petit pas, en regardant, attentivement un beau cottage situé sur la main droite au milieu d'un jardin entouré de beaux arbres, à peu près à la moitié du parcours qui s'étend dans la rue Peel, entre la montagne et la rue Sherbrooke.

C'était un beau jeune homme qui paraisssait avoir de 25 à 30 ans. Grand et un peu mince, à la taille élancée, le bas de la figure entouré d'une barbe châtain clair, habillé avec une correction élégante et nonchalamment campé sur son beau cheval bai brun. Ce jeune homme appartenait évidemment à l'élite de la société Montréalaise. A son attitude, il était, facile de reconnaître à première vue un écuyer de premier ordre. Mais pour le moment sa main laissait flotter les rênes. Il était évidemment absorbé par une préoccupation puissante. A la direction obstinée de son regard, on sentait qu'une attraction plus qu'ordinaire le poussait vers ce cottage placé à sa droite, dont il ne perdait pas les fenêtres de vue. Etait-ce curiosité ou attente ? Lui seul eut pu dire ce qu'il semblait si ardemment chercher derrière ces fenêtres hermétiquement closes.

Pendant qu'il est livré à ses méditations, profitons de cet instant pour le présenter à nos lecteurs.

Philippe Lestrelle était le fils d'un riche commerçant canadien-français, dont le nom est resté célèbre dans la haut commerce de la rue Saint-Paul. Sorti de son village avec quelques trente sous dans sa poche, M. Lestrelle père était arrivé à peu près quarante ans auparavant à Montréal avec l'infatigable énergie de la jeunesse et la résolution de réussir : ses débuts avaient été rudes, mais il n'était pas homme à reculer devant les difficultés de la vie, et il était doué au plus haut point de l'entente des ffaires. Après s'être engagé pendant quelques mois comme commis de magasin, aussitôt qu'il eût réuni quelques p..tres,il les employa à acheter un petit assortiment de marchandises ; il put se procurer à crédit une mauvaise petite voiture à bras et il commença dans la campagne l'existence du camelot, allant de maison en maison, vivant des débris de repas qu'on lui offrait de partager çà et là, et chaques fois qu'il avait achevé sa vente, employant le produit et le bénéfice à se munir d'un assortiment plus complet. Pierre qui roule n'amasse pas de mousse a dit le proverbe. Mais à l'encontre du proverbe, M. Lestrelle, à force de rouler s'était fait petit à petit un honnête magot. Il excellait à se faire accueillir à forcer la vente et à gagner la confiance de ses pratiques. Au bout de quelques temps les habitants de la campagne qui avaient appris à la connaitre et à l'estimer,avaient pris l'habitude de le charger des achats qu'ils n'avaient pas le temps de faire eux-mêmes en ville; et, comme Lestrelle s'était fait honorablement connaître de plusieurs maisons de gros par sa probité et sa ponctualité à exécuter ses paiements, il ne lui avait pas été difficile d'obtenir du crédit et de se faire livrer des marchandises. Peu à peu, et sans abandonner sa voiture à bras, de simple camelot qu'il était alors, Lestrelle était devenu en quelquesorte courtier ambulantet intermédiaire de grosses opération entre la ville et la campagne. Un jour était venu où après avoir affectué ses achats et renouvelé sa cargaison, il avaii pu commencer à déposer de l'argent à la banque ; c'était presque un capitaliste. Au bout de dix ans, il avait assez de ressources pour acheter un magasin.

A l'époque dont nous parlonsstout le commerce de gros et une grande partie du commerce de détail était encore exclusivement etre les mains des anglais. Lestrelle fut un des premiers canadiens-français qui surent montrer par leur exemple qu'avec de l'énergie de la probité et de l'esprit d'entreprise,il y avait moyen pour les canadiens-français de faire brèche dans le monopole.Sa maison fut bientôt unes des plus considérées.Une large clientèle lui fut acquiseet son crédit s'établit aussi solidement dans les banques;de Londres qu'à Montréal.Lorsque l'industrie nationale commença à se développer, M. Lestrelle qui avait foi dans l'avenir de son pays, n'hésita pas à engager tous ses capitaux disponibles dans la création d'une manufacture. Quelques aunées plus tard, l'avénement de la politique nationale, qui a donné à nos industries une impulsion si féconde avait amené une plus valeur telle que M. Lestrelle put revendre ses parts à un prix triple de sa première mise. L'âge et les infirmités commençaient à l'atteindre. Il vendit sa maison de commerce, en y conservant toutefais un intérêt, et il se retira avec une fortune de plus d'un million.

Peu de temps après avoir fondé sa maison de commerce M. Lestrelle s'était marié à une jeune canadienne française, qui n'apportait dans le ménage que sa beauté sa piété son esprit d'ordre et son humeur enjouée. Ma.s il est rare qu'un homme soit heureux en tout, et M. Lestrelle ne put jouir que peu de temps des charmes de cette union. Au bout de la première année de mariage,Mme Lestrelle lui avait donné un fils. Mais elle était frêle et de com plexion délicate.Peu à peu sa santé s'altéra,son teint rose se mit à pâlir. Elle ne souffrait pas,mais elle semblait minée par une maladie sourde.Les médecins qu'elle ne se décida à consulter que quand il était trop tard, déclarèrent qu'elle était atteinte de phtisie, et elle ne tarna pas à suc-

comber, en laissant ce fils, à peine âgé de trois ans qui dans son enfance, semblait lui-même d'une santé chancelante.

La douleur de M. Lestrelle fut immense et ne s'apaisa pas avec le temps. A diverses reprises, ses amis l'exhortèrent à se remarier. Jamais il ne put se résoudre à donner à une autre, la place de sa chère morte;et à partir de ce jour, il ne vecut plus que pour son fils unique, le seul reste de trois courtes années d'un bonheur sans nuage. C'était merveille de voir cet homme accablé de tant de grandes affaires, qui trouvait le temps de remplir auprès de son enfant tous les soins d'une mère de famille. Lorsqu'on venait le voir, dans la soirée, à son domicile particulier, après les affaires terminées, on pouvait être certain de le trouver invariablement au milieu d'une nuéé de joueux épars, avec le petit Philippe sur ses genoux ou en train de grimper sur ses épaules. Petit à petit, l'enfant se fortifia et des soins habilement conduits en firent un robuste gamin. M. Lestrelle, qui savait ce qui lui avait manqué à lui-même,s'était juré dès la naissance de son fils, de ne rien négliger pour lui donner une éducation de premier ordre. Sa suprême ambition était de laisser après lui un héritier de son nom sans tache et de sa fortune si vaillamment conquise, qui fût figurer un jour parmi les hommes les plus distingués de son pays. Philippe Lestrelle fut donc entouré de bonne heure des meilleurs maîtres; et ses heureuses dispositions lui permirent de profiter de leurs leçons. Quand il eut achevé sa dixseptième année, il n'avait plus rien à apprendre dans les écoles du Canada; et son père résolut de l'envoyer pour quatre ou cinq ans à l'étranger,pour compléter son éducation et se perfectionner, par la pratique, dans la connaissance des langues vivantes.

La séparation fut cruelle; car le père et le fils s'adoraient. Mais Philippe était un garçon résolu, qui comprenait le but de l'ambition paternelle et qui avait l'amour de l'étude. Il passa deux ans à Paris,où il suivit assidûment les cours de la Sorbonne et se fit recevoir coup sur coup licencié ès lettres et licencié en droit. Puis, il voulut connaître l'Allemagne et alla s'inscrire à l'université de Bonn, où il conquit le garde de docteur. Son père,qui venait le voir pendant une quinzaine de jours, à chaque vacance, désirait qu'après avoir achevé ses études théoriques, Philippe voyageât, apprît à connaître le monde par lui-même et se mît au courant de tous les progrès scientifiques et industriels de la vieille Europe. Pendant dix-huit mois, le jeune Lestrelle parcourut les diverses capitales, visita les principaux ports et les grandes cités manufacturières, visita dans tous les sens la Suisse et les Alpes. Quand il eut achevé la série de ses excursions à travers l'Europe, il lui prit fantaisie de ne pas retourner au Canada, sans avoir fait le tour du monde. C'était précisement le temps où l'on commençait à organiser en France des excursions destinées à la fois à l'instruction et à l'agrément de la jeunesse. Philippe s'embarqua sur le *capitaine Nemo*, un bâtiment auquel on avait donné le nom du héros de l'un des romans de Jules Verne; et il eut le plaisir d'y retrouver deux ou trois des jeunes français qu'il avait connus à l'école de droit. Il fit le tour de l'Afrique, s'arrêta un instant sur les côtes du Congo, à Port-Natal et à Madagascar, parcourut l'Inde et la Chine, visita le Japon ouvert depuis peu d'années à la civilisation européenne, passa de là en Australie et débarqua à San Francisco. On était en 1884: le chemin de fer canadien du Pacifique n'était pas encore achevé. Philippe rentra à Montréal par les Etats-Unis. C'était dès lors un jeune homme accompli,qui rapportait de ses voyages une dose de connaissances peu commune pour un garçon de son âge,et devant lepuel s'ouvraient brillamment les portes de la vie.

Malheureusement, M. Lestrelle père ne put jouir que peu de temps de ce fils,qu'il considérait avec raison comme son plus bel ouvrage: car il mourut dix-huit mois aprèsle retour de Philippe. Il avait demandé que la petite voiture à bras, qui avait été le premier inrrument de sa fortune et qu'il avait conservé comme une relique du temps de ses jeunes années figurât dans le cortège qui devait le conduire à sa dernière demeure; voulant servir une dernière fois d'exemple à ses concitoyens après sa mort, et leur montrer par l'humilité de ses débats, dont il était justement fier, à quel rang peut s'élever, dans le Canada français, un homme hardi, honnête et laborieux.

A vingt-quatre ans,Philippe Lestrelle se trouvait à la tête d'une des belles fortunes du pays. Mais, il savait qu'en Amérique, riche ou pauvre, tout le monde travaille, et il était décidé à ne point céder aux tentations de la richesse et de l'oisiveté. Il avait été reçut avocat dès son retour à Montréal; mais, il ne se sentait aucun goût pour la pratique du barreau, et comme son père, il était attiré vers les grandes affaires. Grâce à ses relations et à sa réputation précoce, il avait été désigné pour les fonctions de directeur d'une des plus puissantes compagnies de chemins de fer; et, comme il se livrait avec passion à toutes les occupations dans lesquelles il était une fois entré, il avait voulu connaître à fond tous les détails de l'administration es du fonctionnement d'un chemin de fer. Mais il sentait que ce n'était là que le début de sa carrière, et il attendait son heure.

Au moment où nous le rencontrons, Philippe Lestrelle est un jeune homme laborieux et rangé. En dehors de ses heures de bureau et de ses voyages, il vit dans le joli hôtel que son père avait fait construire rue Saint-Denis, au coin de la rue Ste-Catherine; et il aime à s'y entourer le soir d'un petit nombre d'amis. Tous les matins avant de se rendre à son travail, il fait une promenade de deux heures à cheval; car il adore l'équitation. Sa promenade favorite est celle du tour de la montagne; et, comme tous les promeneurs, il a pris l'habitude, à l'aller et au retour, de suivre machinalement le même itinéraire, lorsqu'un matin, trois semaines environ avant la date où commence ce récit, il s'est produit dans son existence un tout petit incident, qui a laissé dans son imagination juvénile une impression profonde.

A l'une des fenêtres de ce cottage de la rue Peel,qu'il est en train de regarder si attentivement,Philippe a vu apparaître une délicieuse jeune fille, au type étrange et charmant, tel que celui de ces jeunes Italiennes que le peintre français Hébert aimait à reproduire dans ses tableaux et que notre jeune cavalier a si souvent admirées au musée de Luxembourg, à Paris. Pourquoi son regard s'est-il levé vers cette fenêtre close,au moment précis où le soleil l'encadrait et donnait à cette tête de jeune fille éclairée par ses rayons naissants toute une auréole de beauté, de grâce et de poésie? Pourquoi lui a-t-il semblé

que cette inconnue le regardait longuement ? Pourquoi est-il revenu le lendemain à la même heure ? Par quelle raison son cœur battait-il plus fort, et pourquoi a-t-il éprouvé un tressaillement, lorsqu'il a revu, à la même fenêtre la même main qui tenait les rideaux écartés et la même figure virginale, dont le regard semblait s'attacher au sien ? Mystère du cœur ! Rêves divins de la jeunesse dont se souviennent tous ceux qui ont eu vingt ans !......

Depuis ce jour, Philippe Lestrelle descend plus régulièrement que jamais par la rue Peel, à la même heure du matin, avec la ponctualité d'un chronomètre; et chaque matin, il revoit derrière cette fenêtre toujours fermée, à travers les mêmes rideaux écartés par une main fine, cette même apparition. Il semble qu'il se soit établi, entre ces deux êtres qui ne se sont jamais parlé, quelque communication mystérieuse et magnétique. Philippe a pris l'habitude, au moment où il passe devant cette fenêtre, de s'incliner légèrement, en portant à ses lèvres un petit bouquet de fleurs qu'il a détaché quelques instants auparavant de sa boutonnière. La jeune fille lui répond par un sourire doux et triste. Il est visible qu'elle l'attend chaque jour à l'heure accoutumée ; et, quand cette vision d'un instant a cessé, la même figure virginale repasse souvent dans la pensée de Philippe Lestrelle. A diverses reprises, il s'est dit que c'était absurde. Oui, mais absurde et charmant, comme les rêves de la jeunesse. Il se propose, chaque matin, de percer ce mystère qui dure depuis trois semaines, d'aller aux renseignements et de trouver quelque moyen de franchir prosaïquement la distance qui le sépare de cette inconnue. Mais il semble qu'il redoute d'effeuiller ce rêve; et chaque jour il remet au lendemain.

Ce matin là, pour la première fois, la jeune fille était sans doute en retard ; car Philippe ne l'apercevait pas, derrière la fenêtre où elle avait l'habitude de lui sourire. Mais, au moment où, après avoir ralenti la marche de son cheval, il se décidait à dépasser l'encoignure du cottage il aperçut une main rapide qui écartait vivement les rideaux. Au même instant, il entendit un bruit de vitre brisée et il vit distinctement un petit objet entouré de papier qui s'abattait aux pieds de son cheval.

En pareille circonstance, un amoureux n'a pas besoin de beaucoup d'expérience pour comprendre qu'il s'agit d'un message, et que la façon dont ce message est adressé ordonne la circonspection. Fort heureusement, Philippe avait l'esprit prompt. Au même moment, il laissa comme par accident sa cravache s'échapper de sa main. C'était un prétexte pour descendre de cheval, sans inspirer de soupçons à des regards jaloux, s'il en était qui l'épiassent derrière les fenêtres. Inutile de dire s'il saisit vivement la cravache et le petit papier. Il lui sembla, en se relevant, que des ombres passaient derrière la fenêtre et qu'il y avait des bras qui luttaient. Mais ce fut rapide comme un éclair. Philippe Lestrelle remonta vivement sur son cheval, s'assura au bout de quelques instants qu'il n'était pas suivi, descendit lentement jusqu'à l'hôtel Windsor et s'engagea dans la rue Sainte-Catherine.

Au bout d'une centaine de pas, il ne put résister à sa curiosité et il déplia le petit papier qu'il n'avait pas cessé de tenir à la main. Philippe ne s'était pas trompé : c'était, en effet, un billet. Mais quelle ne fut pas sa stupéfaction en lisant ce qui suit :

" *Quelque chose me dit que vous êtes un cœur généreux, et j'ai foi en vous. Si ce billet vous parvient, prevenez la police; et delivrez nous des cruels bandits qui me retiennent prisonnière et qui ont fait de mon père un esclave. Pour l'amour de Dieu, secourez mon malheureux père, secourez-moi; et je vous bénirai jusqu'à la fin de ma triste vie.*

SYLVIA

CHAPITRE II

À LA RECHERCHE D'UNE ÉNIGME.

Le même soir Philippe Lestrelle était assis dans son fumoir, en face d'un de ses amis, Gabriel Sauvé, un jeune avocat d'avenir qui avait été son camarade de collège et auquel il était uni, depuis l'enfance, par une affection à toute épreuve.

Les deux jeunes gens étaient accoudés sur une petite table et fumaien leur pipe, avec un verre de gin devant eux. Mais il eut suffi de regarder Philippe pour reconnaître qu'il n'était pas dans son assiette ordinaire. Il fumait nerveusement et parlait d'une voix rapide et saccadée.

— Mais c'est un conte des milles et une nuits que tu me *narres* là ou en roman de Beadle, dit tout à coup Gabriel Sauvé.

— Malheureusement c'est un roman vrai, reprit Philippe; car tu a lu comme moi ce billet qui ne laisse aucun doute sur l'existence et je ne sais quel mystère d'iniquité dont cette malheureuse jeune fille est victime.

— Hum ! Je ne voudrais pas te blesser, mon cher Philippe. Mais tu me pardonneras si je ne vois pas la chose avec l'œil d'un amoureux, et si j'ai peine à croire qu'il y ait à Montreal des princesses captives, ou qu'un cottage de la rue Peel, à cent pas du Windsor renferme dans ses murs le dernier esclave de l'Amérique du Nord.

— Alors ?

— Alors, je croirais plus volontiers à la fantaisie de quelque avanturière, qui aura voulu piquer ta curiosité et brusquer d'une façon pittoresque un roman qui commençait à languir...... Mais non, au fait, je ne crois rien du tout : et j'aime mieux attendre la fin de ton récit, avant de te donner mon avis et, si je le puis, un bon conseil. J'espère bien, tout de même, que tu n'as pas été mettre la police en mouvement, avant de savoir de quoi il retournait.

— Je m'en suis bien gardé : mais j'ai été une seconde fois rue Peel......

— Ah !

— Et j'ai constaté que, depuis le matin, la fenêtre avait été murée.

— Comment ! murée ?

— Oui, au moyen de planches solidement clouées par le dehors.

— Diable ! Voilà qui se complique. Il n'est que trop clair que l'accident de la vitre brisée aura éveillé les soupçons des gardiens de la mystérieuse Sylvia... Il reste seulement à savoir si ces gardiens sont des brigands ou simplement des parents... Enfin je suppose que tu as trouvé quelque moyen de questionner les voisins ?

— Malheureusement, dit Philippe, il n'y a pas de voisins à consulter, pas l'ombre d'un débitant de boissons ni d'un marchand de légumes. La seule boutique qui existe

dans toute cette portion de rue est celle d'un pharmacien qui fait le coin de la rue Ontario.

— Et tu as fait causer le pharmacien?

— Pas tout de suite, car au moment où j'arpentais la rue Peel, en me cassant la tête pour savoir ce que j'avais à faire, j'ai vu déboucher une voiture à deux chevaux, avec un cocher en livrée; et dans la voiture, une femme de trente à trente cinq ans qui est évidemment une riche anglaise. La voiture s'est arrêtée en face du cottage et est entrée dans le jardin. Ensuite j'ai vu qu'on dételait.

— Et puis?...

— Et puis, je suis entré chez le pharmacien, qui était absent; cela a peut-être mieux valu. J'ai fait diverses emplettes et j'ai entamé la conversation avec le commis. Je lui ai parlé naturellement de la pluie et du beau temps et et de mille autres choses et finalement j'ai trouvé un joint pour lui demander, s'il connaissait une dame fort élégante possédant un équipage que je lui ai dépeint et demeurant au haut de la rue, dans la maison en question.

— Et il t'a dit... ?

— Eh! bien, reprit Philippe, avec un geste désolé il m'a répondu qu'il la connaissait parfaitement; et que c'est une américaine qui s'appelle Mistres Bartlett et qui a loué le cottage depuis trois mois. Elle vient de New-York et elle habite seule, avec une jeune personne qui ne sort jamais et qui doit être sa fille ou sa sœur. On la dit extrêmement riche, et on suppose que la jeune fille est atteinte de quelque maladie qui l'oblige à garder la chambre Mais, je te le répète, comme il n'y a ni épicier ni marchand de vin, ni fruitier dans les environs, personne n'a eu occasion de faire causer les domestiques.

— Diable! dit pensivement Gabriel Sauvé... Et tu es décidé à poursuivre l'aventure?

— Absolument décidé. D'abord, cela peut être absurde, mais je m'interresse vivement à cette jeune fille. Ensuite, j'admettrai tout ce vue tu voudras sur la possibilité d'une explication naturelle. Mais je ne crois pas qu'un honnête homme ait le droit de résister à un appel désespéré comme celui que tu viens de lire, avant de s'être parfaitement convaincu qu'il n'était pas en face d'un crime à dévoiler, et de malheureux à secourir.

— Après tout, tu as peut être raison. Ce qu'il y a de plus vraisemblable est qu'on garde cette jeune fille en vue parce qu'elle a l'esprit dérangé...

Philippe Lestrelle fit un geste de dénégation.

— Bah! reprit Gabriel; la Marguerite de Faust, elle aussi, avait l'esprit dérangé; et cela ne l'empêchait pas d'être très séduisante. Le point important est que mon ami Philippe Lestrelle ne s'expose pas à faire rire de lui en se donnant les airs d'un chevalier errant, qui aspire à délivrer les princesses enchantées et qui se heurte à quelquel secret de famille...... Quel malheur, ajouta-t-il que je sois obligé de partir pour New-York demain matin.... Avec cela, il s'agit d'une affaire professionelle qui ne souffre pas de retard... Enfin, je ne serai pas plus de quatre à cinq jours absent......... En attendant, j'espère que tu seras prudent......... Est-ce qu'on ne pourrait pas savoir au moins ce que c'est que cette Mistress Bartlett?

— J'y ai déjà songé, répondit tristement Philippe Lestrelle; et je suis passé au club ou j'ai rencontré deux ou trois de nos amis anglais. Mistress Bartlett ne va pas dans le monde et n'est pas connue de la société anglaise. Mais William Patterson est sauté, à ma demande, chez le consul américain; et ce dernier lui a dit que c'est une riche veuve de New York, puissamment recommandée au consulat et qui ne veut voir personne,

— Ma foi, dit Gabriel, je commence à y perdre mon latin... Tu ne peux cependant enfoncer de vive force la porte de cette dame. Tu ne peux pas, non plus, sur la foi de ce billet doux, te livrer à une esclandre et aller faire à la police une déposition qui serait immédiatement démentie par le consul.

— Tu as raison répondit Philippe. J'ai déjà ressassé tout cela vingt fois dans ma tête depuis ce matin; et je ne vois qu'une ressource, c'est de m'adresser à Varé, le détective privé......

— Hum! fit Gabriel. Voilà un particulier qui ne m'inspire aucune confiance. J'ai mes raisons pour dire ce que je dis...... Après tout, le seul risque que tu cours est de te faire voler ton argent; et comme il n'y a pas péril en la demeure, car à prendre les choses au pire, Miss Sylvia ne parait courir aucun danger immédiat, si Varé ne peut pas ou ne veut pas débrouiller cet écheveau terriblement emmêlé, nous aviserons, à mon retour de New-York, au meilleur parti à prendre. En même temps, je me renseignerai sur Mistress Bartlett.

— Ou descends-tu? demanda Philippe.

— Au Clarendon, comme toujours.

— Très bien; s'il survient du nouveau, je t'enverrai une dépêche.

Les deux amis se serrèrent chaleureusement la main et Gabriel Sauvé descendit l'escalier, tout en réfléchissant à la singulière histoire qu'il venait d'entendre.

Le jeune avocat avait un vrai culte pour Philippe Lestrelle. Il était habitué depuis de longues années à subir son influence; et, quelque envie qu'il eût d'être sceptique à l'endroit de la mystérieuse inconnue, il n'avait pu résisier à l'émotion communicative de Philippe, ni constater sans un trouble profond les tortures d'esprit auquel son ami était en proie.

— Maudite affaire! grommelait-il à demi-voix; et, au diable les jeunes gens bien sages, qui s'en vont s'éprendre d'une péronelle parce qu'elle leur apparue un beau matin derrière une croisée......... Il y a du louche là dedans, c'est certain; et, cette étrangère qui ne veut voir personne...... Ce pourrait bien être un joli cas de séquestration. Plaise au ciel que mon pauvre Philippe ne se soit pas fourré dans un guêpier dont il pourrait bien ne pas sortir sans quelque piqûre......

Gabriel Sauvé en était là de ses méditations, lorsqu'en suivant la rue Ste-Catherine, au moment où il se disposait à traverser la rue St-Laurent, il entendit une joyeuse exclamation.

— Tiens, c'est l'ami Gabriel, criait du fond d'une calèche un jeune homme en tapageuse compagnie. Qu'est-ce que vous faites dans les rues à une pareille heure? Tel que vous nous voyez, nous revenons du Sault, et nous avons soupé chez Péloquin. On s'est diablement amusé. Ma foi! puisque vous voilà, on va se serrer un peu et vous allez venir avec nous boire un verre de champagne chez Jardine.

Gabriel avait d'abord fait une grimace. Sans être précisément prude, c'était un garçon sérieux qui n'aimait

pas la mauvaise compagnie. Or, le jeune homme qui venait de s'adresser à lui avec cette affectueuse familiarité n'était autre que le fils du banquier Staub, accompagné de celui qu'il venait de désigner du nom de Jardine,et de deux beautés un peu trop connues dans le monde léger. Albert Staub était en train de se déranger,beaucoup plus qu'il ne convient à un jeune homme d'honnête famille; et Gabriel, qui avait de bonnes raisons pour s'intéresser sinon au fils du banquier Staub, du moins au frère de la jolie Mlle Staub, avait reproché plus d'une fois à ce dernier de s'abandonner à des sociétés équivoques. Passe encore qu'un jeune homme s'amuse. Mais, ce Jardine était un personnage étrange, un cabaretier qui avait chevaux et voiture, et qui menait grand train, sans moyen d'existence de nature à justifier les prodigalités auxquelles on le voyait se livrer. Gabriel Sauvé avait assisté avec appréhension au développement d'une intimité dont il n'augurait rien de bon. Il n'avait pas plus de confiance dans la probité de Jardine que dans la force de caractère du jeune écervelé que Jardine était en train de prendre dans ses filets. Après avoir hésité pendant quelques secondes sur la conduite à tenir, il pensa que l'occasion était bonne pour surveiller la conduite diAlbert et pour lui adresser, au besoin, une semonce bien sentie, et il se décida, non sans regret, à monter dans la voiture.

La maison de Jardine était située rue Saint Jacques. C'était une vieille petite masure en bois, à deux fenêtres de facade et à deux étages, bariolée de couleurs éclatantes ; un réduit qui offrait à première vue une ap parence aussi équivoque que la situation de son propriétaire. Le rez de chaussée divisé en deux compartiments,comprenait le *bar* et à main droite une salle commune. Au premier étage,deux cabinets particuliers et la chambre de Jardine. Le *bar* passait,d'ailleurs,pour le rendez-vous de gens mal famés, et on répétait à demi-voix qu'il s'était brassé dans les cabinets plus d'une affaires louche. Sans qu'on articulât rien de positif, il y avait de mauvais bruits dans l'air.

Nos visiteurs descendirent de voiture et montèrent rapidement au premier étage. On déboucha le champagne. Mais Gabriel Sauvé n'avait aucune envie de se mêler à la gaité bruyante d'Albert Staub et des deux femmes. En outre,cha cun sait qu'un étranger,introduit en cinquième du beau milieu d'une partie carrée, y fait rarement la figure d'un joyeux convive. Jardine, lui aussi, paraissait préoccupé et ne tarda pas à sortir, sur l'appel d'une personne qui le faisait demanderpour uneaffaire particulière. Heureusement,Albert était capable de tenir à lui seul le dé de la conversation et suffisamment excité pour ne pas faire attention à la mine contrainte de l'avocat.

— Savez-vous, M. Sauvé, que vous êtes lugubre ce soir, lui dit une des deux femmes, après avoir essayé deux ou trois fois, sans succès, de le dérider.

— Allons ma petite Emma, interrompit Albert, laisse le tranquille.Tu vois bien que tu perd ta peine. Nous l'aurons probablement dérangé, pendant qu'il était en train de composer quelque savante plaidoirie. Allons rire un peu,en prenant l'air à la fenêtre. Il n'y a rien de bon à faire avec les gens sérieux.

A ce moment Gabriel Sauvé paraissait, en effet, livré à une méditation profonde et singulièrement déplacée dans ce lieu de plaisir. Il s'était renversé sur sa chaise,la tête appuyée contre la cloison de planches qui le séparait du cabinet voisin; et si les autres convives avaient eu la tête et l'esprit libres, ils se seraient facilement aperçus qu'il se passait en lui quelque chose d'extraordinaire. Mais fort heureusement, le fils du banquier avait entraîné les deux femmes dans l'embrasure de la fenêtre,où il leur racontait quelque polissonnerie qui les faisait rire à se tordre, et elles tournaient maintenant le dos à l'avocat.

Celui-ci avait trouvé le moyen de rapprocher doucement sa chaise d'une fente qui existait dans la cloison : et celui qui aurait juré,qu'au lieu de composer une plaidoirie, il faisait de violents effort pour entendre ce qui disait de l'autre côté de la cloison, ne se serait pas trompé.

On causait dans le cabinet voisin ; et, à un moment où il ne songeait à rien, je ne sais quel son indistinct avait frappé les oreilles de Gabriel Sauvé. Il avait cru entendre prononcer le nom de Bartlett. Méprise ou autrement il s'était mis en mesure d'écouter ; et, comme les cloisons en bois jouissent de la dangereuse propriété de répercuter le son avec l'exactitude d'un téléphone, il s'était placé de façon à ne pas perdre un mot de la conversation qui se tenait dans l'autre pièce.

— Baptême ! disait une voix d'homme, tu dis que la petite gueuse a brisé le carreau.

— Oui, mon bon Lapret, en deux temps trois mouvements ; et, m'est avis qu'elle se disposait à appeler un cavalier qui passait précisément devant la fenêtre,lors que je suis accouru au bruit, tout juste à temps pour lui mettre les deux mains devant la bouche et pour la ramener vitement à une honnête distance du dehors.

— C'est le capitaine qui aurait fait une vilaine tête si elle avait eu le temps de dire des bêtises !

— Le fait est qu'il n'aurait pas été à la noce.

— Es-tu sûr du moins qu'elle n'a rien écrit ?

— Aussi sûr que je m'appelle Gédéon Lafleur. Sauf cet homme à cheval que j'ai vu s'éloigner tranquillement et, il n'est passé personne dans la rue ; et tu peux croire que j'ai tout exploré au dedans et au dehors, avec l'œil de quelqu'un qui n'a pas envie de laisser traîner du noir sur du blanc.

— C'est égal,la petite devient gênante ; elle a du vice, cette gueuse là : et il faudra trouver le moyen de la rendre sage. Sans ça, je n'en suis plus.

— Tu peux dormir sur les deux oreilles ; j'ai pris mes précautions pour qu'il n'y ait plus moyen d'essayer de jaser par la fenêtre. Et puis, on les surveillera ferme. Ce diable de capitaine à tout de même eu de l'idée. Ça peut-être embêtant; mais il n'y a rien de pratique, dans les affaires sérieuses,comme d'être à soi-même son propre seriteur. Si je n'avais pas été là, nous étions joliment ratissés, tout juste au plus beau moment de notre............

A ce moment,les deux hommes se mirent à parler à voix si basse que Gabriel Sauvé n'entendait plus qu'un chuchotement. Peu après, il n'entendit plus rien ; et, conjecturant que les deux coquins se disposaient à quitter le logis, il ouvrit la porte sans faire de bruit et se glissa dans l'escalier.

Albert Staub et les femmes ne s'étaient même pas aperçus de sa sortie. Mais Gabriel n'avait pas pu aller si vite que les bandits n'eussent une demie minute d'avance sur lui, et il ne fallait pas ce temps là pour descendre

l'escalier. Quand l'ami de Philippe Lestrelle arriva au rez-de-chaussé, le *bar* était vide, la porte du dehors toute grande ouverte, et la rue déserte.

Il n'y avait pas pour cette nuit là,de chasse possible;et Gabriel dut se résigner à n'avoir pas vu le visage des deux inconnus.

Le lendemain matin, avant de partir pour New-York, il adressa à Philippe un petit billet ainsi conçu :

« Prends garde à toi. Je crois que nous avons affaire à de déterminés coquins ; et le hasard m'a fait faire, cette nuit,d'etranges découvertes. Ne parle à âme qui vive, ni de moi ni de ce que je t'écris. Je serai ici dans trois jours et nous commencerans la danse."

Mais, lorsque ce billet fut remis, vers huit heures, à l'habitation de la rue Saint Denis, Philippe Lestrelle était déjà sorti; et il ne devait en prendre connaissance qu'en rentrant un peu plus tard à l'heure de son déjeûner

CHAPITRE III

LES DETECTIVES VOLEURS

Personne ne songera à s'étonner que Philippe eut mal dormi et qu'il fut sorti de bonne henre.Ayant pris le parti de s'adresser à l'agence Varé, il jugeait, avec quelque apparence de raison, que le plus tôt serait le mieux; et dans l'anxiété de son esprit, il est douteux que, s'il eût reçu la lettre de Gabriel Sauvé, il se fût résigné à attendre trois mortelles journées dans l'inaction.

Tout le monde sait à Montréal queVaré se tenait le plus habituellement à l'hôtel Richelieu,et que;sans y avoir officiellement son bureau, il y avait établi en réalité son quartier général. C'est donc à l'hôtel Rienelieu que Philippe se rendit et il fut immédiatement introduit dans la chambre No 11, qui a vue sur la place Jacques Cartier et que Varé occupait

— Comment, c'est vous M.Lestrelle! s'écria Varé,avec une réelle surprise en reconnaissant le jeune millonnaire Qu'est-ce que je puis bien avoir à faire pour votre service? Est-ce pour affaires professionnelles? J'espère bien, au moins, qu'on ne vous a volé ni votre bourse ni votre montre. Nous n'avons pas de chance avec les montres en ce moment-ci...

— Le fait est, reprit Philippe, que vous n'avez pas eu beaucoup de bonheur dans ces derniers temps. Jamais on n'a entendu parler d'autant de vols commis à Montréal et jamais on a vu arrêter aussi peu de voleurs. Mais ce n'est pas d'un vol que je viens vous parler. J'ai à vous entretenir d'une affaire d'ordre exceptionnel et confidentiel, de recherches à faire et d'informations à prendre...

Varé flaira immédiatement quelque affaire de femme.

— Vous savez M. Lestrelle que je suis tout à vos ordres et que je suis le tombeau des secrets. Veuillez me faire connaître ce qui vous interesse, et on fera de son mieux pour vous satisfaire.

Philippe raconta alors en détail, au détective, la suite d'incidents que nos lecteurs connaissent;comment il avait vu Sylvia, comment elle lui avait lancé par la fenêtre un billet dans lequel elle le suppliait de la délivrer des bandits qui la retenaient prisonnière : l'histoire de la fenêtre murée et le nom de mistress Bartlett, la riche locataire de la rue Peel.

La physionomie du détective avait singulièrement changé pendant ce récit. A l'animaition joyeuse avec laquelle Varé avait écouté les premières phrases du jeune homme, avaient succédé un mouvement de surprise, un froncement de sourcil vite réprimé et une attention presque anxieuse. Il semblait que le détective se recueillit profondement et cherchât à ne perdre ni une parole ni un geste de son interlocuteur. Evidemment, l'affaire lui paraissait grave et délicate.

— Je vous ai déjà dit, M. Lestrelle, que je n'avais rien à vous refuser. Il faut cependant que ce soit vous, car s'il s'agissait d'un autre je déclinerais peut-être la mission nous n'aimons pas à nous charger d'affaires qui touchent à des secrets de famille; surtout quand il s'agit de personne de la haute société et qui pourraient nous faire du tort dans notre métier. Si j'avais à vous donner dès à présent mon opinion, je vous dirais peut-être que je crains que vous ne soyez dupe de votre bon cœur. L'histoire de cette jeune fille, habitant un riche cottage et qui se plaint d'être sequestrée, doit s'expliquer.selon moi, d'une façon toute naturelle,probablement d'une façon médicale. Néanmoins,il ne s'agit pour le moment que de savoir exactement qui est Mistress Bartlett et quelles sont les raisons pour lesquelles une jeune fille, qui loge avec elle, paraît détenue dans sa chambre. C'est une question de renseignements à prendre habilement et discretement, et comme je sais que vous ne regardez pas à l'argent, il ne me sera pas difficile — je l'espère du moins— de trouver le moyen de faire parler les domestiques et au besoin d'introduire chez Mistress Bartlett quelqu'un de sûr...

— Combien pensez-vous qu'il vous faille de temps? reprit Philippe.

— Vous sentez que je ne puis rien affirmer à l'avance. Mais je vais mettre immédiatement mes hommes en campagne;et je serais bien étonné si, avant qu'il se soit écoulé 48 heures, nous n'étions pas parvenus à percer le secret qui vous intéresse. Je vous demanderai seulement la permission de vous poser une condition absolue ; c'est que, pendant le délai que je vous demande, l'affaire resque, pendant le délai que je vous demande, l'affaire restera exclusivement entre mes mains, que vous n'en parlerez à personne, et surtout que vous vous abstiendrez de toute démarche personnelle. Il serait désirable même,que vous ne vous montriez pas aux alentours de la ruePeel;car si nous sommes en face de malfaiteurs, ce que j'ai peine à croire, la moindre fausse démarche suffirait à leur donner l'éveil. Pour que nos recherches réussissent il est important qu'ils ne soupçonnent pas qu'ils sont surveillés...

— C'est quarante huit heures que vous demandez?

— Oui M. Lestrelle, pas d'avantage; et dès demain matin, si vous voulez me faire l'honneur de m'attendre chez vous, j'espère que je serai déjà en mesure de vous donner quelques renseignements.

— Merci mille fois, je vous attendrai avant dix heures.

Avant de sortir de la chambre, Philippe tira de sa poche un porfeuille en cuir de russie, et déposa sur la table deux billets de cent piastres.

— Je vous laisse, dit-il,de quoi subvenir aux premières dépenses.

Puis il tendit la main à Varé et se retira.

Lorsque Philippe Lestrelle fut sorti, le détective po.ta

la main à son front, il était couvert de sueur. Ensuite il se dirigea rapidement vers la porte de sa chambre, et se mit sur le palier de l'escalier, comme s'il attendait que le jeune homme eût achevé de descendre.

— Allons, se dit-il à lui-même, c'est une fière chance qu'il soit venu s'adresser à moi. C'est égal nous l'avons échappé belle!

Puis il laissa s'écouler deux ou trois minutes, descendit l'escalier quatre à quatre,et se rendit immédiatement au téléphone où, après avoir obtenu la communication qu'il demandait,il se mit à parler dans une langue inconnue.

Les mots qu'il prononçait ne pouvaient avoir aucun sens pour les habitants de l'hôtel, s'il s'était trouvé quelqu'un qui fut tenté de prêter une oreille indiscrète; et tout au plus l'opérateur de télégraphe qui se tient à côté du téléphone aurait-il, pu relever, dans la première phrase les sons suivant :

Vaessja vouva jacapijatainmaja Dolvajalarva

Disons,tout de suite,que cette langue n'était autre que le javanais, un argot bien connu des voleurs, et qui consiste à entremêler dans les syllabes des mots ordinaire des syllabes convenues, le plus souvent *ja, ma, va.* Pour ceux qui n'y sont pas habitués, cela rend le langage absolument incompréhensible, mais pour une oreille exercée à ne pas tenir compte des syllabes intercalées,il est facile de reconstituer, à la simple audition, les mots naturels.

Or les mots que Varé venait de prononcer se traduisaient de la façon suivante:

Vaessja	*vouva*	*jacapijataimaja*	*dolar jalarva*
Est-ce	vous	capitaine	Dollar?

La réponse fut sans doute affirmative, car Varé continua, dans la même langue, que nos lecteurs nous permettront de transcrire immédiatement en français correct:

Il n'y a pas une minute à perdre. Philippe Lestrelle est à nos trousses. Il connaît la demeure de Sylvia. Il ne sait encore rien de l'existance de l'Artiste, sinon que Sylvia et son père sont prisonniers; et il est décidé à tout tenter pour les délilivrer. Tout ce que j'ai pu faire a été de gagner 48 *heures, en me chargeant des recherches, et en obtenant de lui, la promesse de ne faire aucune démarche avant de m'avoir revu.*

Les deux interlocuteurs parlèrent encore pendant quelques instants par le téléphone; mais le détective pouvait seul entendre les réponses du capitaine Dollar. Quand ils eurent achevé ce qu'ils avaient à se dire, Varé monta rapidement dans une voiture de place qui prit la direction de la maison de Jardine.

CHAPITRE IV

L'INCENDIE DE LA RUE PEEL.

Philippe Lestrelle passa une mauvaise journée et une soirée plus pénible encore. Il avait promis de ne se livrer par lui-même à aucune démarche qui put gêner le travail des détectives; et, comme il n'avait aucun soupçon à l'endroit de Varé, il était convaincu de la sagesse pratique de la recommandation que ce dernier lui avait faite. Mais sa pensée ne pouvait se détacher de Sylvia. Le billet de Gabriel Sauvé, qu'il avait trouvé en rentrant, avait porté le comble à ses inquiétudes. Pour que le jeune avocat eût renoncé si vite à son scepticisme du premier moment, et pour qu'il déclarât qu'on avait à faire à de déterminés coquins, il fallait qu'il eût appris quelque chose d'exceptionnellement grave. Philippe se demandait à chaque instant, si la jeune fille n'était point menacée de quelque péril terrible et immédiat, et s'il n'était pas à craindre que le secours n'arrivât trop tard.

Vers la fin de la soirée, il n'y tint plus. Un sentiment irrésistible l'attirait vers les lieux où Sylvia était renfermée, souffrait peut-être. Il sentait qu'il ne pouvait rien pour elle; et cependant, il lui semblait que plus près d'elle il serait plus à même de la protéger. Et puis, il tenait à revoir cette maison, qui avait occupé tant de place dans ses rêves, et qui était maintenant pour lui un sujet d'alarmes cruelles. Il voulut profiter de l'obscurité de la nuit pour explorer les alentours, et pour tâcher de découvrir, ne fût-ce qu'à la faveur du mouvement des lumières,ce qui se passait dans cette demeure mystérieuse.

Au moment où Philippe arriva à quelque distance de la rue Peel, il pouvait être dix heures ½ du soir; et il ne lui fut pas difficile de reconnaître, dans la rue, un nombre de passant inacoutumés à cette heure tardive. Il pressa le pas. Tout le monde paraissait se diriger avec hâte vers le même endroit. Bientôt, il aperçut une lueur d'un rouge sinistre, entourée d'une noire fumée et flamboyant au milieu de la nuit. Des cris *Au feu! Au feu!* retentirent distinctement à son oreille, comme un pressentiment sinistre. Il se mit à courir et heurta en passant l'agent de police Chrysenthème, qui faillit être renversé par la violence du choc. Un spectacle terrible s'offrit à sa vue et lui étreignit le cœur.

Le cottage de la rue Peel était la proie des flammes.

Une foule considérable était déjà rassemblée dans le jardin et autour de la maison. A l'intérieur, il semblait qu'il n'y eut aucun mouvement, on n'entendait aucun cri.

Peut-être les habitants étaient-ils livrés au sommeil et exposés à être brûlés vifs.

Philippe n'hésita pas un instant. Il se précipita dans le jardin; et, embrassant d'un coup d'œil le spectacle qui s'offrait à sa vue, il aperçut immédiatement une fenêtre, à l'encoignure de la maison la plus éloignés de la rue,dans une partie du bâtiment que les flammes n'avaient pas encore atteinte. S'élancer vers cette fenêtre, la défoncer, d'un vigoureux coup de poing et sauter dans l'intérieur fut pour lui l'affaire de quelques secondes.

Chose curieuse! Sauf une pièce du rez de chaussée où le feu avait du prendre, l'incendie qui ravageait la façade du cottage n'avait encore fait que peu de dommages à l'intérieur. En dépit de la fumée qui l'aveuglait, Philippe parcourut rapidement les couloirs; l'escalier était intact; et il lui fut aisé de gagner le premier étage, du côté où devait être, d'après l'emplacement de la fenêtre où Sylvia lui était tant de fois apparue, la chambre de la jeune fille.

Toutes les portes étaient ouvertes et la chambre était vide.

En courant aux autres chambres Philippe Lestrelle reconnut avec stupeur, qu'elle aussi étaient vides.

À la lueur de l'incendie, il aperçut, sur le parquet, des morceaux d'étoffe et des lambeaux de journaux qui indiquaient qu'on avait dû faire des malles.

Le cottage était abandonné !

Pour le lecteur, qui a assisté à la conversation téléphonique de Varé avec le capitaine Dollar, il est permis de penser que le personnage auquel il avait donné ce nom avait de sérieux motifs de couper court aux recherches dont il était menacé, et qu'il avait exécuté à la lettre l'avis de ne pas perdre une minute.

Mais Philippe Lestrelle n'avait pas le temps de se livrer aux réflexions qu'eût pu lui suggérer ce dernier incident. Maintenant qu'il était bien convaincu que Sylvia n'était pas là et qu'il n'y avait personne à sauver, l'essentiel était d'échapper lui-même à l'incendie. Mais la flamme avait gagné de proche en proche ; l'escalier brûlait ; impossible de redescendre de ce côté ; la fumée était devenue suffocante. Philippe s'élança, sans y voir, vers l'extrémité du couloir, correspondant à la partie du cottage qui était tout à l'heure intacte, et pénétra dans la pièce située immédiatement au dessus de celle par où il était entré. Déjà elle commençait à être entourée de flammes. Il n'y avait pas à hésiter un seul instant. Philippe arracha la croisée, plutôt qu'il ne l'ouvrit et sauta sur le rebord du balcon, où son apparition fut accueillie par les cris de frayeur de la foule ; puis, d'un bond, il s'élança dans le jardin.

Fort heureusement l'étage, n'était pas très élevé ; et Philippe Lestrelle était rompu, depuis le plus jeune âge, aux exercices de la gymnastique. Quand il se releva, il en était quitte pour de légères brulures, et il avait la barbe et les cheveux roussis ; mais il était sain et sauf.

Son exploit avait été accueilli par de longues acclamations,

Au moment même où il se relevait, il se sentit prendre le bras et reconnut Varé.

— Voilà une imprudence qui eût pu vous coûter cher, lui dit l'agent de police. Heureusement, vous voilà hors de péril ; mais si vous aviez été moins jeune et moins prompt, la première personne venue aurait pu vous dire que vous vous exposiez à un péril inutile, et que les oiseaux s'étaient envolés.

Philippe voulut l'interroger.

— Pas un mot, ici ; je vous en supplie, lui dit Varé. Partez, qu'on vous voie le moins possible et rentrez chez vous. Vous devez avoir grand besoin de repos. Dans la matinée, je passerai chez vous à la première heure.

Le conseil était sage ; et Philippe Lestrelle reconnut que le mieux était de le suivre. Mais ; on devine aisément que, cette nuit là, il lui fut impossible de fermer l'œil et et qu'il se répéta plus d'une fois la même question.

Qu'était devenue Sylvia ?

Le lendemain matin, Varé fut exact au rendez-vous. Il trouva Philippe Lestrelle au lit, et ne put s'empêcher de lui adresser tout d'abord quelques reproches, sur sa folle équipée de la nuit précédente.

— Vous pouvez vous vanter, lui dit-il, de m'avoir fait une fière peur et de m'avoir occasionné un fameux tintouin. Il m'a fallu courir de bureaux, de journeaux en bureaux en journeaux, pour obtenir que votre nom ne parût pas dans le compte rendu de l'incendie. Je ne me suis cru en sûreté, que quand j'ai eu vu toutes les *reporters ;* car l'indiscrétion d'un seul d'entre eux eut pu amener un mal irréparable. Maintenant, la chose est faite. Il est entendu que personne ne vous aura reconnu, et que votre exploit d'hier soir passera sur le compte d'un jeune homme dont on ignore le nom.

Voyant que Philippe l'écoutait d'un œil surpris et interrogateur, Varé reprit vivement :

— Le secret que je vous avais demandé de garder, hier sur l'intérêt que vous portez à cette affaire, est devenu aujourd'hui plus nécessaire que jamais. Je vous avoue, qu'au moment où vous m'avez parlé pour la première fois de votre découverte, je n'ai pas cru d'abord à un crime. Maintenant, il est impossible de ne pas être convaincu. Des gens qui habitaient tranquilement, en apparence du moins, à Montréal, ne s'en vont précipitamment, dans l'après-midi même du jour où ils ont pu redouter une indiscrétion ; et leur maison ne brûle pas, sans qu'on sache comment, quelques heures après leur départ, si ces gens là n'ont pas quelque chose de grave à cacher. Pour moi, l'explication de tout ceci est évidente comme la lumière du jour. On a su que Syliva avait jeté un message par la croisée ; ou bien, on a pensé simplement qu'elle avait pu le faire ; et cette simple supposition a suffi pour déterminer les malfaiteurs à la fuite. Il est même à peu près certain que, pour éviter de laisser aucune trace derrière eux, ils ont du attiser, avant de partir, le feu qui ne s'est déclaré que dans la soirée. Il faut que ceux qui gardent cette jeune fille, aient un intérêt puissant à en rester les maîtres et à la soustraire à tous les regards.

— Mais enfin, où peuvent-ils être ? demanda anxieuanxieusement Philippe.

— Je puis vous renseigner là-dessus, d'une façon tout à fait exacte, quoique ma réponse ne satisfasse pas probablement pas à vos désirs. Le cocher qui les a conduits à la gare Bonavanture et qui est parti avec eux a déclaré à qui voulait l'entendre, dans le quartier, que sa sa maîtresse venait d'être appelée à New-York par un télégramme, et qu'elle allait prendre le train du *Central Vermont* à 4 h. 20. Vous pensez bien que je ne m'en suis pas tenu à ces racontars. J'ai été à la gare ; et j'ai constaté qu'une famille, composée de cinq personnes, une dame, une jeune fille et trois serviteurs, avait pris cinq billet, pour New-York, quelques minutes avant l'heure du départ du train. Mon collègue Rateau, l'un des détectives du chemin de fer, était précisément de service ; et, sur la description que je lui ai faite de Mistress Bartlett et de Miss Sylvia, il a positivement reconnu qu'il les avait vues monter en wagon, accompagnées de trois autres personnes. Vous voyez qu'il n'y a malheureusement aucun doute.

A chacune des paroles du détective, l'anxiété et la douleur de Philippe Lestrelle ne faisaient que redoubler. Il comprenait que si on avait pu emmener Syliva aux Etats-Unis. elle était définitivement perdue pour lui. Si elle courait quelques péril, ce péril n'avait pu que s'aggraver, à la suite des événemenis qui avaient du amener cette fuite précipitée ; et elle était maintenant sans défenseur.

— Et vous dites, demanda-t-il, que Rateau affirme positivement les avoir vues dans le train ?

— Il en est aussi sûr que je le suis, moi-même, d'être en ce moment en face de vous.

— Pourtant, il y a là dedans une chose qui m'étonne. Comment expliquer que Sylvia, après avoir montré assez

d'énergie pour briser une vitre et pour lancer un billet dans la rue, se soit laissée emmener sans résistance. Rateau ne vous a pas dit qu'on l'ait fait monter en wagon de vive force ; et il lui eut suffi de pousser un cri, pour ameuter les passants et pour rencontrer, dans Rateau lui même, le défenseur qu'elle cherchait.

— Il est certain, reprit Varé, qu'il y a dans cette affaire beaucoup de points obscurs, que nous découvrirons sans doute....... si vous persistez à la poursuivre. L'un des buts de ma visite était précisément de vous demander si, en présence de ce départ qui nous casse un peu les reins, vous êtes toujours décidé à essayer de retrouver mademoiselle Sylvia ?

— Plus que jamais, et quoiqu'il doive m'en coûter ! s'écria impétueusement le jeune homme. Quand bien même il faudrait mettre sur pied toutes les polices du Canada et des Etats-Unis, je la poursuivrai s'il le faut jusqu'au bout du monde et je l'arracherai à ses geôliers.

— J'avais prévu votre réponse, répondit le détective, non sans un imperceptible froncement de sourcils qui dénotait que, pour ne pas le surprendre, cette détermination ne lui était pas pour cela plus agréable. Non-seulement j'avais prévu votre réponse, mais j'ai immédiatement agi en conséquence; et j'ai télégraphié à Pinkerton, en lui envoyant le signalement de mistress Bartlett, et en lui recommandant de faire surveiller toutes les gares. Sur le nom de M. Philippe Lestrelle et sur l'ordre de ménager aucune dépense, Pinkerton n'hésitera pas; et mistress Bartlett peut être assurée d'être filée, dès sa descente du wagon, par de fins limiers qui ne la perdront pas de vue un seul instant.

— Ah !

— Je ne serais même pas étonné de recevoir une réponse, dès cette après-midi. Mais, je vous le répète, pour l'amour de Dieu, qu'on entende pas prononcer votre nom. Si ces coquins là ont laissé des complices à Montréal, le simple soupçon qu'on n'a pas renoncé à les poursuivre pourrait suffire à déjouer tous nos plans.

Varé ayant dit tout ce qu'il avait à dire, n'avait plus qu'à se retirer, en promettant de faire parvenir sans délai à l'hôtel de la rue Saint-Denis, tous les télégrammes qu'il recevrait de Pinkerton. Mais, si Philippe Lestrelle l'avait suivi au delà de la porte de sa demeure, il aurait pu entendre le détective murmurer, en se parlant à lui-même avec un sourire de satisfaction:

“ Pinkerton peut remuer tous les Etats-Unis ; je le défie bien de mettre la main sur mistress Bartlett. C'est égal, c'est la première fois que Rateau aura été bon à quelque chose. On lui ferait jurer sur l'Evangile qu'il les a vus monter en chemin de fer. Nous le formerons ce garçon...... ; et sur cette pensée philosophique, Varé reprit tranquillement le chemin de l'hôtel Richelieu, où d'autres affaires l'attentaient.”

Mais Philippe Lestrelle n'en avait pas fini, ce matin là, avec les visites.

Il lui fallut d'abord recevoir l'inspecteur de la *Royal Company*, M. Laferrière, dont le zèle et l'amabilité sont connus de tout Montréal. Ce dernier avait reconnu Philippe sur le lieu du sinistre, la veille au soir, et dévoré les journaux du matin. Il ne lui avait pas été difficile de comprendre que l'*incognito* du jeune financier était le résultat d'un mot d'ordre, et il était trop galant homme pour songer à le violer. Mais d'un autre côté, sa compagnie était intéressée pour une grosse somme à savoir si l'incendie de la rue Pell était le résultat d'un accident ou si le feu avait été mis exprès; et comme Philippe Lestrelle était la seule personne qui fut entrée dans la maison en flammes, il avait cru devoir lui demander confidentiellement quelques renseignements.

— Je n'ai rien vu dans la maison, lui dit Philippe, qui m'autorise à assigner une cause à l'incendie. Mais entre gens d'honneur je ne veux pas m'en tenir à cette déclaration négative. Je n'ai rien vu ; mais j'ai d'autres raisons, que je vous prie pour le moment de ne pas me demander de vous faire connaître, pour être à peuprès certain que le feu a été mis volontairement au cottage par les gens qui se préparaient à partir.

— Par les habitants ? exclama M. Laferrière avec une certaine surprise.

— C'est mon opinion arrêtée. Dans tous les cas, si l'on vous demande le paiement, ce dont je doute, votre compagnie peut refuser hardiment de payer ou tout au moins gagner du temps et voir venir les événements. Il y a à côté de votre incendie, une autre affaire beaucoup plus grave, qu'on ne veut pas dévoiler de peur de nuire aux recherches de la police, et qui vous apportera probablement tous les éléments de preuve dont vous pouvez avoir besoin.

— C'est qu'un habitant du quartier prétend être sûr d'avoir vu l'agent Chrysanthème dans le jardin du cottage, bien après le départ de Mistress Bartlett, une demi heure environ avant le moment ou le feu s'est déclaré.

Philippe fit un geste de surprise.

Il est surprenant, dit-il, qu'on ne m'ait pas parlé de celà. Mais dans le cas où l'indication qu'on vous a donné serait exacte, j'ai de sérieuses raisons de croire que la présence de l'agent se rattache à la surveillance dont les habitants du cottage étaient l'objet. Sans doute, il se sera contenté de s'assurer du dehors que la maison était vide, ou bien il n'aura pas pénétré dans la pièce où le feu couvait. Il est probable que tout s'éclaicira à la fois.

L'inspecteur explique alors que Philippe Lestrelle que les compagnies d'assurance étaient mises, en ce moment même, dans un sérieux émoi, par la façon dont les incendies se multipliait depuis quelque temps à Montréal.— “ Ce n'est pas tant le nombre des incendies qui nous frappent que l'importance des sinistres et leurs reproduction aux même heures du soir, dans les conditions à peuprès identiques. Beaucoup d'autre nous sont arrivés à la conviction absolue que nous étions en face d'un déploiement de l'incendie volontaire, qui tend à prendre des proportions tout à fait alarmantes. Mais nos compagnies sont placées dans une situation très délicate. Elles ne peuvent accuser sans preuve des personnes honorablement connues, ni même s'exposer à faire dire qu'elles font des difficultés dans le règlement des sinistres ; car, en présence de la concurence à laquelle nous somme en butte, cela ferait un tort irréparable au crédit des compagnies qui refuseraient de payer, sans avoir pour cela des raisons indiscutable. En outre, nous nous sommes trouvés à plusieurs reprises, surtout dans le cas des magasins de gros, dans des circonstance où il nous était impossible de suspecter le propriétaire, non seulement parce que nous avions dans sa loyauté une confiance absolue, mais parce qu'il était insuffisamment assuré et parce qu'il n'aurait put mettre

le feu lui-même sans se condamner à perdre beaucoup plus que nous n'avions à lui payer. J'en suis venu— ajouta M.Laferière,—à me demander si nous avions pas à affaire à une bande organisée de malfaiteurs, qui commencerait par dévaliser les magasins et qui y mettrait le feu ensuite, pour cacher la trace de la disparition des marchandises."

— Ce que vous dites est très plausible, répondit après un instant de réflexion Philippe Lestrelle; et je suis étonné qu'on n'y ait pas encore songé. Mais, dans le cas qui nous occupe, je puis vous affirmer que l'incendie le la rue Peel n'a rien à voir avec votre hypothèse. Non seulement,personne n'a dévalisée le cottage, mais tout porte à croire que l'incendie y a été allumé, précisément pour consumer le mobilier et les autres objets, qui pouvaient avoir été laissé.

L'Inspectenr de la *Royal* était à peine sorti, non sans avoir vivement remercié Philippe de sa bonne grâce et de ses loyales explications, que le jeune homme entendit de nouveau sonner à sa porte.

—,Décidément, se dit-il, c'est, ce matin,la journée aux visites.

Mais celle-là était plus inattendue que toutes les autres. C'était l'avocat Fownie, assez malfamé d'ailleurs et peu en relation avec Philippe Lestrelle, qui demandait à lui parler.

Après les salutations d'usage M. Fownie lui dit :

“ Pardon cher monsieur, de vous avoir dérangé à cette heure matinale; mais je viens auprès de vous en ambassadeur... ou tout au moins, ajouta-t-il, en personne chargée de sonder amicalement vos intentions.Je ne crois pas être indiscret,en vous disant que vos amis vous regardent comme un homme qui n'attend que l'occasion de se lancer dans les affaires d'une façon tout à fait active ; et il se présente, dans ce moment, a une occasion tout à fait exceptionnelle. Je suis autorisé à vous dire confidentiellement, que le banquier Staub a pris la résolution de profiter de l'achèvement du Pacifique pour entreprendre, sur une immense échelle, l'ouverture de relations commerciales entre la Chine, les Indes et le Canada. Il a tenu son projet secret, de peur d'être devancé par les financiers du groupe de la banque de Montréal ; mais, toutes ses mesures sont prises, en vue de l'établissement d'une grande factorerie à Shangaï ; et il vous considère comme la seule personne qui puisse prendre, avec certitude de succès, la direction de toutes ses opérations dans la Chine et dans l'Inde. Il vous en aurait parlé lui-même, s'il n'avait tenu à s'assurer d'abord de votre acceptation. Il s'agit d'un traitement forcé de $40.000, auquel se joindrait naturellement votre participation dans les bénéfices. La seule condition serait de partir immédiatement pour Strangaï, car il y a urgence.

— Immediatement ? fit Lestrelle, légèrement interloqué. Qu'appelez-vous immédiatement ?

— Mais, quarante-huit heures, trois jours au plus ; ce soir, si vous pouliez...... Dans le cas où vous auriez des affaires à régler ici et ou vous ne pourriez les confier à M. Sauvé, il vous serait facile de revenir dans quelque temps passer deux ou trois semaines à Montréal. Mais je le répète, il y a urgenee absolue. Il s'agit de faire un bon départ et de ne pas se laisser devancer par une concurrence qui peut devenir inquiétante d'un jour à l'autre.

En toute autre circonstance, il est probable que Philippe Lestrelle aurait sauté à pieds joints sur une proposition qui répondait à la fois à ses ambitions secrètes, à son goût pour les voyages et à son esprit entreprenant, et hardi. Mais quitter Montréal et l'Amérique du Nord, partir immédiatement pour plusieurs mois, c'était renoncer à Sylvia et à la poursuite des mystérieux malfaiteurs qui lui avaient échappé la veille avec tant d'audace et d'habileté. Philippe n'hésita pas.

— Je regrette, dit-il, que des affaires importantes et d'ordre priué me retiennent impérieusement à Montréal J'irai porter mes remerciments à M. Staub. Mais il m'est impossible d'accepter sa bienveillante proposition.

Cela fut dit d'un ton si net et si résolu qu'il n'y avait pas à insistér. M.Downie n'essaya pas de le faire. Il avait rempli sa mission et se confondit de nouveau en excuses sur sa visite matinale,

Après l'avoir poliment congédié, Philippe Lestrelle se hâta de rédiger un long télégramme adressé à Gabriel Sauvé, hôtel Clarendon, New-York, dans lequel il mettait son ami au courant des événements survenus pendant la dernière nuit et le priait de se mettre immédiatement en relations directes avec Pinkerton.

Ce fut seulement vers la fin de la journée que Varé reçut de Pinkerton un télégramme qu'il fit immédiatement porter au domicile de Philippe Lestrelle. Ce télégramme était ainsi conçu.

“ Ni a New.York ni a aucune des stations intermédiaires aperçu aucune personne ni aucun groupe répondant à signalement donné. Agents positifs. A moins qu'il n'y ait erreur ou sorcellerie, personnes recherchées ont dû quitter railway avant passage des lignes.

PINKERTON.

Philippe ne put réprimer, cette fois, un geste de découragement profond. Toutes ses espérances semblaient anéanties. Cependant il était décidé à ne pas renoncer à la lutte; et il fut confirmé dans sa détermination par une dépêche qu'il reçut dans la soirée de Gabriel Sauvé et dans lequel son ami lui disait :

“ Vu Pinkerton. Evidemment fausse piste.Crois avoir avoir, à Montréal même, une piste qui nous mettra sur trace fugitifs. Attends mon retour et continue à garder silence absolu sur mes communications.

GABRIEL.

CHAPITRE V

TROIS PERILS DE MORT EN DEUX JOURS

Il n'existe point, en ce monde, de préoccupation telle que l'esprit puisse s'y renfermer, sans éprouver à un moment donné quelque besoin de distraction, et Philippe comprit que, dans l'intérêt même de sa santé et de ses recherches, il lui fallait, en attendant le retour de son ami reprendre le cours de sa vie habituelle. Le matin il voyait Varé qui, naturellement, ne lui apprenait rien de nouveau et qui commençait même à insister sérieusement pour le faire renoncer à une poursuite inutile.

— Dut-il m'en coûte un bénifice honnête, disait Varé, j'ai peine à supporter l'idée que je vous vole votre argent.

— Continues, répondait Philippe à faire de votre côté toutes les recherches possibles. J'ai des raisons d'espérer que, d'ici à peu il y aura du nouueau.

Cependant, Philippe retournait régulièrement à son bureau; et le lendemain du jour ou nous l'avons trouvé en communication avec M. Laferrière, avec l'avocat Fownie et avec Pinkerton, il se décida même à accepter de prendre le frais, en faisant une promenade en canot avec de ses amis, dans le cours de l'après-diner.

Cette promenade faillit lui être fatale; car au moment où les deux amis, après avoir dépassé l'île Sainte Hélène, arrivaiant aux approches d'Hochelaga, au plus fort du courant, ils aperçurent un *steamer* chargé de charbon qui semblait d'abord destiné à passer à une certaine distance à leur droite et qui, par une manœuvre inattendue menaçait de les prendre obliquement et de percer leur chaloupe de part en part. Apparemment, le pilote ne les avait pas vus. Mais la manœuvre avait été si rapide que, malgré tout leurs efforts, nos amis ne purent éviter l'abordage. La chaloupe fut littéralement coupée en deux, et les deux jeunes gens disparurent dans le remous. Il y avait toute chance qu'il fussent irremédiablement perdus et pas une personne sur mille n'eut voulu parier qu'ils parvinssent à s'en tirer, tant le courant est fort et dangereux à cet endroit.

Heureusement, Philippe Lestrelle etait aussi intrépide plongeur qu'habile nageur. Au lieu de s'exposer à aller se fracasser la tête contre la quille du steamer il se laissa couler d'abord au fond de l'eau ; et, sûr de lui-même, il ne songea qu'à opérer le sauvetage de son compagnon en même temps que le sien. Il eut la chance de le saisir et continua, pendant une demi minute environ, à nager entre deux eaux, en retenant d'une main vigoureuse son ami par la ceinture. Quand ils reparurent à flot, le *steamer* s'était éloigné depuis longtemps ; et, nager dans le courant n'était qu'un jeu pour Philippe. La difficulté était qu'il était obligé de nager pour deux. Malgré tout, il parvint à réaliser ce tour de force et au bout de quelques minutes il abordait sain et sanf au quai de la traverse d'Hochelaga.

Son camarade était évanoui, mais hors de danger ; et cet évanouissement avait été d'un grand secours pour Philippe Lestrelle, car chacun sait qu'il n'y a rien de plus difficile que de sauver un noyé qui se débat. Il ne fut pas difficile de lui faire reprendre les sens. Philippe l'avait fait transporter chez Richard le débitant de boissons qui de meure précisément en face de la traverse ; et ce dernier s'était empressé de mettre sa garde robe à la disposition des deux jeunes gens, après les avoir réchauffés par un généreux cordial.

Quant au *steamer* qui les avait si maladroitement abordés, il était inutile de le rechercher; il était déjà loin; et, à supposer qu'il se fut aperçu de quelque chose, il était permis de penser qu'il n'aurait garde de se dénoncer lui-même.

— Allons! dit pensivement Philippe; heureusement que j'ai de la chance : mais cela fait beaucoup de risques à la fois. Avant hier le feu, aujourd'hui l'eau. Me voilà presque passé à l'état de Gribouille...... Drôle de manœuvre, tout de même. J'ai beau connaître tant soit peu le métier, je n'y comprend absolument rien...... et si je me connaissais dans la marine quelque ennemi secret, je jurerais presque que ce maudit *Steamer* a viré tout exprès pour nous passer à travers le corps.

Involontairement sa pensée se transporta sur Sylivia; et il songea que les gens qui étaient capables de retenir prisonniers un homme et un enfant et de mettre le feu à une maison, ne devaient pas reculer devant un meurtre pour se débarrasser d'un adversaire trop curieux.

Ce n'est guère probable, se dit-il à lui-même, d'autant que toutes les vraisemblances sont qu'ils ne me connaissent pas. Mais c'est égal. Deux précautions valent mieux qu'une. Désormais je sortirai armé et, pendant quelques temps, j'éviterai les promenade en chaloupe.

Le lendemain matin, après un sommeil réparaieur, Pihlippe se réveilla à l'heure habituelle, reçut la vésite de Varé, lui demanda pour l'acquit de sa conscience, de prendre des renseignements sur le *steamer* qui lui avait fait courir la veille un si éminent péril, et se disposa à reprendre sa promenade ordinaire de l'avant déjeuner. Mais, depuis qu'il n'avait plus pour but de ses courses à cheval la petite fenêtre du cottage de le rue Peel et le sourire doux et triste de Silvia, Philippe n'éprouvait plus aucun gout pour l'équitation ni pour le tour de la montagne ; et il lui sembla qu'en revoyant ces lieux tout pleins de souvenirs, il serait plus malheureux.

Philippe Lestrelle était de l'avis du Dante :

Qu'il n'est pire douleur
Qu'un souvenir heureux en des jour de malheur

et il donna l'ordre d'atteler son *buggy*, avec l'intention arrêtée de prendre une direction opposée à celle de ses promenades d'autrefois.

Mais il était dit qu'il était en veine d'accidents.

Au moment où il venait de s'engager, on ne sait trop pourquoi, au lieu de prendre une des grande voies parallèles, dans une petite ruelle étroite et aboutissant par une pente escarpée non loin de l'extrémité de la rue Sherbroke, du côté de la ferme Logan, Philippe Lestrelle aperçut à une certaine distance, un tombereau qui descendait à fond de train dans le sens opposé au sien.

Le cheval était-il emporté ? c'est possible. Son conducteur l'excitait-il ? ou au contraire, faisait-il de vains efforts pour le retenir ? La seule chose certaine est qu'il se démenait terriblement et qu'il y avait aucun moyen que les deux voitures se rencontrassent de front dans cette ruelle étroite. Chose bizarre ! Ce tomberau dont le cheval paraissait emporté, ne suivait pas la ligne droite qui est la voie ordinaire des cheveaux qui ont pris le mors aux dents. Tout au contraire, il descendait la pente en inclinant tantôt à droite tantôt à gauche, de telle sorte qu'il n'y avait pas même moyen d'essayer d'amortir, en se rangeant au ras du mur, l'effet de la collision devenue inévitable.

Retourner en arrière, c'était inutile d'y songer. Il fallait de toute nécessité, ou que la charette s'arrêtât dans sa course furieuse ou que le *buggy* fut fracassé.

Mais, nous avons déjà dit que, dans les circonstances difficiles. Philippe Lestrelle avait l'esprit hardi et la décision prompte.

Il y avait encore quelques secondes à attendre avant le choc. Philippe s'était mis debout sur son *buggy*, une main dans la poche de son veston et semblait darder des yeux le conducteur du tombeau, comme s'il eut voulu se graver dans la tête les moindres traits de sa physionomie.

Il y a diverses sortes de mémoires. Philippe possédait dans la sienne cette faculté précieuse que, quand il avait regardé fixément une figure, il était certain de la reconnaître sans perdre aucun détail. Il avait la mémoire photographique.

Au moment où le tombereau arriva à environ six pas, il était évident, par la direction qu'il avait prise, que le *buggy* allait être broyé et Philippe massacré.

D'un geste rapide comme l'éclair, ce dernier tira de sa poche un revolver qu'il tenait à la main depuis déjà quelques secondes ; puis il ajusta et fit feu.

Le cheval avait été frappé entre les deux yeux, en plein milieu de la tête et s'abattit foudroyé.

Mais la force d'impulsion était si violente et le tombereau était si lourd, qu'il continua à avancer en poussant devant lui son cheval mort. Ce fut le cadavre du cheval qui vint frapper lourdement les roues du *buggy*; et par l'effet du heurt, le tombereau déja considérablement ralenti s'arrêta.

Le choc fut donc en grande partie amorti. Nöanmoins, Philippe Lestrelle fut renversé par la secousse.

Quand il se releva, le conducteur du tombereau avait disparu.

C'était un tombereau chargé de pierres de taille et portant le No 386.

Malheureusement ce numéro ne devait fournir aucune indication sur l'origine de l'agression,—car cette fois, il n'était pas permis de douter que ce fut une agression volontaire dont Philidore Lestrelle avait failli être victime.

En effet, quelques minutes ne s'étaient pas écoulées qu'on vit accourir le véritable conducteur du tombereau. Il n'offrait aucune ressemblance avec celui que Philippe avait dévisagé avec tant d'attention. Son récit fut d'ailleurs très naturel et très facile à établir. Il apportait des pierres destinées à la réparation de l'école normale ; et il était entré dans l'enceinte de l'école, pour parler à l'entrepreneur, en laissant son tombereau à la porte. Quand il sortit, quels ne furent point son étonnement et son émoi de ne retrouver ni cheval, ni voiture ! Des passants lui dirent qu'ils avaient vu, en effet, un tombereau arrêté à la porte et une personne qu'ils avaient cru le conducteur, monter sur le tombereau et le diriger au grand trot vers la ruelle ; et c'est en courant après son voleur, qu'il rencontra le tombereau arrêté, le cheval frappé d'une balle et Philippe Lestretle en train de se relever de la chute que la collision lui avait fait subir. Philippe sut d'ailleurs, le lendemain, que ce conducteur était un bon père de famille, honorablement connu et employé,comme il l'avait dit, par l'entrepreneur des travaux de l'école normale ; et il s'empressa de lui payer le prix de son cheval, en lui offrant, en outre, un généreux pourboire.

Les faits étaient maintenant faciles à rétablir. Au sortir de son domicile, Philippe Lestrelle avait été suivi, probablement par deux personnes en voiture. Quand on avait vu la direction qu'il prenait, ses poursuivants avaient dû remonter au galop par la rue Saint-Denis : et devant l'école normale, l'un deux apercevant le tombereau sans conducteur, ayant peut-être quelque raison de savoir qu'il avait la chance de le trouver là, s'était emparé du tombereau et du cheval, pour exécuter la manœuvre meurtrière à laquelle Philippe n'avait échappé que par son courage, sa présence d'esprit et la précaution salutaire qu'il avait eue de s'armer d'un révolver. Quant à lendroit par lequel le faux conducteur s'était évadé, il ne fut pas non plus difficile à reconnaître; car la plupart des maisons avec un communiquent à la fois sur deux rues, et on retrouva, à quatre ou cinq verges du lieu de la collision, une maison avec un long couloir, dont le fugitif avait laissé dans sa précipitation, les deux portes ouvertes.

Evadé ou non, se dit intérieurement Philippe, je l'ai vu, de mes deux yeux vu. Son image est imprimée là : et pardieu,je jure que je le retrouverai et que j'arriverai par lui à ceux que je cherche !

Cependant, cette journée orageuse n'était pas encore finie.

Dans la soirée du même jour, Philippe Lestrelle reçut deux de ses amis, comme il avait l'habitude de le faire presque tous les soirs : et à un certain moment de la soirée, l'un deux,ayant oublié son mouchoir, demanda à Philippe de lui en prêter un. Celui-ci monta vivement à sa chambre; et comme il connaissait la place de tous les objets dans ses tiroirs, il n'eut pas même l'idée de prendre le temps d'allumer une lumière. Mais, il fut frappé, en entrant, par une forte odeur de gaz, qui dénotait une large fuite. Philippe ouvrit les fenêtres à la hâte, établit un courant d'air et regarda d'où venait l'accident. Le tuyau de gaz avait été percé à un pouce du candelabre.

Il venait encore d'échapper presque par miracle à un péril mortel, car s'il n'était monté dans sa chambre, comme tout le faisait prévoir, qu'à l'heure du coucher et avec une lumière à la main, il se serait évidemment produit, au contact de la flamme et à l'ouverture de la porte de cette chambre close,une terrible explosion.

Le domestique de Philippe Lestrelle était un garçon sûr. Interrogé par son maître, il répondit que pendant l'absence de ce dernier, il s'était présenté un ouvrier, disant qu'il était envoyé par M. Lestrelle pour faire un petit changement au gazelier de la chambre. La chose avait paru si simple qu'au retour de Philippe, le domestique n'avait même pas pensé à lui en parler.

— Ouf! dit Philippe. Décidement ça se corse de plus en plus. Heureusement que Gabriel arrive demain matin et que nous allons nous mettre à travailler sérieusement ces gredins là. Autant dire de vrai nihilistes ! Ils me font l'honneur de me traiter comme feu le czar ; et si on leur en laissait le temps, ils seraient capable de m'établir une mine de dynamite sous ma maison !

CHAPITRE VI

UN HOMME BIEN SURVEILLÉ

— Récapitulons, disait le lendemain Philippe Sauvé assis au chevet du lit de son ami. Lundi matin, Melle Syliva te lance un billet par la fenêtre ; tu crois apercevoir une lutte corps à corps, et une heure après, tu

trouves la fenêtres murés. Mardi, tu vas raconter à Varé, sous prétexte de réclamer ses services, que le billet est parvenu à destination et que tu es décidé à agir. Le même jour, les brigands que tu recherches quittent leur demeure ; et le soir, il y font mettre le feu. Mercredi, on vient te proposer de partir pour l'Asie, autrement dit de renoncer à ta poursuite. Tu refuses ; et à ta première sortie, tu as un accident de *canot* inexplicable, dans lequel tout le monde, excepté toi, était sûr de se noyer. Le même jour, Varé te conseille encore d'abandonner tes projets ; tu refuses de nouveau ; et hier vendredi, on tente deux fois de t'assassiner ; une première fois, en te faisant écraser par un tombereau de pierre une seconde fois, en te ménageant dans ta chambre à coucher une explosion de gaz. Nous ne sommes, ni l'un ni l'autre, assez jeunes ni assez naïfs pour ne ne pas comprendre que ces différents faits forment une chaîne et qu'ils existe entre eux un lien indissolu.

— Pourtant, reprit Philippe tu ne vas pas me dire que le banquier Staub, l'homme le plus riche de Montréal apès Sir Donald Smith, est un chef de brigands ; qu'il m'a offert $40,000 de rente, dans le but de se débarrasser de moi et qu'il a commandé de m'assassiner.

— Je te dirai rien du tout, parce que je ne sais rien ; et parce qu'il n'y a rien de plus sot, en matière de police, quand on tient un fil indicateur absolument sûr, que de perdre son temps à édifier des hypothèse sur le reste. Dailleurs le vieux Staub peut être le plus honnête homme du monde, et je n'ai nulle raison, non seulement pour le désirer mais pour ne pas en être convaincu, cela ne changerait rien à mon raisonnement. Miss Bartlett est une coquine très riche, dont Staub peut être le banquier. L'avocat Fownie est poursuivi en ce moment même pour crime devant la cour d'Assises, et cependant Staub s'en sert. Jardine chez qui j'ai fait, à travers une cloison, la connaissance des complices de Miss Bartlett est très lié avec albert Staub. Quelques uns de ces gens là peuvent avoir conseillé au vieux Staub de t'offrir une place à Shangaï. Tu y conviendrais d'ailleurs parfaitement, à cette place; et il est probable que M. Staub aura trouvé le conseil bon à suivre, sans se douter du but que méditaient ceux qui le lui ont suggéré.

— Et Varé, le crois tu, lui aussi, complices de Mistress Bartlett ?

— Pour Varé, c'est une autre affaire. Tu te rappelle ce que je t'en ai dit lundi dernier, et ce que Laferrière t'a insinué, mercredi, à propos de Chrysanthème. Il y a quelque temps que j'ai la conviction, je pourrais dire la certitude, que, s'il est devenu à peu près impossible de mettre la main sur un malfaiteur à Montréal, c'est que la police elle-même à intérêt à ne pas mettre la main sur eux. Je me bornais à penser, je te l'avoue, que les détectives trouvaient profit à faire payer une rançon aux voleur pour les laisser en liberté ; et quand j'ai eu l'idé de te mettre en garde contre Varé, je craignais tout simplement, qu'il ne te fit payer très cher pour livrer Sylvia et qu'il fit payer plus cher encore à Mistress Bartlett pour ne pas te la livrer. Il est si doux de manger à deux râteliers ! Lundi dernier je n'allais pas plus loin. Mais aujourd'hui mes idées se sont modifiées et je crois tout possible. Dailleurs, le fait n'est pas absolument nouveau. Il y a une quinzaine d'années, un complot entre la police et les voleurs a été découvert à Londres. Plusieurs aguets de la sureté ont été convaincus d'une série de vols et condamnés au pénitentier. L'affaire a fait grand bruit à cette époque en Europe et en Amérique. Veux-tu tenter immédiatement une petite expérience ?

—Tout ce que tu voudras.

— Eh ! bien, continua Gabriel Sauvé, fais moi le plaisir de te lever. Va ouvrir la fenêtre. Restes y quelques instants et regarde attentivement ce que tu verras dans la rue.

— Tiens ! dit Philippe, après avoir suivi les indications de son ami, voilà un joueur d'orgue de barbarie, à l'angle de la rue à gauche. Il était déjà là, hier soir, car je me rappelle qu'il nous a écorché les oreilles avec la *marche du général Boulanger*.

— Parfaitement, c'est qu'il a passé la nuit dans les environs, voilà tout.

— Il partit que je lui plais à ce garçon, continua Philippe ; car il est sorti de son encoignure en m'entendant ouvrir la fenêtre, et maintenant le voilà qui se dirige de ce côté en baillant aux corneilles.

—C'est un des italiens qui habitent en haut de la rue Bleury. Fais-lui signe et jette lui un vingt-cinq cents ; cela lui fera toujours plaisir, ce qui nous est parfaitement indifférent mais cela te permettra de graver sa figure dans ta mémoire. Un de plus de démasqué !...

Philippe jeta les vingt-cinq cents à l'Italien qui se confondit en remerciments.

— Maintenant, continua Gabriel Sauvé, habille toi quatre à quatre, et allons faire un petit tour dans la rue. Mais, avant qu'on ne t'ait vu, tu iras regarder la rue par les fenêtres de côté. Simple histoire de savoir si notre apparition aura la même puissance que celle de ce Monsieur, qui faisait sortir de terre des legions, en la frappant du pied.

Quelques instants après les deux amis descendaient tranquillement, chacun un cigare à la bouche, le perron de l'hôtel.

— Tiens! dit Philippe en poussant le coude de Gabriel regarde sans faire mine de rien ce gaillard qui sort de la boutique de l'épicier à trois maisons à droite.

— Et toi, reprit Gabriel, tâche de voir, sans te retourner trop ostensiblement, cette voiture de place qui était au coin de la rue SainteCatherine et qui s'en est détachée lorsque nous sortions.

Les deux jeunes gens continuèrent à marcher jusqu'aux environs de la rue Dorchester. Le gaillard sorti de la boutique de l'épicier avait traversé la rue et marchait lentement, les deux mains dans ses poches, sur le trottoir à gauche. La voiture avait pris le milieu de la chaussée et suivait à petits pas à une distance respectueuse.

— Maintenant, mon cher ami, dit l'avocat, je crois que l'expérience est faite. Tu as une escorte, ni plus ni moins que Son Excellence le Gouverneur Général. Appuie toi sur mon bras comme si tu étais très fatigué. Il est bon que tu sois un peu malade. A présent, nous pouvons retourner sur nos pas et rentrer chez nous. Tu regarderas encore ce qui va se passer quand nous serons rentrés.

Quand ils furent revenus à la maison et que Gabriel eut vivement fermé la porte, Philippe sauta sur un escabeau et se mit à regarder par le carreau audessus de la porte.

— Qu'est-ce que tu vois ?

— Eh! bien, l'homme du trottoir et la voiture vide se sont retournés comme nous. Voila l'homme qui entre dans un débit de boisson et la voiture qui reprend la rue Sainte Catherine, sans doute pour s'arrêter au poste, où elle nous attendait tout à l'heure.

— Eh! bien, mon cher ami, dit l'avocat, la chose est limpide. Et de trois! Un joueur d'orgue de barbarie, un grand gaillard de mauvaise mine et un cocher avec sa voiture, probablement pour le cas où il aura fallu, comme hier matin, te poursuivre à la course. Tu peus te vanter d'être bien gardé. Non seulement, tu as des ennemis qui ne ménagent rien. Mais quand un homme est surveillé et filé avec cet excès, on peut conjecturer, sans trop de hardiesse, que la police est de compte à demi avec ses adversaires. *Quod erat demonstrandum.*

— Qu'est-ce que tu ferais à ma place? demanda Philippe qui, se sentait envahi par un réel découragement.

— D'abord, je renonçais absolument à raconter mes petites histoires à Varé. Au besoin même, je lui raconterais le contraire de ce que je pense; par exemple, que j'ai abandonné la poursuite de Sylvia. Seulement, il faudra lui faire avaler cela avec adresse, parce que l'animal est très fin.

— J'y étais déjà à peu près résolu.

— Ensuite, je resterais chez moi aujourd'hui. Il n'est pas difficile d'être mal remis de ta chute d'hier.

— Et après?

— Après, je retournerais tranquillement à mon bureau, et je m'arrangerais pour qu'il soit impossible au plus fin limier de toute l'Amérique, de concevoir seulement un doute sur la sincérité de ma renonciation à la lutte.

— Et enfin?...

— Et enfin comme je serais décidé à ne plus me servir de Varé et à ne plus agir, au moins momentanément par moi-même, et comme je ne crois pas que tu sois homme à en rester là, je ferais venir des Etats-Unis, un policier-émérite, qui ne soit pas le complice des gredins que je veux lui faire prendre, et dont la figure soit totalement inconnue à Montréal. Et je le chargerais de mon affaire, après avoir pris les mésures voulues pour qu'on ne puisse pas se douter que nous sommes en relation, ensemble et qu'il est à mon service.

— Et tu as à ta disposition ce policier modèle?

— Peut-être. Dans tous les cas, je m'engage à l'avoir avant trois jours; et il nous faut à temps là pour permettre à tes ennemis de se rassurer un peu. Maintenant, comme je ne tiens pas à rencontrer Varé et comme il faut que je me mette en campagne, je m'en vais. Tu pourrais lui dire que c'est sur mon conseil que tu t'es résigné à renoncer à Sylvia. Cela lui paraîtra très vraisemblable, et il est essentiel que je ne sois pas brulé. Personne ne songera à s'étonner de nous voir toujours ensemble, puisque cela ne changeras rien à nos habitudes. Mais ce n'àst pas assez. Il faut que personne n'ait peur de moi. S'il fallait que je fusse gardé comme tu l'est ce matin, cela me gênerait beaucoup...

Lorsque Varé se présenta, un quart d'heure environ après le départ de Gabriel Sauvé, à l'hôtel de la rue Saint-Denis, il trouva Philippe étendu sur sa chaise longue. Le jeune homme se plaignit d'une violente courbature, survenue à la suite d'un accident qui lui était arrivé la veille par la sottise d'un individu qui avait tenté de voler un tombereau et qui avait laissé le cheval s'emporter. Sur la question de mistress Bartlett et de Sylvia, Philippe s'exprima comme un homme perplexe et ennuyé. Il ne renonçait pas à la poursuite. Non, décidément il ne pouvait pas y renoncer. Mais, pour le moment, il craignait qu'il n'y eut rien d'utile à faire à Montréal; et il pensait qu'il suffirait à Varé de surveiller les événements d'une façon générale, afin de l'avertir s'il se présentait un fait nouveau qui permît de suivre une bonne piste. D'ailleurs son ami, M. Sauvé, qui était venu le voir le matin, à son retour de New-York, et qui avait toujours désapprouvé cette campagne, lui avait fait promettre de se tenir tranquille et de se reposer pendant quelques jour. Après, on verrait

— Bon! se dit Varé. Il n'a pas cru un seul mot de ce qu'il me dit sur l'histoire du tombereau; et il se moque de moi, quand il cherche à me faire croire qu'il a pris cela pour un simple accident fortuit. Mais son ami, M. Sauvé, avec lequel il a dû être plus franc, lui aura démontré qu'à continuer ce jeu-là, il était absolument certain de se faire casser les os; et tout brave qu'il est, le fils du père Lestrelle tient à sa peau. Il pense sans doute que ce serait grand dommage de s'en aller dans l'autre monde, quant on a tant d'agent à dépenser dans celui-ci. Après tout cela vaut être mieux...

La première partie du plan de campagne suggéré par Gabriel Sauvé réussit donc pleienment. Non que Varé fut homme à se laisser convaincre par une déclaration échappée à une heure de découragement; mais désirait trop vivement que ce découragement fût réel, pour ne pas être porté à le croire sincère. C'était une grosse affaire que de supprimer le riche M. Philippe Lestrelle; et à supposer qu'on réussit, cela ferait tant de bruit qu'on ne pouvait pas savoir à l'avance ce qui s'en suivrait. Varé préférait de beaucoup que les choses s'arrangeassent en douceur.

— Je conseillerai au capitaine, continua-t-il à se dire en lui même, de maintenir une surveillance discrète et d'interrompre provisoirement les hostilités. Gabriel Sauvé ne demandait pas autre chose. Il eut même été désolé que la surveillance cessât du jour au lendemain; car il comptait sur la police pour se duper elle-même, en se convaincant heure par heure, de l'inaction de Philippe et de la persistance de son découragement. Le piège était habilement tendu. La meilleure preuve, c'est que Varé et ses complices y furent pris.

CHAPITRE VII.

LE PILLAGE DE LA MAISON DE WILLIAMS ET CE QUI S'EN EST SUIVI.

Parmi les vols mystérieux dont on s'occupait en ce temps-là à Montréal, nos lecteurs se souviennent sans doute du bruit considérable que fit la tentative de pillage de la maison de John Williams.

John Williams, occupait dans le milieu de la rue des Commissaires, une jolie habitation, avec une élégante façade, qui se distinguait des autres maisons de la rue par un élégant balcon, attenant au rez-de-chaussé et formant en quelque sorte, le complément du salon. Cette galerie ombragée par les beaux arbres qui bordent le trottoir

formait pendant les longues soirées d'été, une fraîche et délicieuse retraite. Pour l'établir, il avait naturellement fallu mettre le mur de la maison en retrait de l'alignement, ce qui offrait l'avantage d'éloigner de la rue les fenêtres du salon, et de soustraire l'intérieur de la maison aux regards des passants. Dans son ensemble, et avec le beau feuillage qui l'abritait, cette petite demeure offrait un caractère coquet, retiré et même un peu mystérieux que n'avaient pas toutes les autres. On eût dit un nid d'amoureux qui, vivant à la ville, voulaient néanmoins être séparé des restes du monde et ne vivre que pour eux-mêmes.

Quelques mois avant l'époque où se passe notre récit John Williams avait été obligé de s'absenter pour la saison entière et de voyager en Europe, pour les affaires d'une maison d'importation dont il était le représentant. John Williams était depuis plusieurs années, l'intime ami de Varé; et il lui avait confié en partant la clef et la garde de sa maison, en l'autorisant à s'en servir, lorsqu'il aurait besoin de recevoir dans un lieu discret, en dehors des regards de la foule, quelqu'une des personnes que son métier de détective mettait journellement en rapport avec lui. En même temps, Williams avait remis un autre clef à l'un de ses voisins immédiats, un professeur d'anglais, M. H. Thompson, qui s'était chargé de faire donner à l'habitation les soins de propreté voulus, et qui, devait en même temps, recevoir les lettres adressées à Williams, répondre pour lui aux personnes qui viendraient le demander, et porter un secours immédiat en cas d'accident ou d'incendie.

A la fin du mois de juin précédent, c'est-à-dire à une date qui nous reporte à un peu moins de deux mois en arrière, M. Thompson avait été réveillé, vers une heure du matin, par un bruit de meubles dérangés qui semblait se faire dans la maison de Williams. En toute autre circonstance, il ne s'en serait probablement pas préoccupé; car il savait que Varé donnait là des rendez-vous, le soir, et même, à une heure assez avancée de la nuit, à ses hommes ou à de mystérieux clients. Mais, Varé lui avait annoncé l'avant-veille, qu'il serait obligé de s'éloigner de Montréal pendant quatre ou cinq jours, pour affaires professionnelles, en le priant de veiller avec plus de soin que d'habitude pendant la durée de son absence. Le bruit qu'il avait cru entendre devait donc éveiller l'attention du vieux professeur, d'autant plus que ce bruit avait quelque chose de furtif et de suspect, qui ne ressemblait en rien à celui que peuvent faire des personnes réunies pour jouir de la soirée, ou pour causer de leurs affaires.

M. Thompson ne se trompait pas dans ses conjectures. C'était, en effet, une bande de rôdeurs de nuit qui avait pénétré dans la maison, probablement à l'aide d'une fausse clef, et qui était en train de tout dévaliser. Malheureusement, si M. Thompson eut la consolation d'arriver à temps pour empêcher le vol de se consommer il n'eut pas la chance de mettre la main sur les auteurs de cette audacieuse tentative. Les voleurs, qui devaient être d'habile gens, avaient barré la porte d'entrée à l'intérieur; et comme la maison avait deux issues, pendant que le professeur d'anglais faisait de vains efforts pour faire jouer la serrure, ils s'étaient échappés par l'autre rue. Quelques voisins s'étaient étaient réveillés au bruit; on se décida à pénétrer par la fenêtre du salon; mais on ne trouva que des effets jetés sur les tables, ou étendus pêle mêle sur le parquet, et des caisses à moitié pleines dans lesquelles les voleurs étaient en train d'emballer l'argenterie et les autres objets qu'ils se proposaient d'emporter, au moment où se voyant découverts, ils avaient été obliger de s'enfuir, sans avoir pu conduire à son terme l'exécution de leurs desseins criminels. Heureusement leur fuite avaient été si précipitée, qu'ils n'avaient eu le temps que d'emporter avec eux que quelques objets sans valeur. Ils avaient laissé en compensation un ciseau qui leur avait servi pour forcer les serrures des meubles fermés à clef.

Organisé sous la forme d'un déménagement méthodique, par une association de bandits inconnus, qui devaient être au moins cinq ou six, à en juger par le nombre et le poids des caisses pu'ils allaient avoir à emporter, ce vol ne pourait manquer d'avoir un grand retentissement à Montréal, surtout à une époque de la saison où un grand nombre de famille quittent la ville pour la campagne, et où beaucoup de personnes pouvaient craindre que leur habitation ne fut exposée à une entreprises semblables à celle qui venait d'être faite sur la propriété de Williams. Toute la police fut mise sur pied. Quant à Varé, qui revint le lendemain matin, tout juste pour apprendre la nouvelle, la colère qn'il montra fut indescriptible. C'était plus qu'un vol ordinaire, c'était pour lui une question d'amour propre. La maison de Willians était presque la sienne: et les brigands qui avaient voulu le dévaliser semblaient avoir fait exprès de s'attaquer au premier policier de Montréal. Varé jurait que tout cette audace ne resterait pas impunie. Il y allait, disait-il, de son honneur de donner au coupables une leçon exemplaire.

Néanmoins, toutes les recherches furent vaines; et comme les choses s'oublient vite, dans une ville affairée ou l'événement du jour pousse celui de la veille, au bout de six semaines, personne ne s'occupait plus guère du pillage de la maison de Williams.

C'est dans cette maison, remise en ordre et redevenue le lien des rendez-vous secrets du trop fameux detective; c'est dans l'après-midi de ce même samedi, où Philippe Lestrelle et Gabrielle Sauvé venaient d'arrêtés leur nouvelle ligne de conduite, que nous suivrons Varé Deux personne dont le nom ne nous est pas inconnu sont entrées successivement après lui; et ces trois hommes, assis autour d'une table, semblaient à en juger par leur physionomie sérieuse, avoir ensemble une conférence importante.

L'un d'entre eux n'est autre que ce Gédéon Lafleur, que Gabriel Sauvé écoutait avec tant d'attention, à travers la cloison de chez Jardine; et qui; à en juger parce que l'avocat à entendu, jouait dans le cottage de la rue Peel le triple rôle de chef de bande, de faux cocher et de geolier.

Le troisième interlocuteur, auquel les deux autres témoignent par leur attitude une différence visible, est ce mystérieux personnage qui se fait appeler du nom du Capitaine Dollar.

— Elle est vraiment très bien choisie cette maison; et tout à fait appropriée à l'usage que vous en faites, dit ce dernier, en s'adressant à Varé avec un sourire de satisfaction. Mais, pourquoi diable avez-vous eu la singulière idée de dévaliser ce pauvre Williams, au risque d'attirer l'attention publique sur ce joli petit repaire?

— Cela, capitaine, c'est un tour de ma façon. C'est une police d'assurance que je me suis donnée.

— Je ne comprends pas bien.

— C'est pourtant très simple. On aurait pu s'inquiéter de ce qui se passe ici. Maintenant que nous avons été volés personnes, n'ira soupçonner que c'est nous-même qui sommes le quartier général des voleurs. Et cet idiot de Thompson qui a coupé dans le pont! Nos hommes ont eu assez de peine à le réveiller, l'imbécile! Il a fallu cogner contre le mur de sa chambre pour parvenir à se faire surprendre...

— Très joli, dit Gédéon, mais trop subtil. Ce diable de Vare finira par se prendre dans ses propres finesses.

— Est-ce que c'était trop subtil aussi, reprit Varé légèrement piqué, de trouver le moyen de faire faire du dégât dans la maison, afin d'y amener, sans attirer l'attention de Thompson et des autres voisins, les ouvriers qui ont construit dans le mur cette précieuse cachette

En même temps, le détective ouvrit un grand buffet placé devant la muraille, fit sauter à l'aide d'un ressort le fond du buffet et, en imprimant à la boiserie fixée au mur un léger mouvement de bascule, il découvrit une petite pièce pouvant mesurer deux pieds de profondeur sur 7 à 8 pieds de long, et pratiquée si habilement que personne n'eût soupçonné qu'un emplacement aussi considérable eut pu être pris, sans qu'on s'en doutât, sur l'habitation.

Gédéon laissa échapper un mouvement de stupeur admirative.

— Voilà le joujou, ajouta Varé, en se rengorgeant avec un amour propre d'auteur satisfait. Maintenant, nous pourrons ranger en toute sécurité nos petits bibelots; et je consens à être pendue, bien que n'en ayant aucune envie, ajouta-t-il en portant la main à son cou, si jamais qu un pense à aller chercher la les bijoux de Lefévre, le diamant de Dufresne ou la bague que Chrysanthème a si prestement enlevée au jeune homme du Sault, chez Péloquin.

— Parlons en un peu, de votre Chrysanthème; fit avec mauvais humeur, celui que ses interlocuteurs saluaient du nom de Capitaine. Vous pourrez lui dire de ma part, ajouta-t-il sèchement, que je suis très mécontent de lui. S'il n'est pas content de sa part de bénéfices, qu'il aille au diable; mais je n'aime pas que mes hommes maraudent. C'est avec des niaiseries, comme l'histoire de la bague de Dufresne ou comme vos affaire du Sault, qu'on arrive à se faire tordre le cou.

—Pourtant; capitaine......

— Oui, monsieur; je vous dis que ce ne sont pas les opérations sérieuses de l'association, ce sont ces bêtises là qui vous feront prendre. S'en aller voler une mauvaise bague de $500, avec la certitude d'être au moins suspecté, quand on peut dévaliser sans danger un magasin entier, toutes les nuits, cela ne rappelle plus du travail c'est du carottage... vulgaire carottage...

— Sans vous contredire, capitaine, vous me permettrez de vous faire observer qu'il nous est difficile de choisir tous nos hommes dans l'élite de la société Montréalaise. Ils ont leurs vices, ces gens-là, et Chrysanthème en est tout plein. J'en conviens, quoique son parent.

— Oui, fit Gédeon Lafleur, il est chippeur par passion avant de l'être par besoin; cela ressemble chez lui à une envie de femme......

— Eh! bien, qu'y faire, après tout? reprit Varé. Est-ce vous qui avez voulu que nous ayons la main dans la police et que les gardiens de nuit soient chargés tout spécialement de protéger nos opérations? Ils nous sont fort utiles, n'est-ce pas? Et Chrysanthème, aidé du gardien Monto, a très proprement mis le feu au cottage de la rue Drolet. Qui veut la fin veut les moyens.

— Sans compter, ajouta sentencieusement Gédéon, que depuis que tout le monde est occupé autour de ce jeune Lestrelle, cela ne rapporte pas lourd à la caisse commune. Nos hommes sont excusables de se délasser par un brin de maraude......

— On va le lâcher, ce jeune étourneau, dit le capitaine, puisque Varé assure qu'il a pris le parti d'être sage. Mais vous conviendrez que c'est bien lui qui nous a forcés à nous occuper de lui, et qu'il était temps de prendre d'énergiques moyens de défense.

— Le fait est, reprit Gédéon, qu'il allait grand train; et que si on avait su, qui est vraiment le capitaine Dollar, cela eut pu vous faire tort dans le grand monde, capitaine.

— Et cela vous aurait mis vous-même dans une situation très peu confortable.

Les deux hommes ne répondirent que par une grimace d'assentiment.

—Et pour ce qui est de l'Artiste et de Sylvia? reprit le capitaine, en s'adressant plus particulièrement à Gédéon quoi de nouveau?

— Rien de nouveau.

— L'Artiste travaille toujours à votre satisfaction?

— A peuprès, capitaine. Il prend de temps à autre des airs désespérés, et il dit qu'il voudrait me tuer. Mais je ne crois pas nécessaire de lui en fournir l'occasion; et pour le moment, il travaille avec la furie d'une homme qui a besoin d'oublier ses propres pensées.

— C'est une manière de faire très recommandable. Mais quel a été l'effet de sa réunion avec Sylvia?

— Très heureux. La présence de Sylvia agrémente son existence, à ce pauvre vieux; et cela profite au travail.

Les trois hommes eurent un rire méchant.

Je crois, en vérité, reprit le capitaine en continuant de rire, qu'on étonnerait beaucoup de gens, si on leur disait qu'il y a, à Montréal, de vrais esclaves, exécutant chaque jours, sous la férule du maître, un travail forcé.

— Et un dangereux travail, encore, ajouta Gédéon.

— Terriblement dangereux, reprit Varé.

— Oui, mais profitable pour nous, insista le premier.

— Vous avez raison, dit le capitaine. l'Artiste est pour nous un véritable trésor, un trésor dans toute la force du terme. Je ne crois pas qu'il y ait un homme comme lui, pour exécuter une *job* de la nature de celui que nous avons à lui faire faire.

— Tout cela est bel et bon, répliqua Gédéon, mais j'ai une vague idée que notre *job* aura une fin; et alors qu'est ce que nous ferons de l'Artiste?

— Messieur, dit gravement le capitaine, je ne suppose pas que vous pensiez que cet homme soit fait pour être rendu à la liberté. Sa liberté serait ma ruine....... et la vôtre. Le jour où nous n'aurons plus besoin d'esclave, sa vie s'éteindra en même temps que son esclavage; elle s'éteindra comme une lumière sur laquelle on souffle...Mais nous sommes bien bons de nous occuper de cela. Vous

Varé, vous voudrez bien donner des ordres à vos hommes pour qu'on se relâche de la surveillance vis à vis du je[illegible] ne Lestrelle, sans cesser pourtant d'avoir l'œil sur [illegible] Quant à vous, Gédéon, votre personnel de garde est [illegible] restreint, à la manufacture. Il a déjà failli nous ar[illegible] malheur avec Sylvia. Il ne faut pas que cela se renouvelle. Prenez avec vous un homme solide et surtout, qui ne laisse, sous aucun prétexte, la maison seule.

— J'ai jeté les yeux sur Lapré ; un vrai bœuf, auquel nous devons d'ailleurs une récompense pour son expédition avec le tombereau chargé de pierres. Il a un *job* à terminer, et il sera libre d'ici quatre ou cinq jours.

— Eh ! bien, retenez-le pour le moment où il sera libre. Nous aurons à tirer avec l'Artiste, le bouquet d'un feu d'artifice chargé d'or. Ce sera le morceau capital de son œuvre. Il ne faut pas qu'il nous arrive d'accidents à la veille du dénouement et deux précautions valent mieux qu'une.

Sur cette maxime profonde, le capitaine Dollar prit son chapeau et gagna tranquillement la porte de la maison.

Gédéon et Varé restèrent un instant ensemble, pour laisser à leur chef inconnu le temps de s'éloigner; puis, ils sortirent à leur tour; mais pour se séparer immédiatement et prendre chacun, dans la rue, deux directions opposés.

Le lecteur, a deviné sans peine, que l'homme qu'ils appellent l'Artiste n'était autre que le père de Sylvia ; et il aura pu conclure de la conversation des trois hommes que Pinkerton avait eu mille bonnes raisons pour ne trouver à New-York ni Sylvia, ni mistress Bartlett ; car on sait maintenant que Sylvia n'a pas quitté un seul instant Montréal.

La suite de cette histoire nous apprendra sans doute, quel était ce travail imposé au père de Sylvia, qui devait se terminer par le bouquet d'un feu d'artifice chargé d'or.

CHAPITRE VIII

Mlle. Lucile Staub.

En sortant de chez Philippe Lestrel, Gabriel Sauvé s'était rendu à son bureau, situé rue Notre-Dame, dans la maison qui fait le coin de la rue St. Gabriel, au dessus de l'hôtel de *l'Éléphant blanc*.

Après avoir expédié les affaires de son cabinet, qui étaient d'ailleurs peu nombreuses, car on était à l'époque de vacances judiciaire, Gabriel avait adressé à l'un de ses amis à New-York une longue lettre, dans laquelle il le chargeait de s'entendre avec Pinkerton, en lui donnant d'ailleurs, sur ce qu'il s'agissait de faire, tous les détails propres à éclairer le célèbre détective américain, dans le choix du merle blanc qu'il s'agissait de déterrer au sein de l'intéressante corporation des policiers de la république, notre voisine, afin de l'envoyer remplir à Montréal la mission de confiance que nos deux amis avaient décidé de lui confier.

Gabriel Sauvé était de ceux qui estiment que, dans les affaires graves, il ne faut ni laisser un[illegible] nce à l'adversaire ni rien livrer au hasard ; et comme il était possible qu'à raison de son intimité avec Philippe Lestrelle, on eût l'idée de le faire suivre, il s'arrangea pour donner à son existence un carractère tellement méthodique et une apparence si banale et si limpide, qu'on n'eut pu manquer de se fatiguer vite de surveiller un homme aussi parfaitement inoffensif. Il évita de voir Philippe à d'autres heures qu'à celles où on leur connaissait l'habitude de se rencontrer. Il poussa même la précaution jusqu'à ne pas aller lui-même à la poste où l'on aurait pu le voir déposer une lettre dans la boîte réservée aux Etats-Unis. Il lui fut d'ailleurs facile de comprendre cette lettre dans le courrier d'un de ses confrères habitant sur le même palier. Ce sont de ces services qu'on se rend journellement entre bureaux, comme une chose toute naturelle et sans songer à y chercher malice.

Quand il eut parcouru une dizaine de magasins, et fait une serie de petites complettes dénotant par leur banalité un acheteur désœuvré et libre de tout souci ; quand il eut successivement serré la main à une trentaine d'amis sur la rue Notre-Dame et sur la rue Saint Jacques, il alla tranquillement diner dans la salle publique d'un restaurant et parut s'absorber profondément dans la partie politique des journaux du soir; puis ayant rencontré deux des amis de Philippe, il leur proposa d'aller ensemble lui faire une petite visite après diner. Comme cela, on ne songerait pas à l'accuser de comploter On se borna d'ailleurs à parler de la pluie et du beau temps, et de la prochaine arrivée de la troupe française d'operette qui devait donner dans quelques jours des réprésentations à l'académie de musique. Mais Gabriel avait pris soin de glisser subrepticement entre les mains de Philippe un petit billet, dans lequel il se proposait de calmer l'esprit de ce dernier, en lui confirmant positivement que les diligences nécessaires avaient été faites, pour faire venir de New-York le détective promis. Au bout d'une demi heure ou 3 quart d'heures, Gabriel demanda à se retirer, se laissa reconduire jusqu'à du perron par les trois amis, et sur le seuil de la porte ouverte, il ne manqua de répéter à haute voix, quoique sans affectation, qu'il était bien fâché de s'en aller si vite, et qu'une autre fois il resterait plus longtemps, mais qu'il était fatigué de sa nuit passée en chemin de fer et qu'il avait besoin de dormir. Quand il fut rentré chez lui à petits pas, on fumant un excellent cigare, et sans se retourner ni regarder une seule fois de côté, Gabriel Sauvé se mit à se frotter silencieusement les mains.

Si ces gredins là ont pris le peine de s'occuper de moi, se dit-il en riant dans sa barbe, ils vont raconter à Varé où à leur capitaine, comme ils le nomment, que j'ai acheté des gants et un roman nouveau, commandé un vêtement neuf, que je me suis fait couper les cheveux, que j'ai dévoré la prose du *Monde* et de la *Presse* et que je ne songe qu'à dormir. Je vais passer à leurs yeux pour la bête du bon Dieu.

Puis il éteignait sa lumière, et comme il avait en effet besoin de repos, il dormit bientôt d'un profond sommeil.

Le lendemain matin, qui était un dimanche, un peu plus tard que de coutume, il passa chez son ami pour lui dire bonjour. C'était chose reglée, comme du papier de musique. En dehors des parties extraordinaires, Gabriel entrait le matin chez Philippe, avant de se rendre à son bureau, et y passait généralement la soirée en compagnie de quelques amis. Philippe, de son côté, s'arrêtait à midi au bureau de son ami et tous deux allaient ensemble prendre leur lunch chez Laurin, au restaurent du *Grand*

Vatel. Il fut convenu que rien ne serait changé à cet usage.

Quand Varé se présenta, sur les dix heures, pour rendre compte à Philippe Lestrelle de son soi-disant, travail Gabriel Sauvé ne manifesta, pas la répugnance qu'il avait montrée la veille à se rencontrer avec le détective ; mais il laissa Philippe et Varé parler ensemble, en regardant lui-même par la fenêtre, et en tappant sur le carreau comme un homme qui s'ennuie. Au bout de deux ou trois minutes, il s'approcha de son ami.

— Mon cher Philippe, lui dit-il, je vois que tu est en affaires. Tu sais ce que j'en pense, de ton affaire. Je t'ai dit là-dessus tout ce que j'avais à te dire. Tu es tout à fais bien et tu n'as pas besoin de moi. Je vais profiter de la matinée pour mettre un peu d'ordre chez moi.

— Te verra-t-on au lunch ?

— Impossible ; je suis invité au Richelieu, par un ami de Québec qui prend le train de 3 h. 30...

— Et cette après-midi ?

— Je ne sais pas...; je ne pense pas. J'ai à faire une visite toute privée......

— A la jolie Mlle Staub ? demanda Philippe en souriant.

— Il y a aucun mystère là dedans. Mlle Staub m'avait chargé d'une ou deux commissions pour New-York et je vais lui en rendre compte.

— A ce soir, alors ?

— A ce soir.

Après le départ de Gabriel Sauvé, Philippe continua quelques instant a causer avec le détective sur le ton de leur conversation de la veille.

— Ainsi vous n'avez rien de nouveau, Monsieur Varé? Tant pis Cependant, pour vous dire toute la vérité, je ne comptais pas sur mieux. Ne vous relachez pas ; mais cependant, je ne voudrais pas vous obliger à négliger vos autres affaires, tant que vous n'aurez pas de raison de croire que la notre ait pris une face plus favorable... Voici toujours pour vos dépenses — et il lui remit un billet de $100— Maudite affaire ! ajouta-t-il. Je suis obsédé d'être à tatons et sans voir devant moi seulement l'ombre d'une piste qui vaille la peine d'être suivie... Je donnerais bien $500 pour ne jamais avoir eu l'idée de m'en mêler... Mais enfin, il faut continuer pour l'acquit de notre commerce... N'est-ce pas mon cher Varé ?

Varé esquissa un demi sourire, dans une grimace dont il eût été bien difficile de dire si c'était une adhésion ou s'il eut, à la place de Phlippe, tenu sa conscience quitte à meilleur marché. Mais il partit en se disant qu'il avait cause gagnée et que la poursuite tombait à l'eau . On y mettait des formes. Mais décidément on en avait assez.

Quand le détective eût constaté à l'hôtel Richelieu, que Gabriel Sauvé, déjeunait comme il l'avait dit avec un jeune marchand de Québec et qu'il le vit plus tard le reconduire au Pacifique, à l'heure du train, après avoir perdu deux heures à causer, à fumer et à boire, ses derniers doutes, à supposer qu'il en existât encore, furent cette fois définitivement levés.

Gabriel Sauvé avait pris un voiture, à la sortie de la gare du Pacifique, et donné au cocher l'adresse de l'hôtel du banquier Staub rue Dorchester, un peu au dela du *Beaver Hall.*

Mlle Staub était seule dans le salon.

C'était une belle jeune fille de vingt à vingt deux ans, grande et mince comme un roseau, au teint un peu pâle avec une magnifique chevelure blonde et des yeux d'un bleu éclatant. Elle était assise devant son piano et feuilletait d'une main distraite la partition du *Lohengrin* Mlle Staub était excellente musicienne; et sa voix, d'une élévation qui rappelait celle de la Nilson, avait des sonorités étranges et facinatrices. Mais elle avait cessé de jouer, depuis quelques minutes déjà, et visiblement sa pensée était ailleurs.

Quand elle reconnut le jeune avocat, son teint se colora légèrement et elle se leva avec vivacité, en lui tendant une main, que Gabriel retint quelques intants, comme s'il lui en coûtait de la rendre.

Les deux jeunes gens s'assirent sur canapé et se mirent à causer du voyage de Gabriel, des modes de New-York, de l'excursion que Melle Staub se proposait de faire au Saguenay avant la fin de l'été, et de mille autre riens, dont le charme consiste tout entier dans la voix qui les dit, et dans le regard qui les écoute.

— Je ne vous demande pas si vous avez vu votre ami M. Lestrelle ? dit tout a coup Melle Staub. Vous êtes inséparables comme Oreste et Pylade.

Gabriel répondit qu'en effet il avait vu son ami, la veille et le matin même.

— Vous savez que mon père lui a fait offrir une position... en Chine je crois ?

— Il me l'a dit, hier matin, et il m'a ajouté qu'à son grand regret il n'avait pas cru pouvoir accepter.

— Je crois, dit à mi-voix Mlle Staub qu'il vaut mieux vu'il en soit ainsi.

Gabriel la regarda avec une surprise muette et interrogatrice.

— Je ne voudrais pas, ajouta-t-elle lentement et plus bas, qu'un ami qui est un autre vous-même entrât à la légère dans des affaires qu'il ne connaît peut-être pas bien...... Mais, reprit-elle je sais que M. Lestrelle ne fait rien sans vous consulter.

A chaque membre de phrase, la surprise de Gabriel Sauvé se reflétait plus fortement sur son visage.

— Dites franchement ce que vous voulez dire, M. Sauvé Vous vous demandez pourquoi j'ai l'air de vous engager à conseiller à M. Lestrelle de ne pas entrer en relations d'affaires avec mon père... Cela est peut-être mal...

— Oh ! ma chère mademoiselle Lucile, pouvez-vous croire ?...

— Cela est peut.être mal, reprit-elle tristement...Mais on est pas maîtresse de ses pressentiments et...je ne saurais dire pourquoi... je ne suis qu'une pauvre fille qui n'entends rien aux affaires et mon père est un homme mystérieux et renfermé... mais je ne crois pas que cette offre ait été faite à M. Lestrelles à bonne intention.

La foudre serait tombée aux pieds de Gabriel Sauvé, qu'il n'eût pas été plus abasourdi qu'il ne le fut, en entendant formuler par Mlle Staub une pensée d'ailleurs exactement conforme à son appréciation personnelle.

— Voyez-vous, M. Sauvé, dit encore Lucile voyant que le jeune avocat continuait à garder le silence, il vaut peut être mieux, tout nous dire une fois... J'ai peut-être le caractère malheureux, inquiet—et maintenant la jeune fille parlait avec volubité— mais, mon enfance n'a pas été celle de tous les autres. Ma mère est morte avant que j'aie

pu la connaître; et mon père, qui m'avait tant de fois tenue dans ses bras est parti pour l'étranger à l'époque où j'avais cinq ans. Nous avons vécu, Albert et moi, avec un grand père qui nous adorait, mais que nous avons perdu au bout de deux ans ; ensuite nous avons été laissés entre les mains d'une gouvernante étrangère... Pauvre chère miss Thomas ! une excellente femme— et lorsque mon père est revenu, seulement cinq ans plus tard dans cette maison, sans maître, il m'a semblé que ce n'était plus le même regard, que me rappelaient mes rêves d'enfant...Le démon des affaires avait tué en lui le sourire... Une fille de douze ans et un garçon de quatorze ans sont presque des étrangers, pour celui qui ne les a pas vus grandir et qui n'a pas présidé à l'éclosion de leurs pensées et de leurs âmes...Et pourtant, j'aurais donné tout mon cœur pour réparer les années perdues ; pour revivre, en même temps que ma jeunesse, ce qui avait manqué à mon enfance solitaire...... Mais chaque fois que j'ai voulu essayer de me jeter dans les bras de mon père, il m'a semblé qu'un regard distrait et glacé refoulait les élans de ma tendresse... Oh ! je n'ai pas le droit de me plaindre, je ne veux pas me plaindre. J'ai toujours été traitée avec douceur : on ne m'a jamais rien refusé; il me suffit de formuler un désir pour qu'il soit satisfait, quand cela s'achète avec de l'argent. Il ne m'a jamais rien manqué.... rien, ajouta-t-elle, en ne pouvant retenir ses larmes, qu'un peu de tendresse....

Gabriel, vivement ému avait pris le bras de la jeune fille et serrait doucement sa main dans les siennes.

— Tenez, M. Sauvé, vous allez peut-être me trouver folle ; je ne sais pas ce qui s'est passé dans notre famille ; on ne m'a jamais dit pourquoi mon père était parti et avait été si longtemps absent, mais j'ai là l'idée fixe et déchirante que mon père ne nous aime pas...

— Vous vous trompez, mademoiselle ; il ne vous aime peut-être pas comme vous auriez voulu être aimée, avec l'âme de la mère qui a manqué à votre cœur. M. Staub a comme beaucoup d'hommes, un caractère froid et contenu

— Je suis une fille folle et romanesque, cela est possible ; mais c'est plus fort que moi, si je me sens vivre comme une étrangère, dans cette grande maison où l'on ne pense qu'à des chiffres et où, à l'exception de quelques amis comme vous, il n'entre que des figures sombres et déplaisantes. Il se tient, dans le cabinet de mon père, des conversations auxquelles je n'assiste jamais; mais j'entend des lambeaux de phrases... je lis des regards qui me font peur...... on m'a dit que c'était le jeu de la banque et la loi de la lutte pour la vie... mais je crains que notre fortune et le luxe qui m'environne ne soient faits du désespoir de bien des malheureux...... et ce qui est pire que tout, il me semble—c'est presqu'un blasphème—que mon père encourage Albert à se déranger...

— Albert aurait grand besoin de direction. Il a la tête légère, un bon cœur et de mauvaises connaissances : et votre père est occupé d'autre chose. J'avais précisément envie—bien que ce soit délicat de la part d'un étranger, de lui parler avec l'expérience d'un ami plus âgé et connaissant mieux la vie.

— Oh ! faites le je vous en serai si reconnaissante !

— Mais vous, mademoiselle, si vous ne vous sentez pas heureuse, comme vous êtes digne de l'être, pourquoi, ne vous êtes-vous pas dit, qu'à vingt deux ans.........

....— Je pourrais me marier, n'est-ce pas ?

— Croyez bien qu'il existe des cœurs qui seraient trop heureux d'offrir à votre jeunesse cette tendresse passionnée qui a manqué à votre enfance.

— En connaissez vous vraiment plusieurs ? demanda Lucile, en souriant à travers les larmes qui continuaient à perler sous ses longs cils dorés.

— Quand on s'appelle Mlle Staub on n'as que l'embarras du choix......

— Et si je vous disais que j'ai peur... ?

— Peur de quoi ?

— De tout ce qui m'environne, de je ne sais quelle catastrophe que je sens planer sur nos têtes...

— Qu'importe s'il est un homme qui ne songe qu'à vous qui ne veuille rien que vous-même; qui soit prêt à accepter les épreuves que vous redoutez, s'il en existe, heureux de les adoucir en les partageant avec vous et en vous permettant de vous appuyer sur un bras solide et un cœur fidèle ?

— Qui soit prêt à accepter toutes les épreuves... ?

— Toutes.

Lucile retira doucement la main que le jeune homme pressait avec passion.

— Je ne vous rappellerai pas cette parole, M. Sauvé; mais je vous permets de me la répéter, si l'occasion s'en présente, plutôt que nous ne le pensons peut-être car quelque chose me dit qu'il y a un orage dans l'air...Mais pour le moment, laissez moi le temps de réfléchir encore, non pas à ce que vous m'avez dit... je vous crois... et surtout, sauvez, sauvez mon frère !

Ce soir là, ce fut Gabriel Sauvé qui ne dormit pas.

CHAPITRE IX.

L'HOMME AU TOMBEREAU.

Philippe Lestrelle et son ami venaient d'achever leur lunch. Rien de nouveau ne s'était présenté dans les affaires de Philippe. C'était le lendemain ou le surlendemain seulement, que les deux amis attendaient l'arrivée du détective américain. Mais, la physionomie de Gabriel Sauvé etait empreinte d'une préoccupation trop visible pour échapper à un œil habitué à lire à livre ouvert dans la pensée de son camarade d'enfance.

— On dirait, demanda Philippe, que maintenant c'est toi qui est le plus énervé de nous deux, par l'inaction à laquelle nous sommes momentanément condamnés.

— Non. Seulement, il m'est survenu depuis hier deux autres succès de souci.

— Deux soucis à la fois, et tu n'as pas songé à me les faire partager ; mauvais ami ?

— Il y en a un que — quoiqu'il m'en coûte — je suis obligé de garder pour moi seul, au moins jusqu'à ce que je sois parvenu à démêler...

— Va, je ne veux pas troubler tes augustes secrets, dit Philippe en riant.

— Un secret qui m'est d'autant plus lourd à garder, que je n'en ai pas l'habitude vis-à-vis de toi.

— Mais l'autre ?

— L'autre, c'est une affaire singulièrement embarrassante.

— Bah ! tu es par vocation, l'homme qui dénoue les situations embarrassantes.

— *On veut*.... il faut, reprit l'avocat, que j'arrache le jeune Albert Staub à des relations compromettantes pour lui et pour les siens. Et tu comprends s'il est aisé de faire entendre raison à un jeune fou, sur lequel on n'a d'ailleurs ni autorité, ni moyens d'action.

— Et Chimène est le prix d'un combat dont tu dois sortir vainqueur, après t'être montré sous la forme du plus convaincant des prédicateurs ? Diable ! La récompense est belle, mais la tâche est difficile. Ce n'est pas de ton éloquence au moins que je doute, mais de l'effet de ton sermon....

— Il n'y a pour le moment, d'autre récompense que de rendre le repos à une sœur sérieusement, et selon moi, justement alarmée. Seulement, je cherche le moyen et je ne l'ai pas encore trouvé.

— Nous chercherons ensemble. Il y a du Jardine là-dessous, n'est-ce pas ?

— Oui ; et c'est ce qui me laisse une chance de succès, peut-être même la chance de faire d'une pierre deux coups ; car, j'ai depuis le premier jour la conviction arrêtée qu'il y a un lien entre ce Jardine et la mystérieuse énigme de l'existence et de la disparition de Sylvia.

Tout en causant, les deux jeunes gens étaient rentrés dans le bureau de Gabriel. A ce moment, les yeux de Philippe Lestrelle se portèrent par hasard du côté de la fenêtre, et il s'élança en poussant un cri, du côté de la porte. Mais Gabriel Sauvé lui avait saisi le bras avec un poignet d'acier.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Est-ce que tu es fou ?

— C'est lui, c'est mon homme, l'homme au tombereau !

— Où cela ?

— Regarde ; devant la boutique de Dufresne.

— Ce particulier qui a l'air d'un montreur d'ours dans la mauvaise fortune ?

— Oui, il entre dans la boutique. — Et Philippe fit un nouvel effort pour s'élancer dans l'escalier.

— Eh ! bien, mon cher ami, maintenant que je l'ai vu, et que je le connais aussi bien que toi, nous allons descendre ensemble : tu vas me faire le plaisir de profiter de ce qu'il ne peut pas te voir et de retourner chez toi de ton pas le plus tranquille, en faisant le tour par la rue St-Gabriel et par le marché Bonsecours, où tu achèteras ce que tu voudras en passant. L'essentiel est que vous ne vous rencontriez pas.

— Mais....

— Il n'y a pas de mais. Le reste me regarde.... Tu ne vas pas me faire perdre le fruit de trois journées consacrées à persuader à Varé que tu étais devenu un homme raisonnable.

Tout en descendant, Gabriel Sauvé appela son clerc, un jeune garçon de quinze ans, à l'œil vif et au regard intelligent.

— Émile !

— Monsieur ?

— Tu vas te tenir dans l'escalier auprès de la porte, de façon à sortir quand il en sera temps ; tu me verras suivre un particulier qui va sortir de chez Dufresne. Tu prendras l'autre côté de la rue, sans faire mine de rien ; et tu t'arrangeras pour me rejoindre un peu plus loin, sans qu'on s'aperçoive que nous sommes sortis ensemble.

— Compris, dit le gamin.

Pendant que Philippe descendait la rue Saint Gabriel, en allumant un cigare et en faisant d'énergiques efforts pour vaincre ses nerfs, Gabriel Sauvé s'était arrêté un instant sur le bord de sa porte.

Un confrère passa ; il en passe à tout instant dans ce coin de rue ; Gabriel l'arrêta pour lui dire bonjour, et entama un bout de conversation. Cela lui donnait une contenance naturelle. Au bout de deux ou trois minutes, l'homme sortit de la boutique de Dufresne, avec un petit paquet à la main, et se mit à remonter la rue Notre-Dame dans la direction de la Place d'Armes. Gabriel lui laissa prendre cinq ou six pas d'avance, donna une poignée de main à son ami, traversa la rue et se mit à prendre, lui aussi, la direction de la Place d'Armes.

La tâche n'offrait d'ailleurs aucune difficulté ; car l'homme suivait régulièrement et posément son chemin, comme un individu qui sait où il va et qui a la conscience tranquille.

Au coin de la Côte St-Lambert, l'avocat fut rejoint par son jeune clerc.

— Tu as vu l'homme, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur.

— J'ai absolument besoin de savoir où il demeure, et, si c'est possible, comment il s'appelle. Tu ne me perdras pas de vue, ni lui non plus. Si tu peux trouver le moyen d'entrer dans une boutique et d'acheter un cigare ou n'importe quoi, pour que nous n'ayions pas l'air de nous séparer sans raison, cela sera parfait. Tu nous suivras ensuite, à une distance raisonnable. Si l'homme entre quelque part, il est probable que j'y entrerai aussi. Tu resteras dehors, sans te faire remarquer. Mais si, par hasard, tu voyais que je fusse obligé, pour une raison ou pour une autre, d'abandonner ma poursuite, tu le suivras jusqu'à son domicile, quand bien même cela devrait durer toute la journée et une partie de la nuit.

— Vous pouvez compter sur moi. Je me colle à ses pieds comme une paire de semelles.

— Ensuite, tu viendras me retrouver pour me rendre compte de ta promenade. Si le bureau est fermé, tu iras chez moi. Si je ne suis pas rentré, tu m'attendras. As-tu de l'argent ?

— Non.

— Tiens, voilà quelques piastres. Dans le cas où il faudrait une voiture, tu en prendras une autre.

— C'est entendu.

— Arrivé au coin de la Place d'Armes, l'homme prit la direction de la rue Saint-Jacques. Le gamin continua à marcher à côté de son patron à travers le *square*. Au coin de la rue St-Jacques, il entra chez un débitant et demanda un cigare, sans perdre la porte de l'œil.

L'homme était passé sur le trottoir de droite, et Gabriel aussi, à cinq ou dix pas derrière lui.

Le gamin sortit du *bar* et continua à arpenter le trottoir de gauche, prenant le pas de temps en temps, et de temps en temps s'arrêtant pour regarder les boutiques. On eût dit que cet exercice lui était familier, tant il y mettait de naturel et de présence d'esprit.

On dépassa le square Victoria et l'homme entra chez

Jardine. Gabr Sauvé ralentit le pas et y entra deux minutes après ui.

— Bon! se dit le gamin, j'ai du temps devant moi. Il entra dans la boutique en face et se fit servir à boire.

On devine aisément, d'après ce que Gabriel pensait des accointanses de Jardine, que l'entrée de l'homme au tombereau chez ce cabaratier mal famé, ne causa à l'avocat qu'une très médiocre surprise. Par contre, il en éprouva une vive satisfaction, diabord parce que cela lui prouvait le bien fondé de ses soupçons; et en second lieu, parce que, dans l'occasion présente, cela facilitait singulièrement ses recherches.

Gabriel Sauvé avait, en effet, chez Jardine, un prétexte d'arrêt indiqué à l'avance; c'était en quelque sorte une visite de digestion. Son arrivée provoqua d'autant moins d'étonnement, qu'ayant tout d'abord reconnu Albert Staub en compagnie de Jardine, l'avocat s'avança amicalement vrs le frère de Lucile en lui disant :

“ Mon cher Albert, c'est précisément vous que je cherchais.

— Vrai!

— Mon Dieu, oui. J'allais à la gare du Grand Tronc, pour reclamer un sac et une valise que j'ai laissés samedi au dépôt ; et en passant devant la porte de Jardine, je me suis dit : “ je vais entrer un instant pour voir si mon ami Albert est là, et pour lui proposer, dans le cas où il n'aurait rien de mieux à faire, de faire un bout de chemin avec moi.

— Vous allez toujours commencer par boire un verre de vin avec nous? interrompit Jardine.

Gabriel n'avait garde de refuser. Il avait calculé, tout de suite que, rencontranit Albert et Jardine, à eux trois, cela lui assurerait au moins trois traites, c'est-à-dire la raison voulue pour rester dans la *bar* aussi longtemps qu'il le voudrait, mais son attention se concentrait sur l'inconnu qui venait de le précéder et qui se tenait en ce moment devant le *bar* avec l'attitude d'un familier de la maison.

C'était un homme de quarante ans environ qui ressemblait en effet à un montreur d'ours et qui, sauf sa tête trop caractéristique pour ne pas être classée, dans une catég rie à part, eût pu, tout aussi bien être comparé à l'ours lui-même. Grand, lourd, épais, avec des pieds immences, et des mains légèrement velues, une redingote trop longue et trop large qui était usée jusqu'à la corde,et une cravate d'un rouge invraisemblable et d'une crasse déjà antique,il se remuait avec la démarche solennel, pesante et large à la fois d'un quadrupède de ménagère, habillé en vue de servir d'enseigne à une exhibition d'animaux travestis. Mais sa tête, plantée sur un cou si épais et si court qu'elle semblait noué à ses épaules, sa tête était de celle qui laissent une impression qu'on n'oublie pas. Avec son teint coloré sans doute par de fréquentes libations, ses courts favoris d'un brun fauve, sa chevelure courte et crêpue, ses lèvres t op fortes, son regard terne et fuyant, sa large mâchoires ouverte par un rictus qui poussait en avant un menton désarticulé comme un tiroir ouvert cette tête offrait l'ample et anthipatique laideur d'une face véritablement simiesque. On en trouve de semblables dans les gravures colo iées, par lesquelles les savants, de l'école de Darwin se plaisent à représenter ce qu'ils appellent *l'homme préhistorique*. Un romaçier n'eût pas hésité à se figurer, sous cette physionomie d'un sensualité béate et massive, le type de quelqu'une des brutes trop connus dans les anales judiciaires, et chez lesquelles la passion bestiale aboutit infailliblement à la folie et au crime.

Pour le moment, la brute avait rentré ses griffes et se présentait sous sa forme paterne, parlant avec la volubilité monotone et bavarde d'un phonogrape qui défilerait une serie de phrases toutes faites. Le temps qu'il lui fallut pour répéter sous trente formes différentes et également insipides qu'il était venue pour savoir s'il y avait quelque chose de nouveau, et pour prendre une petite absinthe avec l'ami Jardine et avec l'ami Staub (à cette appellation d'une familiarité imprévue, Albert ne put s'empêcher de faire la grimace) eût sufi à un membre du Parlement pour épuiser une discussion ardue. Mais Gabriel Sauvé ne s'inquiétait pas en ce moment de la volubilité du personnage. Une autre particularité bien autrement intéressante l'absorbait tout entier.

Dans le son de cette voix par l'alcool, épaissi avait reconnu, à n'en pouvoir douter, l'une des deux voix de derrière la cloison, qu'il avait entendues la semaine précédente, dans le cabinet du premier étage.

L'homme au tombereau était celui que son compagnon du soir de la vitre brisée par Sylvia, avait appelé du nom de Lapré.

Ainsi le cercle se rétrécissait de plus en plus.

Bon gré mal gré, il fallut accepter l'intruision de cette équivoque et envahissant personnoge et boire avec lui une quatrième traite. Pour peu que Gabriel l'eut souhaité, il seraient devenus en cinq minutes une paire d'amis. Le gibier et le chasseur auraient pu sortir, bras dressus bras dessous. Mais l'avocat jugea inutile de s'imposer ce supplice.

—Voilà, se dit-il, un animal qui ne sera pas difficile à dénicher: Emile y sufit. Pour sûr, cette brute doit être réservée, dans l'estimable bande qui aime à se rencontrer chez Jardine, à jouer les rôles de boucher ; car en vérité, elle ne peut être bonne à aucun autreemploi.–Et Gabriel profita de la gêne que cette compagnie paraissait causer au frère de Lucile pour lui proposer de s'esquiver.

Le clerc de l'avocat se tenait sur la porte de la boutique en face. A un signe rapide de son patron, il comprit qu'il allait avoir à continuer la chasse à lui tout seul et répondit par un mouvement de tête qu'il avait entendu.

Les deux gens se dérigèrent lentement du côté de la gare Grand Tronc.

— Qu'estce que c'est que cet ours trop caressant bien que mal léché, qui vous appelait tout à l'heure, “ l'ami Staub ” ? demanda l'avocat de sa voix la plus indifférente.

— Ce n'est pas mon ami du tout, reprit vivement Albert, c'est un animal qui vient souvent chez Jardine...... Augistin Lapré, un belge en rupture de Belgique, à ce que j'ai entendu dire. Il s'occupe de placer je ne sais quoi; et comme il est toujours par vaux et par chemins, Jardine le charge parfois de quelques commissions en échange des traites que Lapré lui paie un peu irrégulièrement.

L'avocat avait son idée faite sur le genre de commissions dont l'homme au tombereau pouvait être chargé par Jardine.

— Et celle vous amuse, mon cher Albert d'être exposé à coudoyer des gens de cette espèce et, de temps à autre, obligé de trinquer publiquement avec eux ?

— En vérité, je ne vous comprends pas, reprit le jeune homme un peu piqué. A moins de me faire *teetotaler*, c'est un accident qui, dans ce pays-ci, arrive à tout le monde et qui vous arriverait chez Prosper, tout comme il vient de nous arriver chez Jardine.

— Vous comprenez, insista l'avocat, que je ne veux pas me donner le mauvais goût de vous faire de la morale. Mais vous n'êtes pas, je suppose, assez lié avec Jardine, pour qui on puisse vous blesser en disant ce qu'on pense de Jardine et du monde qui se réunit dans son établissement....

— Je vous assure que Jardine est un bon garçon et un gai compagnon, contre lequel il y absolument rien à dire, quoiqu'il ait le malheur de ne pas plaire à tout le monde. S'il fallait, écouter tous les potins qui n'ont ni queue ni tête...

— Je ne les écoute guère quand ils ne concernent que Jardine, reprit Gabriel, qui avait décidément pris le parti de mentir impudemment pour la bonne cause : — mais je ne peux pas m'empêcher de les écouter, quand j'entendis dire que mon ami M. Albert Staub a tort de fréquenter chez des gens sur lesquels on potine et qui ne sont pas de son monde. Que diable ! ajouta-t-il vivement, pour enlever au jeune homme le temps de l'interrompre, je ne vous empêche pas de vous amuser, si le cœur vous en dit, ni de vous entourer de gais compagnons et de bons vivants. Mais quand on s'appelle Albert Staub, il n'est pas difficile de rencontrer des garçons aimables et jouissant d'une renommée intacte. Quand on a le moyen de faire les frais des parties où l'on est, on est toujours maître de choisir sa société......

— Le moyen de faire les frais... fit amèrement le jeune homme.— Vous en parlez bien à votre aise.

— Je ne suppose pas que, malgré vos prodigalités, vous ayez eu le temps d'arriver au fond du sac paternel ......?

— Eh bien, mon cher, c'est ce qui vous trompe. Depuis quelques mois, mon père a pris le brusque parti de serrer les cordons du sac d'une façon si étroite que vous auriez peine à l'ouvrir...... et, ajouta Albert, d'une façon d'autant plus gênante qu'elle a été plus subite et plus inattendue.

— Vraiment ?... dit l'avocat avec une surprise qui n'avait rien de joué.

— Oui, mon ami, et je vous le répète, cela est venu sans rime ni raison, à propos d'une bagatelle de $200, comme un orage dans un ciel sans nuages.

—Est-ce que l'estimable corporation des usuriers aurait renoncé, en même temps, au commerce lucratif d'aider à gros intérêts les fils de millionnaires dans l'embarras ?

— Ah bien, ouiche ! Le monde a singulièrement changé de ce côté là. Dans les jours où nous sommes on ne fait plus l'usure que sur deux signatures et une bonne garantie. J'en sais quelque chose, allez ! Et puis, Moïse, Jacob, Dhormoy et qui sais-je encore m'ont déclaré carrément, avoir reçu avis que, sous aucun prétexte, le père ne paierait rien.

Gabriel Sauvé était de plus en plus surpris, non pas de la barbarie du vieux Staub, exagérée peut-être par son héritier, mais de la coïncidence étrange qui existait entre les révélations d'Albert et certaines appréciations formulées la veille par Mlle Staub.

— La mauvaise humeur paternelle passera comme elle est venue, dit-il; et en attendant, si vous êtes sérieusement gêné, vous avez encore des amis, moi tout le premier, dont la petite bourse est à votre disposition.

— Ma foi, mon cher Sauvé, ce n'est pas de refus. Je vous avoue que je suis dans la situation d'un homme littéralement étranglé.

— Et bien, je vous rencontrerai vers la fin de la soirée au *Saint James* et nous tâcherons d'arranger ensemble cette petite affaire. Mais, pour l'amour de Dieu et sur votre tête, que personne au monde ne sache que je vous ai aidé. J'ai des raisons sérieuse, et dans votre intérêt personnel, pour en faire une condition absolue.

Quand les deux jeunes gens se séparèrent, une demi heure plus tard, Gabriel lui répéta encore.

— Ainsi c'est bien convenu. Personne au monde ?.....

— Personne, je vous le jure; répondit Albert Staub.

L'avocat, de retour à son bureau, n'y trouva pas son jeune clerc et ne s'en émut pas autrement : mais ce dernier revint, vers la fin de l'après midi, avec la figure rayonnante.

— Affaire faite, dit-il en entrant; et facile à faire, je vous assure. Votre particulier s'appelle Augustin Lapré, né à Mons (Belgique); il a eu l'amabilité de me remettre sa carte. Il est sans profession connue, quoique se vantant d'être *placier*. Après votre départ, il a passé encore une demi heure chez Jardine; puis il a pris la rue McGill jusqu'à la rue Notre-Dame, et il est monté dans les *chars urbains*. J'y suis monté après lui et je me suis assis à côté de lui. Alors, il a engagé la conversation, en me demandant si j'allais loin. Naturellement, je lui ai répondu que j'allais au bout de la ligne. Il m'a répondu qu'il y allait, lui aussi, et qu'il demeurait à quelques pas de là. Il est très bavard. Rien dit d'intéressant, sinon qu'il est à Montréal depuis dix-huit mois; et que d'ici à quelques jours il va avoir une bonne position. Il m'a beaucoup questionné. Je lui ai répondu des blagues. Arrivé à Maisonneuve il m'appelait son ami et il a tenu absolument à me faire entrer *dans la belle propriété qu'il occupe*, et à m'y faire boire un verre. Je t'en fiche, "une belle propriété". Mais je suis tout de même bien aise de l'avoir vue. Presque aussi curieuse que le particulier qui l'habite. Un vieux reste de maison de colon en ruines, avec des carreaux brisés, une serie de planches disjointes, et une partie du toît écroulée, au milieu d'assez beaux arbres, dans un terrain de quelques arpents qui est à vendre à l'entrée de Maisonneuve, à main gauche de la route, tout juste en face le *Chalet des lilas*. Il parait qu'avant qu'il eût loué ce palais de planches pourries, c'était, la nuit, le rendez-vous de tous les maraudeurs du pays. Je ne crois pas qu'en donnant asile à M. Lapré, ce castel de la misère ait beaucoup changé sa destination d'auparavant.... Ah ! Il vient presque tous les jours à Montréal, et il passe une grande partie de son temps chez Jardine, où il m'a invité à lui faire l'honneur de le rencontrer.. Avez-vous autre chose à me demander.

Gabriel Sauvé répondit qu'il était pleinement satisfait ; et après avoir adressé des félicitations à son clerc, il lui

recommanda d'être discret, d'éviter jusqu'à nouvel ordre de rencontrer M. Lapré et surtout de ne lui faire connaître ni son adresse ni le nom de son bureau.

Dans la soirée, l'avocat put en rendant compte à Philippe Lestrelle de ses demarches de l'après midi, se réjouir avec lui de ce qu'un pas considérable avait été fait.

—Nous tenons maintenants deux pistes sûres : Jardine et Lapré. Nous savons que la maison de Jardine est le rendez-vous d'une partie de la bande, et que Lapré a été mêlé à l'affaire de la rue Peel. De plus, ajouta-t-il, j'ai fait un bon pas avec Albert Staub; et je crois que, tout en le tirant des griffes de Jardine, nous pourrons nous servir de lui, sans qu'il s'en doute, comme d'un agent d'indications précieux. Seulement, il t'en coutera peut-être pas mal de piastres. Le pauvre garçon est en froid avec son père et acculé par ses créanciers; et je soupçonne qu'il y a quelque affaire d'argent entre Jardine et lui. Après tout, s'il te coûte un peu cher, tu auras fait une bonne action et il te rendra toujours plus de services que Varé·

Philippe répondit, comme on pouvait le pressentir, en mettant à la disposition de son ami un crédit illimité.

Vers minuit Gabriel Sauvé rencontra Albert Staub, au *Saint James Club*, ainsi qu'il le lui avait promis dans l'après midi. Il fut convenu entre eux que l'avocat essaierait de se charger de la liquidation des dettes les plus criardes d'Albert; et en outre Gabriel, remit au jeune homme à titre de prêt, une somme assez ronde en argent comptant.

— Je n'ai pas la prétention. dit Gabriel à Albert, de m'ériger en surveillant ou en censeur de votre conduite, Mais vous vous rappelez que vous m'avez juré de ne révéler à âme qui vive l'aide que je vous apporte. Si vous voulez me tenir complètement parole, il faut que vous ayez assez d'argent pour n'accepter de prêts ou de services de personne autre que moi ; de personne, entendez-vous ? et en même temps, il est absolument nécessaire que vous ne fassiez rien qui fasse soupçonner, même à vos amis, que vous êtes remis à flot d'une manière sérieuse.

Albert était trop enchanté de la tournure qu'avaient pris les choses pour hésiter à promettre tout ce qu'on voulut. Mais au moment où il tirait son portefeuille de sa poche, pour y placer le chèque qui venait de lui être remis par Gabriel Sauvé, il se produisit un petit incident, insignifiant en apparence, que nous ne croyons cependant pas devoir passer sous silence.

— Tiens! dit tout à coup l'avocat en regardant machinalement le contenu du portefeuille, moi qui vous croyais à sec. Vous ne m'aviez pas dit que vous étiez bourré de piastres !...

— Oh ! reprit le jeune homme en rougissant, je n'en suis pas plus riche pour cela. Ce sont des billets de deux piastres, qu'un ami m'a demandé de changer contre de grosses coupures, si, par hasard, quelque membre du cercle avait besoin de faire de la monnaie.

— Montrez donc, s'il n'y a pas d'indiscrétion, fit l'avocat.... Tiens ! ajouta-t,il avec surprise, tous, billets de deux piastres !.... C'est curieux. Cela vous serait-il égal que je vous les change moi-même ?... J'ai précisément besoin de petites coupures....

L'avocat compta les billets, il y en avait pour $200 ; et il remit, en échange, à Albert, deux billets de $100. chacun.

— *Motus*, sur ceci comme sur le reste, je vous en prie ; il est inutile qu'on sache que nous nous sommes vus au *club*. Vous direz à votre ami que vous avez échangé vos billets au banquier d'une partie de baccarat.

Albert Staub fit un signe d'assentiment.

— Curieux !.... très curieux....! se répéta encore Gabriel Sauvé, en descendant l'escalier du cercle. — C'est égal ; il est temps que notre homme arrive de New-York arrive ; il trouvera de la besogne toute taillée.

CHAPITRE X.

LE DÉTECTIVE AMERICAIN JACKSON

Gabriel Sauvé recevait chez lui un certain nombre d'amis dans son habitation de la rue Cadieux. Naturellement, Philippe Lestrelle était au nombre des invités. Tous ces jeunes gens se connaissaient de longue date. Le commencement de la soirée fut très gai. On bavarda, on rit, on fuma force cigare. Cependant Gabrielle regardait de temps en temps à la pendule : et un peu avant 11 heures. comme la conversation commençait à languir, il propose une partie de *poker*.

— Accepté ! firent plusieurs voix.

La table une fois dressée se trouva un peu étroite pour le nombre des joueurs.

Qu'à cela ne tienne, dit l'avocat, j'ai justement une petite affaire à régler avec Lestrelle. Nous allons causer, un instant en continuant nos cigares, pendant que vous vous mettrez à jouer.

A peu près à la même heure, l'omnibus du *Saint Lawrence Hall* débarquait à la porte de l'hôtel, les voyageurs arrivés à 10 h. 40 du soir à la gare Bonaventure, par le train de New-York.

Parmi ces nouveaux arrivants, un œil observrateur n'eut pas manqué de remarquer un vieillard d'apparence encore solide, en costume *de clergyman*. C'était un homme d'environ 5 pieds 8 pouces, aux cheveux presque blancs et d'une corpulence au dessus de l'ordinaire : En se présentant au bureau, il signa son nom, d'une écriture large et ferme, et reçut la chambre No 13. Les *Reporters* de la *Gazete* et du *Herald*, qui s'empressaient de recueillir les nom inscrits sur les régistre d'arrivé purent constater que ces respectable personnage ecclésiastique n'était autre que

LE REV. JOSUAH PARKMAN, O O

Bloomington (Ind)

Mais celui qui, après l'avoir conduit jusqu'à sa chambre, y fût entré avec lui et eût assisté à sa toilette, eut éprouvé une singulière surprise. En effet, le révérend Parkman se débarrassa vivement de son costume ; et, en même temps que ce costume, on eût pu voir disparaître l'ampleur et l'obésité du personnage, qui firent place place à l'extérieur d'un homme presque mince. Ensuite il arracha sa perruque, sous laquelle apparut une chevelure du plus beau noir ; un lavage rapide fit disparaître les rides de son visage. Il ajouta rapidement à sa figure une fausse barbe et des moustaches noires artistement

faites ; puis il tira de son sac de voyage un pantalon à carreaux,un gilet blanc, un veston et un chapeau de feutre et noua autour de son cou une cravate Lavallière. Cinq minutes avaient suffi pour transformer le faux ecclésiastique en un homme de quarante ans, élegamment vêtu à l'œil vif et profond.

Après s'être assuré que le corridor était vide, il ferma vivement sa porte, mit la clef dans sa poche, s'éloigna avec un petit paquet sous le bras, et marchant avec la précision d'un homme qui connaît à fond le plan de l'hôtel et la distributions des escaliers et des couloirs, il aboutit en quelques instants à la porte de la rue Craig, à la sortie de derrière l'hôtel.

A la hauteur de la côte Saint Lambert, il prit une voitur de place et donna ordre au cocher de monter la rue Saint-Laurent. A une cinquantaine de pas de là, il se pencha sur le siège et donna pour l'adresse.

Rue Cadieux No 36.

Arrivé à destination, il paya le cochez et sonna deux fois. Ce fut Gabriel Sauvé qui vint lui ouvrir en personne.

— C'est vous qui venez de New-York, demanda l'avocat à voix basse.

— Oui Monsieur. Et vous êtes M. Sauvé... ?

— Parfaitement, entrez par ici.—Et Gabriel introduisit son nouvel hôte dans une petite pièce où Philippe Lestrelle les attendait.

— Messieurs, dit le nouveau venu, permettez moi d'abord de me présenter à vous. Je me nomme Frank Jackson et je suis envoyé vers vous par M, Pinkerton, pour une mission délicate et essentiellement secrète, m'a-t-il dit. J'ose affirmer que jusqu'ici le secret de mon arrivée a été bien gardé ; et je ne pense pas qu'une seule des personne qui ont pu me voir sortir du *Saint Lawrence Hall*, par la porte de la rue Craig, aient pu concevoir la pensée de reconnaître en moi le vénérable et corpulent docteur Parkman, entré quelques minutes auparavant par la porte de la rue Saint-Jacques.

— Et vous êtes sur que personne ne vous a vu entrer ici.., ? demanda Gabriel.

— A l'exception du cocher qui m'a conduit, je ne crois pas que personne ait pu me voir. Mais du reste, cela importe peu, car Montréal ne me verra pas une seconde fois sous la physionomie avec laquelle je suis entré chez vous.

En disant ces mots, M. Jackson avait arraché vivement sa fausse barbe et ses moustaches et enlevé sa perruque noire. sous laquelle apparut cette fois sa chevelure naturelle, une chevelure blonde et bouclée, avec une raie sur le milieu de la tête. En même temps, il dépliait son paquet qui contenait un nouveau costume absolument différent du premier, par la coupe et par la couleur.

— Maintenant, messieurs, dit M. Jackson, asseyons-nous et veuillez m'exposer votre affaire.

Philippe Sauvé raconta lentement et dans les moindres détails, tous les faits que le lecteur connaît déjà, depuis le jour où Philippe Lestrelle, avait fait la connaissance de Sylvia, jusque et il y compris les événements de la journé et de la soiré précédente.

M. Jackson écoutait avec une profonde attention, prenant de temps à autre, une note rapide sur son calepin. Quand l'avocat eût terminé son récit. le détective américain se recueillit pendant quelques minutes, en appuyant le front sur ses deux mains. Ensuite il releva la tête et jeta sur le deux amis un regard d'une vivacité pénétrante.

— Résumons le cas, fit-il d'une voix nette :

" *But de la recherche* ! Observer une jeune fille retenue avec son père par des malfaiteurs de haute volée ; aperçue dans une maison de la rue Peel qui a brulé le lendemain, et cachée on ne sait où, presque certainement à Montréal, "

" *Problème* : Le but dans lequel la jeune fille est séquestrée et la nature des opérations auxquels se bornent les malfaiteurs en question.

" *Points acquis, et selon moi, dès à présent prouvés.* Séquestration ; incendie de la rue Peel ; trois tentatives d'assassinat sur M. Lestrelle ; existence d'une bande organisée en vue de commettre dans Montréal, non pas un crime unique,mais une série de crimes: complicité évidente de Varé et peut-être d'une partie de la police de Montréal avec les malfaiteurs.

" *Lieu de battue*: La maison Jardine.

" *Personnes retrouver.* La jeune fille et son père, Mistress Bartlett, un personnage du nom de Gédéon et le chef Mystérieux qui est désigné sous le nom de "Capitaine".

" *Personnages connus et formant le point de départ de la recherche :* le détective Varé à l'hôtel Richelieu ; l'agent Chrysanthème ; Augustin Lapré à Maisonneuve.

" *Personnages reliés à l'affaire d'une façon directe ou indirecte et pouvant conduire aux coupables*: Jardine et Albert Staub.

"Messieurs, ajouta le détective, dans l'ordre d'opérations que nous allons entreprendre, on ne peux jamais répondre de rien ; mais rarement affaire délicate m'a paru en aussi bonne voie. Je me mettrai en campagne dès demain matin.

—Nous permettrez-vous, dit Philippe, de vous demander si vous avez dès à présent un plan de campagne ?

— Pardieu ! fit M. Jackson;le plan est tout indiqué : il n'y en a pas deux. Parvenir à Varé et me faire affilier moi-même à la bande des malfaiteurs.

Les deux amis eurent en même temps, le même mouvement de surprise et d'admiration.

Pénétrer dans la place, en s'y faisant introduire par Varé lui-même, cette idée ne leur était pas venue.

Ce Frank Jackson était décidément un maître homme.

— Maintenant, messieurs, dit Jackson, la principale difficulté d'exécution de ma tâche consistera principalement dans la nécessité ou je vais me trouver de me concerter de temps à autre avec vous;nécessité combiné avec cette autre nécessité,plus impérieuse encore, que personne au monde ne soupçonne, entre vous deux et moi l'existence d'une relation quelconque. Le problème étant posé, quels moyens pourrons nous employer pour conférer ensemble sans être vus et pour nous prévenir sans éveiller les soupçons... ?

—Que dites-vous du téléphone pour nous prévenir? demanda l'avocat. Avec le téléphone on ne peut suivre personne et il ne reste aucune trace de ce qui a pu être dit.

Jackson hésita un instant.

— Savez-vous l'allemand ? interrogea-t-il.

Les deux amis répondirent d'un geste affirmatif.

— Voilà qui va bien. Je téléphonerai en allemand à M. Sauvé, qui voudra bien avertir M. Lestrelle. De votre côté, si vous avez besoin de me parler, M. Sauvé aura la bonté d'attacher un petit morceau d'étoffe rouge à la fenêtre de son bureau de la rue Notre Dame. Mais, où nous rencontrerons,nous ?

— Rien de plus simple, reprit l'avocat. Je suis propriétaire d'une maison située rue Laval, qui communique avec celle-ci par une sonnerie électrique et dans laquelle nous pouvons pénétrer directement par la porte de derrière et par le jardin qui est près de cette fenêtre. C'est d'ailleurs par là, que je me proposais de vous faire sortir ce soir, M. Jackson. Je vais vour remettre la clef de la maison. Vous y viendrez par la rue Laval, et nous vous rejoindrons par cette maison-ci. Quoique le truc soit vieux, il a toujours réussi.

Le détective fit un signe d'assentiment.

— Vous me permettez de faire ma toilette ? demanda-t-il. Et il se mit en devoir de passer son nouveau vêtement. Maintenant. M. Sauvé, je vous serai bien obligé de me reconduire. Je n'ai pas besoin d'insister, ajouta-t-il sur la continuation de la ligne de conduite que vous avez si sagement adoptée à l'égard de M.Lestrelle.Maintenant que nous allons entrer en danse, il est plus nécessaire que jamais que M. Lestrelle ne donne prise à aucun soupçons de la part de nos adversaires.

Philippe Lestrelle fit un geste de mauvaise humeur qui n'échappa pas au detective.

— Je n'entends point, reprit vivement ce dernier, vous enlever les honneurs de la victoire ; et au dernier moment, s'il y a un effort suprême à tenter, je me ferai un devoir de vous appeler.

Après que Gabriel Sauvé eut conduit le détective à la maison de la rue Laval, les deux amis rentrèrent dans le salon. Leurs camarades leur reprochèrent d'avoir été si longtemps absents. Mais ils s'excusèrent sur une affaire d'intérêt, d'un caractère pressant ; et comme ils revenaient en excellente humeur,tout le monde se mit au jeu; on déboucha de nombreuses bouteilles de champagne; et la soirée se prolongea fort avant dans la nuit; et quand on se sépara, l'incident de la disparition momentanée de Philippe et de l'avocat n'avait laissé aucune trace dans l'esprit des invités.

Quant à M. Jackson, il commença,après être resté seul, par examiner avec soin l'habitation de la rue Laval, de façon à se rendre compte de tous les êtres, puis il ouvrit la porte de sortie, redescendit jusqu'à la rue Sherbrooke et prit la rue Saint Laurent. Quand il arriva à la porte du *St Lawrence Hall*,il était deux heures moins le quart et tout était noir. Il sonna à la porte, donna au gardien de nuit le numéro de sa chambre et s'y rendit en toute hâte.

Le lendemain matin, le Revd Josuah Parkman annonçait son départ pour Ottawa et soldait son compte d'hôtel; et une demie-heure après, un personnage d'apparence modeste, du nom de Frank Jackson, retenait une petite chambre dans une maison meublée,située au No1125 rue Notre Dame, au-dessus de la boutique d'un marchand de meubles d'occasion.

Les détectives voleurs,leur chef et leurs complices n'avaient plus qu'à se bien tenir.

DEUXIEME PARTIE.

—:o:—

CHAPITRE PREMIER

UNE PAIRE D'AMIS.

Tout en procédant à son installation dans son nouveau domicile, Jackson réfléchissait à part lui au moyen qu'il allait prendre pour se mettre en relations avec Varé. Aller le trouver de but en blanc, c'était risqué, et c'était s'exposer tout d'abord à le faire entrer en défiance. Mais, quel biais prendre ? Jackson pensa avec raison que, pour se mettre à même de profiter des circonstances que le hasard ou sa propre industrie ne manqueraient pas d'amener, il était d'abord indispensable de bien connaître son homme. Il se rendit à l'hôtel Richelieu, où il ne lui fut pas difficile d'entrer en conversation avec quelques buveurs, et de raconter négligemment, qu'en chemin de fer il avait été victime d'un vol, et qu'il songeait à s'adresser à l'agence Varé. Sa chance le servit heureusement, car Varé passa presque au même moment devant la porte du *baz*.

— Si le cœur vous en dit, votre affaire ne sera pas longue à régler, dit à Jackson un des buveurs, car voilà précisément Varé en personne.

Le détective américain regarda longuement son confrère.

— Bon ! se dit-il à lui-même ; maintenant je suis bien sûr de le reconnaître, partout où je le rencontrerai.

Puis il répondit à son intertocuteur, en le remerciant chaudement, que ce n'était pas aussi pressé que cela; qu'il avait encore besoin de réfléchir ; que le vol était bien minime et qu'il avait peur que cela ne lui coutât bien cher; Dans tout les cas, il lui savait infiniment de gré de lui avoir fait connaître Varé ; et, il saurait où le retrouver, s'il se décidait à recourir à la police.

Il lui était venu un moment à l'idée de simuler un vol, afin de se faire arrêter et d'entrer tout de suite en composition avec le détective-voleur.

— Non, se dit-il ; ce serait trop dangereux. Avec ces gens à double face et à double rôle, on ne sait jamais ce qui peut arriver......

Tout à coup, il se frappa le front. Il venait de lui venir une idée grande comme le monde.

Ce sera bien plus drôle comme cela, pensa-t-il.... Se faire solliciter gentilment par la police de Montréal de vouloir bien l'aider à connaître d'abominables méfaits.... Au moins, cela aura le mérite de la nouveauté.

Sur cette pensée, Jackson se décida à quitter l'hôtel Richelieu et prit le chemin qui conduisait du côté de la maison de Jardine.

Pour le moment, son principal objectif était de rencontrer le nommé Augustin Lapré et de lier connaissance avec lui. D'après les indications que lui avait données Gabriel Sauvé, cette connaissance ne semblait pas devoir souffrir beaucoup de difficultés, et sur la description que l'avocat lui avait faite de le physionomie de l'homme au tombereau. Jackson comptait bien le reconnaître du premier coup, sans être obligé de demander son nom à personne.

Le tout était que Lapré vint cette matinée là, chez Jardine.

Le détective entra tranquillement dans le *bar*. Lapré n'y était pas ; et de la porte de la seconde pièce, qui était toute grande ouverte, Jackson put constater qu'il n'y avait non plus personne dans cette pièce. Il se fit servir tranquillement un *cocktail*, et demanda au garçon de *bar*, s'il n'avait pas vu, un M. Conroy qui lui avait donné rendez-vous à 10 heures précises et qu'il était surpris de ne pas trouver là.

Le garçon n'avait pas vu M. Conroy ; ce qui ne saurait étonner le lecteur, car on a déjà deviné que ce Conroy n'avais jamais existé que dans l'imagination de Jackson.

— Je repasserai dans un quart d'heure, reprit ce dernier. Si, par hasard, M. Conroy venait pendant que je serai absent, priez le de m'attendre.

Jackson sortit : mais il n'eut garde de s'éloigner : et il se mit à arpenter le carré Victoria, tout en suivant du coin de l'œil les allées et venues des passants.

Au bout d'une vingtaine de minutes environ, il vit déboucher, avec un grand portefeuille sous le bras, un individu sur l'identité du quel il n'y avait pas moyen de se méprendre.

— Tout va bien, fit-il. Voilà mon homme. Au demeurant j'aurais bien été le chercher, s'il l'avait fallu, jusque dans son repaire. Mais il sera plus correct de nous rencontrer d'abord en maison tierce.

Et Jackson pressa le pas, de façon à entrer chez Jardine quelques secondes avant Lapré. Comme cela, il était bien sûr que personne ne le soupçonnerait d'avoir suivi ou cherché ce peu séduisant personnage. Il demanda de nouveau si M. Conroy était venu et parut très ennuyé de recevoir, cette fois encore, une réponse négative. Puis, il prit l'attitude indécise d'un homme qui mérite à s'en aller ou à attendre.

— Vous attendez quelqu'un...? lui demanda Lapré qui ne manquait jamais une occasion d'entamer la conversation avec toutes les personnes qu'il rencontrait.

De son côté le détective ne demandait qu'à causer; et il expliqua que c'était un ami qui devait le conduire à un chef d'usine, où il était attendu pour un emploi. C'était assommant qu'il ne fut pas là. Il allait lui faire perdre sa journée et ce n'était pas drôle. Mais cet animal de Conroy n'en faisait jamais d'autres. Au bout de quelques instants, Lapré savait que M. Jackson était arrivé la veille de Boston; et il lui avait offert de *se joindre à lui* et au garçon de *bar*, pour boire un verre de vin. Le détective offrit un autre verre, et on alluma des cigares. Jardine étant survenu, sur les entrefaites, M. Jackson eut l'honneur de lui être présenté et on but encore une fois. Lapré et le détective étaient déjà une paire d'amis.

Ils sortirent ensemble.

—Vous allez du côté de l'hôtel de ville ? lui dit Lapré. Alors, très bien. Nous ferons route ensemble, car je vais précisément de ce côté là.

Arrivé à la hauteur du restaurant de Harry, Jackson proposa de s'y arrêter un moment.

— Comme c'est drôle les sympathies, dit-il à Lapré,— vous m'avez plu du premier coup. Je me suis dit, "voilà un bon garçon, un étranger comme moi qui connait Montréal et qui me donnera de bons avis."

Augustin Lapré, qui se piquait d'être physionomiste, avait trouvé lui aussi, du premier coup, que M. Jackson était un homme tout rond et tout franc, avec lequel il ne se sentait pas de joie d'avoir fait connaissance. Il comptait bien que leurs relations n'en resteraient pas là et que M. Jackson lui ferait le plaisir de venir le voir dans " la belle habitation " qu'il occupait à Maisonneuve ; quatorze arpents de terrain : de quoi faire une petite fortune en se consacrant à la culture.

Le détective exprima l'avis qu'il avait peu de goût pour l'habitude de ses compatriotes de boire au comptoir. Il préférait infiniment l'usage européen de s'asseoir devant une table et de causer un peu, en buvant son verre à petites gorgées ; et il proposa d'entrer dans le salon du fond, pour déguster une absinthe tout à l'aise, avant l'heure du *lunch*.

Pendant qu'ils se dirigeaient vers ce petit salon, Lapré qui avait entamé un long récit sur l'exposition de Bruxcelle de 1881, où il avait gagné beaucoup d'argent, se mit à prendre M. Jackson par le bouton de son vêtement, pour lui conter quelque chose de très intéressant, sans doute. C'était un des gestes familiers du Belge, quand il voulait faire appel à l'attention de son auditeur.

Jackson fit un mouvement de la main droite, comme pour se dégager : puis, il faut croire qu'il changea de sentiment, car au bout d'un instant, il retira sa main et la remit négligemment dans la poche de son pantalon.

Les deux nouveaux amis s'attablirent et la conversation continua.

Au bout d'un quart d'heure ou vingt minutes, le détective, que ce bavardage dénué de toute espèce d'intérêt commençait à fatiguer étrangement, fit mine de se lever et dit qu'il devait se faire tard.

Augustin Lapré porta la main à son gilet et fit entendre un juron expressif auquel succéda une mine chercheuse et déconfite.

Sa montre et sa chaîne avaient disparu.

Jackson se prit à rire bruyamment.

— Tenez, dit-il ; il est bon de rire un peu ; mais je serais désolé de tenir plus longtemps un ami dans l'inquiétude.—Et il lui tendit sa montre, si habilement escamotée, au moment où Lapré l'avait pris lui-même par le bouton da sa jaquette, que ce dernier ne s'était pas seulement aperçu du moindre frôlement.

Lapré eut un geste de stupeur comique, pendant que le détective continuait à rire de plus en plus fort.

— Mais alors..., articula lentement le belge ahuri— vous aussi.... vous en êtes ?

— Ça mord, pensa Jakson... ça mord même plus vite que je croyais... et il ajouta tout haut, comme un homme qui n'a pas entendu ce qu'on voulait lui dire : " Puisque nous sommes bien ici, si nous appelions le garçon et si nous restions à déjeuner ensemble.... ?

Lapré n'eut garde de refuser. Mais sa curiosite était trop vivement surrexcitée pour qu'il en restât là. Il était d'ailleurs de ceux qui, n'ayant naturellement que peu d'idées, ne laissent pas échapper facilement celle qui s'est une fois emparée de leur cerveau. A force de retourner la même question sous cinquante forme différentes, avant la fin du déjeuner, il avait arraché à Jackson l'aveu que possédent un aussi joli talent, ce serait dommage de s'en servir, seulement pour mystifier les amis. L'américain avait vraiment une fortune au bout des doigts; et il ne fit pas trop de difficultés pour confesser que, quand le travail ne marchait pas et quand les temps étaient durs, il lui

était arrivé plus d'une fois de soulager la poche du voisin.

De son côté, Lapré fit entendre qu'il trouvait cela tout naturel. Il fallait bien que tout le monde vécût ; et sur la terre étrangère, il n'y a pas de sot métier. Alors Jackson lui avoua avec un aimable candeur, qu'une petite peccadille, dont la justice avait eu le mauvais goût de s'émouvoir, l'avait déterminé tou récemment à chercher à Montréal un air plus sain que celui de Boston. Lapré opina doucement qu'il y a, en effet, des moments où il faut savoir prendre soin de sa senté et que les changements d'air ont du bon ; et son estime pour son nouvel ami parut s'être beaucoup accrue pendant ce déjeuner plein d'expan-sion.

La note réglée, le belge voulut encore offrir une *chartreuse* et un cigare et déposa sur le plateau un billet de $2.00.

De l'endroit où il était assis, avec une fenêtre dans le dos, le détective crut apercevoir dans ce billet sur lequel tombaient précisément les rayons d'un soleil de midi, quelque chose qui attira son attention. Etait-ce un effet d'ombre, un jeu de lumière ? Il lui sembla qu'une des lettres de la mention imprimée au dessous de la figure de Lord Dufferin était un peu plus haute que les autres. Jackson avait été correcteur d'épreuves, dans sa jeunesse ; et il lui en était resté un œil exercé, auquel la moindre imperfection typographique apparaissait comme par l'effet d'un verre grossissant.

— Vous allez me permettre, dit-il, de me débarrasser d'une partie de ma petite monnaie... et il tira de son gousset huit pièces de trente sous qu'on venait précisément de lui remettre, en échange desquelles, il prit le billet qui avait paru exciter son intérêt et le mit tranuillement dans sa poche.

En arrivant au No 1125 de la rue Notre Dame, Jackson insista un moment pour que Lapré lui fit le plaisir de s'arrêter un instant dans sa chambre. On déboucha une bouteille de *gin* et on but une nouvelle rasade ; et la conversation s'acheva dans les termes d'une confiance mutuelle si bien et si solidement établie qu'avant de sortir de l'appartement du détective, Augustin Lapré avait fait promettre à son ami de ne pas entreprendre "d'opération" sans s'être concerté avec lui et sans l'avoir mis de moitié dans le travail.

Le soir du même jour, lorsque Jackson rendit compte à Gabriel Sauvé, dans la petite maison de la rue Laval, de l'heureux commencement de ses démarches, il lui demanda incidemment s'il y avait beaucoup de billets faux à Montréal ; et sur un geste de surprise de l'avocat, il lui raconta comment il avait cru devoir collectionner un billet de deux piastres qui se trouvait, sans doute par hasard dans les mains de M. Lapré.

— Deux piastres ! exclama Gabriel Sauvé : attendez-moi un instant... Voilà une étrange coïncidence...

Quelques minutes après Gabriel reparaissait tenant à la main, la liasse de cent billets qu'il avait échangé trois jours auparavant à Albert Staub.

— Que dites vous de ces billets.ci ? demanda-t.il au détective.

Jackson prit les billets par le coin entre le pouce et l'index, déplia la liasse en évantail et s'approcha de la lampe.

— C'est bien simple, reprit-il au bout d'un instant, d'une voix grave. Tous ces billets sont faux et ils sortent de la même officine que celui de l'honnête M. Lapré... Tenez, ajouta-t-il. Voyez vous-même, cet "I" qui dépasse les autres lettres et ces traits dans la figure de Lord Dufferin, qui sont plus larges que sur les vrais billets... En voici un qui est bon et avec lequel vous pouvez comparer...Mais comment se fait-il, M. Sauvé, que vous ayez entre les mains toute cette cargaison de fausse monnaie...?

— Je n'en sais vraiment rien moi-même... un pressentiment qui m'a bien servi... En parlant entre amis, de quelques personnages équivoques qui trouvent le moyen de vivre largement et bruyamment sans ressources connues, il nous est arrivé vingt fois de répéter, sous forme de plaisanterie, que c'était à se demander si certain *dudes* dont les noms sur toutes les lèvres, n'avaient pas trouvé le moyen de faire de la fausse monnaie... Je ne sais comment, sous l'influence de nos préoccupations de police, ce mot de " fausse monnaie " m'est revenu l'autre soir, en rencontrant ces billets dans la poche de quelqu'un qui les tenait très certainement d'une main suspecte... j'ai voulu en avoir le cœur net, et je me proposais précisément de vous les soumettre.

— Et cette origine qui a excité vos soupçons...? demanda curieusement M. Jackson

— Le même cercle... toujours le même cercle... répondit lentement l'avocat. Ces billet, comme ceux de Lapré sortent de chez Jardine... Ils avaient été confiés au jeune Albert Staub, auquel, sans doute en échange de quelques service d'argent, on avait demandé de les faire passer au *Saint James Club* et de les troquer contre de grosses coupures.

— Voilà qui est étrange, en en effet, reprit M. Jacløson. Allons, continua-t-il en se frottant les mains, je crois que nous tenons décidément la bonne piste. Il ne nous reste plus qu'à être patients et à ne pas effrayer le gibier avant que nous soyons arrivés à tenir entre nos mains cette nichée de coquins toute entière.

Gabriel Sauvé était trop ému pour s'associer à la satisfaction que cette nouvelle découverte venait de causer au policier américain ; car plus que jamais il entendait résonner douloureusement autour de ses oreilles le cri suppliant de Lucile : " Sauvez, sauvez mon frère ! "

CHAPITRE II

Le Piquenique des voleurs.

Dans le cours de la même soirée, une intéressante réunion avait lieu au restaurant du *Jardin des lilas*, tenu alors par Vinson et destiné à disparaître quelques jours plus tard ; car l'emplacement venait d'être vendu à la *St Lawrence Sugar Refining Co.* qui se préparait à y commencer immédiatement la construction de son usine.

Cette réunion, composée d'une quinzaine de personnes, dont plusieurs nous sont déjà connues, offrait le caractère d'un joyeux piquenique d'amis. Une table avait été dressée dans le salon du milieu. Le salon de gauche, avec son antique *chaudron* que Mme. Duperroncel, la fondatrice de l'établissement, décorait du nom de piano, avait été réservé pour la musique et la conversation. Des fauteuils

et des bancs avaient été disposés sur la galerie qui fait face au fleuve. Le soin de composer le menu du repas et d'en surveiller l'exécution avait été confié à Maurice Lénot, cet aventurier français débarqué depuis un an à Montréal et qui, après avoir longtemps cherché une position sociale, venait donner une preuve éclatante de son esprit d'nvention, en trouvant le moyen d'opérer une forte saignée dans la bourse des naifs bourgeois de la rue Saint Florent, sous l'ingénieux prétexte de convertir le conseil de ville aux beautés inconnues en Amérique, de la loi française d'expropriation. Ce Lénot qui possédait, à défaut d'autres, toutes les délicatesses de l'art culinaire, était de plus un excellent organisateur; et on pouvait compter sur un festin à faire pâmer d'aise un habitué des meilleurs restaurants de Paris.

A l'heure dite, c'est-à-dire vers huit heures du soir, les couvives arrivèrent successivement. Une première voiture avait amené Varé, Chrysanthème et le constable Monte: quelques instants après, l'élégante Misstress Bartlett descendit d'un second équipage, en compagnie de Jardine et de Gédéon Lafleur; puis l'agent d'affaires Lajeunesse; l'avocat Fowniy et Télesphore Pommier, le commis de magasin de chez Beauvisage, qui devait se rendre célèbre quelques mois plus tard en présentant à la banque Villemarie un faux chèque de $15.000; et deux ou trois autres. Auguste Lapré, qui n'avait que le chemin à traverser, était naturellement venu à pied; et dans sa tenue endimanchée, il avait l'air un peu plus empesé,et,s'il est possible, un peu plus grotesque qu'à l'ordinaire.

Le diner, abondamment arrosé de vins des meilleurs crûs était vraiment digne de Brillat-Savarin et faisait honneur à Lénot qui en avait réglé tous les détails. Il fut d'abord un peu froid, comme cela arrive presque toujours dans la première partie d'un repas, où les convives sont tout entiers à leur estomac. Mais aussitôt que la faim eut été apaisée, les langues se délièrent comme par enchantement, et chacun se mit à causer avec ses voisins sur le ton de la plus franche gaité. Misstress Bartlett présidait avec Gédéon Lafleur à sa droite et Jardine à sa gauche; et ce dernier avait pour la belle américaine des attentions trop marquées pour échapper à la perspicacité de leurs compagnons de table.

— Regardez-moi donc ces deux amoureux, dit Chrysanthème à son voisin.

— Le fait est, répondit Varé, que uotre ami Jardine à l'air sérieusement pris.

— El la belle parait prendre la chose en bonne part, car elle lui lance à tout moment des œillades amoureuses.

— Pauvre mistress Bartlett... Elle doit avoir une rude démangeaison de se distraire. Depuis l'affaire de la rue Peel, elle a du se condamner à une réclusion que la prudence commandait mais qu'elle aura trouvée sévère.

— Et Jardine, se sera trouvé tout à point pour charmer les loisirs de sa solitude...

A ce moment, le dîner finissait. On venait de servir le café. Après avoir fait déposer sur la table, un nombre majestueux de bouteilles de liqueur, Lénot qui jouait le rôle de maître des cérémonies, ordonna aux garçons de se retirer et de fermer la porte, en leur disant qu'on ne voulait pas être dérangé et qu'on les appellerait si on avait besoin de quelque chose.

— Messieurs, dit Gédéon Lafleur, je crois qu'il est temps de nous occuper d'affaires sérieuses.

— Oui! oui! Aux affaires! répondirent plusieurs voix à la fois.

— Heureusement, observa Lajeunesse, que ce n'est pas ici comme chez Prosper,et qu'on peut causer entre nous, sans s'exposer à voir mettre demain toute la ville au courant des petits détails de notre vie intime.

— Le rapport! le rapport! crièrent en chœur les convives.

Gédéon Lafleur se leva et tira de sa poche un papier soigneusement plié.

— Bravo! bravo! firent les uns.

— Silence! crièrent les autres. — Laissez lire le rapport!

Quant le silence se fut établi, Gédéon Lafleur commença sa lecture dans les termes suivants:

" Messieurs et chers camarades, en me chargeant de vous présenter le deuxième rapport annuel des opérations de notre association amicale......

— L'association des *Chevaliers du Travail de nuit*, interrompit Lénot, au milieu des rires.

— " .... notre chef suprême, le capitaine Dollar, est heureux de se féliciter avec vous de la prospérité croissante de notre œuvre. (*Très bien, très bien. Ecoutez!*)

" Quoique nos affaires n'aient pas encore atteint tout le développement sur lequel nous sommes en droit de compter, nous avons cependant élargi d'une façon notable le cercle de nos opérations; et le succès qui a récompensé nos efforts n'est pas seulement la suite de la direction audacieuse et prudente à la fois qui a présidé à nos travaux; il est aussi l'éclatante démonstration de l'opportunité de notre association. (*Ecoutez, écoutez.*) Oui, messieurs, en reliant ensemble dans un but d'honnête profit.... (*rires dans l'auditoire*) beaucoup de bonne volontés jusque la isolées et impuissantes, nous en avons décuplé l'énergie, et notre exemple aura encore prouvé une fois de plus la vérité profonde de cette adage: L'UNION FAIT LA FORCE! (*Applaudissement*).

" Notre branche incendie à donnée, d'excellents résultats. (*Rires et applaudissements.*)

— Meilleurs pour nous que pour la compagnies d'assurance! exclama Chrysanthême,

" ... L'organisation de notre système de sauvegarde bienveillante pour le travail de nuit qui, est due à l'activité et au zèle intelligent de nos amis Varé et Chrysanthème, nous a valu sous forme de *primes de rachat*, de la part d'opérateurs rencontrés par eux, dans des circonstances délicates, d'importantes rentrés de fonds qui sont venus grossir l'actif social; et en même temps, elle nous a mis en relations avec beaucoup d'excellents travailleurs dont,par la suite, quelques uns sont devenus pour nous d'utiles et précieux auxiliaires. (*Nouveaux applaudissements.*)

" ...Encouragés par ces succès, mais fidèles à l'esprit de nos statuts, qui ont sagements limité à vingt le nombre *maximum* de nos associés du premier degré, nous avons créé petit à petit, audessous de nous, un reseau d'agents d'exécution, dérigés et protégés par notre association, sans être initiés à ses secrets, et capables de nous donner un bon coup de main, sans nous compromettre. (*Ecoutez, ecoutez!*) En persévérant dans cette ligne de conduite, nous avons l'espoir fondé de grouper autour de nous, dans Montréal, tous les efforts individuels qui tendent au même but que le nôtre, et de continuer à notre pro-

fit le monopole absolu de cette branche d'industrie (*Bravo !*)

— Un *combine*, dit en riant l'avocat Fowniy.

— Et le parlement, qui est en train de supprimer celui des marchands de sucre comme immoral... interrompit Lajeunesse en riant plus fort.

— *Laissez parler ! laissez parler !*

— "...... Notre service de banque, continua le rapporteur, fonctionne à la satisfaction générale et notre circulation a atteint un chiffre supérieur à nos prévisions (*Nouveaux Bravos*)

" Diverses affaires heureusement conduites nous ont rapporté de beaux bénéfices. L'affaire MacNamee par exemple figure dans nos recettes pour un chifre $15.000 : notre visite chez le bijoutier Lefevre pour $14.800 et l'affaire de la caisse du bureau des licenses à l'hôtel de ville pour $1.800...... (*Applaudissements*).

Chrysanthème, vers lequel tous les regards s'étaient tournés à ce nom de l'affaire de la caisse du bureau des licenses, salua en se rengorgeant. Chacun savait qu'il était l'auteur de cette heureux exploit.

— ... " Cependant, reprit Gédéon, notre capitaine pense que cette branche si importante de nos opérations n'est en quelques sorte qu'à ses débuts et qu'elle devra prendre à bref délai une extension considérable. Il y aura lieu d'abandonner tout à fait, ou de laisser à nos auxiliaires, les affaires de quelques piastres, qui ne sont pas dignes d'une association comme la nôtre et qui occupent une trop large part de notre temps, en nous faisant parfois courir des risques hors de proportion avec le bénéfice. Sortis de la période des tâtonnements, nous nous proposons de ne plus aborder que de grandes affaires, mûrement étudiées, et telles que deux ou trois par an suffisent pour nous assurer un dividende amplement rénumérateur. (*Bravo, Ecoutez !*)

" Le partage des bénefices...... (*Ecoutez, ecoutez !...*) a été préparé conformément à nos statuts, qui assurent une rémunération speciale à nos agents extérieurs pour chacune des opérations auxquels ils ont coopéré et qui autorisent, sur chaque affaire, le prélèvement d'un tiers pour ceux qui ont y pris part et celui d'un autre tiers pour notre capitaine. Déduction faite de nos frais généraux et de ces divers prélèvement, auxquels la plupart d'entre vous ont participé, je suis heureux de vous annoncer, qu'après avoir assuré dans une large mesure le fonctionnement de notre caisse de prévoyance, nous avons cru pouvoir annoncer un dividente de $1.850 pour chaque part d'associé du premier degré......

Ce chiffre fut accueilli par une double salve d'applaudissements.

... " Cependant, reprit le rapporteur, nous considérons que ce dividente ne saurait être pris pour le résultat d'une anné moyenne; et nous avons lieu de penser que celui de l'année prochaine sera beaucoup plus considérable. (*Nouveaux applaudissements*) Sans entrer à l'avance dans des détails incompatibles avec la discrétion absolue qui est la condition du succès, dans une industrie comme la nôtre (*Très bien, très bien*) je puis vous dire que notre capitaine a élaboré dès à présent plusieurs opérations qui seront entamés d'ici à quelques jours et dont le bénéfice doit se chiffrer par plusieurs centaines de mille piastres."

L'enthousiasme fut porté à son comble par cette dernière déclaration et chacun s'empressa de féliciter l'orateur

Plusieurs centaines de mille piastres ! exclama Lénot d'un œil brillant de convoitise. Vraiment, le capitaine Dollars est digne du nom qu'il porte !

Quand le bruit se fut un peu apaisé, Gédéon Lafleur dit modestement que si l'on avait quelques explications à lui demander, il était aux ordres de la réunion; mais qu'il comptait sur la réserve de ses amis pour ne pas lui poser des questions de nature à entraîner des réponses dangereuses pour l'intérêt social.

L'intarissable Lapré aurait bien voulu placer son mot, mais tout le monde cria : aux voix !

— Messieurs, dit Gédéon en se relevant, je propose secondé par notre ami Jardine l'adoption du rapport qui vient de vous être lu et du dividende qui y est déclaré.

— Bravo ! Bravo ! Vive le Capitaine ! Vive Gédéon ! firent toutes les voix à la fois.

— " Adopté à l'unanimité, " dit Gédéon Lafleur,— Ouf ! Voilà une bonne besogne faite. Maintenant nous allons pouvoir respirer— Et il songea le front avec son mouchoir, ni plus ni moins qu'un homme d'état qui vient d'accomplir une grande tâche.

Alors les toasts commencèrent : le toast "Au capitaine Dollar, qui en met un si grand nombre dans nos poches, proposé par l'avocat Fownie ;—le toast au rapporteur, par Pommier; le toast à l'avenir de notre association par Lajeunesse ;— et le toast "à l'action tutélaire de la police qui nous protège ;" qui fut porté par Jardine au milieu d'une enthousiasme indescriptible, et auquel Varé, Chrysanthème et Monte, répondirent successivement en quelques mots courtois.

— Je le crois,qu'elle nous protège, la police, dit Pommier.Depuis l'affaire du vol de la poste il n'y a pas eu même une seule arrestation !......

—Comme nos ancêtres les Franks,nous avons substitué à l'ancien droit, brutal et repressif le système de la "composition personnelle " pour une somme d'argent repliqua Varé, qui aimait de l'érudition à ses heures.

— Je me demande, ajouta Lajeunesse, en sa qualité d'homme d'affaire, pourquoi nous ne soliciterions pas du Parlement,à sa prochaine session, une charte pour l'incorporation d'une compagnie d'assurance contre le vol... !

— D'autant, dit à son tour Chysantnême, que créant nous-même tous les risques , nous aurions soin de n'assurer que ceux qui n'en courraient aucun.

— Ce serait une affaire d'or dit Fownie ! Beaucoup de primes et pas de sinistres. Tout au plus les vols domestiques... une misère...

Les toast continuèrent, entrecoupés par les lazzis, et Maurice Lénot proposa la santé des dames, ce toast sans lequel un banquet canadien ne se termine jamais. Il observa finement que, dans cette circonstance, la santé proposée offrait d'autant plus d'àpropos que, par une heureuse exception, la réunion comptait ce soir-là un représentant de la plus belle partie du genre humain ; une de ces belles et vaillantes dames qui rapellent les héroïnes d'autrefois, sachant réunir comme elles, la grâce à la force et rehausser toutes les délicatesses du sexe faible par la virile énergie du sexe fort..." Maurice Lénot aimait à afficher des prérentions de lettré délicat, et il eût continué pendant longtemps le cours de ses métaphores,si l'assemblée visiblement fatiguée n'eût pris le parti de l'arrê-

ter par un tumulte d'applaudissement dont sa voix grêle eût été incapable de dominer le bruit.

Mistress Bartlett répondit avec aisance, en portant brièvement la santé de l'aimable organisateur de ce festin qui laisserait un charmant souvenir à tous ceux qui y avait pris part; et Lapré, qui grillait depuis longtemps déjà du désir de dire quelque chose, proposa de déclamer une pièce de vers dont il était l'auteur : *Le Pays latin*. Ce fut le signal du *sauve qui peut*. Tout le monde se leva. Quelques uns des convives se mirent à chanter. On se répandit dans le second salon et Mistress Bartlett s'installa au piano.

Ceux qui auraient entendu du dehors les joyeux éclats de rire et le son de la musique ne se seraient assurément pas douté qu'il y avait de l'autre côté du mur les principaux membres d'une redoutable association, et que cette fête n'était autre que "le Piquenique annuel des voleurs."

CHAPITRE III

LES EXPLOITS DE CHRYSANTHEME

A la fin du repas la table avait été desservie et la société s'était éparpillée dons les salons, en différents groupes Misstress Bartlett continuait à jouer du piano ; Gédéon Lafleur s'était assis sur un canapé avec Varé et causait avec lui à voix basse. Dans un autre coin, Chrysanthême légérement excité par le vin et par l'alcool, cherchait à se faire valoir, en racontant quelques unes de ses prouesses.

— Dites-nous donc, lui demanda Thélesphore Pommier, comment diable vous vous y êtes pris pour voler au bijoutier Dutremble son diamant, sous son propre nez...?

— Cela a été l'affaire la plus simple du monde. Figurez vous que cet annimal montrait son diamant à tout le monde et voulait à toute force nous obliger à admirer le marché qu'il avait fait. Pour l'avoir plus facilement à portée de la main, il l'avait mis dans la poche de droite de son vêtement.

— Drole de place pour un bijou de prix.

— Ce soir-là, continua l'agent, Dutremble était pris de boisson, et comme nous causions sur le pas de sa boutique je vis passer Monte, auquel je fis signe que j'avais à lui parler ; et je lui dis de se promener sans faire signe de rien et de nous rejoindre à un moment donné, en faisant semblant de nous séparer.

— Comment cela... ?

— Alors je commençai avec Dutremble une discussion sur la politique du gouvernement Mercier et je me mis a parler haut et à faire de grand gestes. Dutremble, qui était hors de son âssiette, se mit à crier plus fort que moi " Je vous dis que non... lui disais-je...Je vous dis que si repondait-il, en me montrant le poing ; et vraiment, à nous voir gesticuler ensemble on aurait pu croire de bon ne foi que nous étions en train de nous prendre corps à corps...

— Ah ! la bonne farce... fit Lapré en riant d'un gros rire.

— C'est à ce moment que Monte se jeta entre nous, en criant qu'il ne nous laisserait pas nous battre et que c'était trop bête, pour des amis, de se quereller à propos de rien. Dans la bagarre, je me saisis du diamant, pendant que Monte tenait les mains de Dutremble et je m'esquivai vivement par derrière la boutique, où je cachai la bague et son écrin dans une boite à charbon. Quand je suis rentré, Dutremble expliquait à Monte qu'il n'y avait rien eu entre nous, mais que j'étais un maudit *bleu*, et, dans son émotion, il ne s'était même pas aperçu de mon absence. Nous continuâmes à causer au milieu de la boutique ; et au bout de cinq ou six minutes, Dutremble porta la main à sa poche et poussa un cri, en disant qu'il n'avait plus son diamant-

— Et il ne vous a pas soupçonnés...?

— Attendez-donc. Quand nous eûmes cherché pendant plus ou moins longtemps ; j'ai dit que c'était une affaire grave ; que nous étions tous les trois ensemble et que personne autre n'était venu ; et que si le diamant n'était pas dans la rue, il fallait qu'il fût entre les mains d'un de nous trois. Alors, pour en avoir le cœur net, j'ai proposé de nous fouiller tous les trois... Dutremble résistait, disant qu'il ne songeait pas à nous accuser. J'ai insisté, en soutenant qu'on ne soupçonnait pas le soir et qu'on pouvait se se soupçonner le lendemain et qu'il ne fallait pas qu'il restât une ombre entre nous....

— Et tu étais magnifique dans ton rôle, interrompit Monte. J'en ai presque pleuré.

— ... Alors, Monte a dit que, puisque j'étais agent de police, c'était à moi de les fouiller. J'y ai consenti.

— Il fallait tout de même un rude toupet, fit Pommier émerveillé.

— Après cela, j'ai déclaré que c'était à mon tour à être fouillé et je me suis fait déshabiller de la tête aux pieds. Dutremble disait que nous perdions notre temps et qu'il savait bien que nous n'étions pas des voleurs......

— Homme perspicace !

— ... Il se passa encore une demi heure, au bout de laquelle je m'éloignai ostensiblement, pour un besoin pressant. Alors, j'ai repris l'étui dans la boîte au charbon détaché le diamant de la bague et jeté ensuite l'étui et la bague dans les *closets* ; ensuite, j'ai pris le diamant qui ne tenait pas de place, dans la poche de mon gilet, et je suis rentré, bien sûr qu'on ne me fouilllerait pas une seconde fois : Le tour était joué. Ça n'a pas été plus malin que ça.

On rit et on applaudit beaucoup; et on félicita Chrysanthème de sa hardiesse et de sa présence d'esprit.

— Tout cela est bel et bon, dit rudement Gédéon qui s'était rapproché depuis quelques instants du cercle, au milieu duquel pérorait Chrysanthème. Mais il n'en est pas moins vrai que tu as fait là une fière imprudence et que le capitaine est furieux contre toi.

Chrysanthème voulut protester.

— Tais toi, dit Gédéon ; tu devrais mourir de pure honte. Il n'y a que les petits voleurs, les gens de rien, les êtres manquant totalement d'instruction et de génie qui sont obligés de demander à une adresse toute matérielle des moyens de succès aussi scabreux. Un homme sérieux ne livre rien au hasard et ne se consume pas dans de petits coups d'adresse- Il ne s'attaque qu'à un magasin entier, à une caisse de banque ou à des millionnaires ; et, il sacrifie, s'il le faut, des mois entiers pour marcher à coup sûr. Mais aussi quels coups et quels travaux ! Toi tu ne seras jamais qu'une *mazette* : et, tu finiras par nous mettre dans l'embarras.

— Heureusement, dit Varé, que je serai là pour l'arrêter, le jour où il aura fait une trop grosse bêtise, et pour le conduire moi-même au juge....

— Je voudrais bien voir cela! exclama Chrysanthème.

— Et tu le verras, toi ou les autres. N'est-ce pas là, "l'action tutélaire de la police"? Le jour où vous vous faites prendre, je suis là; je vous arrête et...je vous laisse filer. Vous en êtes quitte pour une petite promenade de l'autre côté des lignes. C'est ennuyeux, je le veux bien, mais cela vaut toujours mieux que de prendre pension chez Payette.... en attendant le pénitencier.

Le mot de "pénitencier" parut jeter un froid sur l'assemblée et le cercle se rompit. Varé et Gédéon reprirent leur conversation interrompue. Gédéon était en train d'expliquer au détective deux magnifiques opérations à exécuter contre le compagnie du *Central-Vermont*.

— Je te dis que vous pouvez faire la chose en deux actes: une première fois, la caisse de la gare; et une seconde fois le *paymaster*.

— Il y a là une belle idée, c'est certain. Seulement....

— Seulement...?

— Seulement, dit le détective il me manque un homme. Nous sommes trop connus pour faire nous-même le coup. Il nous faudrait un homme sûr et habile, dont la tête fut tout à fait inconnue et n'inspirât pas de soupçons, si l'on vient plus tard à être recherchés. Car vous pouvez compter que la compagnie remuera ciel et terre pour retrouver son voleur. Nous aurons maille à partir avec des gens plus forts et plus tenaces que le jeune Lestrelle......

Apparemment Varé avait haussé la voix, sans y faire attention, car Lapré qui rôdait depuis quelque temps autour des deux chefs, lui frappa tout à coup sur l'épaule en lui disant:

— Si vous cherchez un homme habile et inconnu, j'ai votre affaire, un homme de première force qui n'est à Montréal que depuis vingt-quatre heures, et qui n'y a pas encore exercé... un gentil garçon par dessus le marché.

Et le belge raconta comment il avait fait la connaissance de Frank Jackson, un voleur de Boston qui était de force à rendre des point à Chrysanthème.

Le détective l'écoutait avec une vive attention, et lui fit répéter deux fois les principaux détails de son entrevue du matin avec Jackson.

— Il faudra voir ce qu'on peut faire de ce citoyen-là, fit Varé. Je m'en charge. Seulement aie bien soin de ne pas lui souffler un mot de tout ceci. Je lui réserve un tour de ma façon...

— Il n'y a pas grand danger qu'ils se rencontrent souvent, interrompit Gédéon, car Lapré entre cette semaine en service à l'usine, où il va être préposé à la garde de l'Artiste.

— Allons, tant mieux, fit le détective. Avec ses bavardages cet animal là me fait toujours peur.

— Et Rateau...?

— Rateau est bien préparé... Il a encore quelques scrupules et je n'aurais pas voulu l'amener ici ce soir. Mais nous l'aurons quand on en aura besoin. J'en réponds comme de moi-même.

— C'est qu'il nous sera indispensable dans l'affaire du *Central-Vermont* insista Gédéon.

— N'ayez aucune inquiétude à son égard et laissez-moi faire.

Le cercle se resserra encore une fois et quelqu'un demanda à Varé s'il était vraiment satisfait de la circulation.

— Demandez à Jardine; et à Chrysanthème qui était de soirée Samedi dernier à l'hôtel de ville, et qui a payé tous les hommes en billets de $2. C'est-à-dire que c'est à n'en pas croire ses propres yeux. Il n'y a pas à l'heure qu'il est une maison de femme à Montréal où nos billets ne servent de monnaie à rembourser aux buveurs qui les répandent ensuite dans le public. A la maison de jeu de la rue Craig, on ne sert plus d'autre appoint: et d'après ce que me dit Jardine, nous sommes déjà entrés au *Saint James Club* d'où nous allons bourrer les poches de tous les riches anglais du *club*.

— Et cela sera bien fait pour eux, observa l'un des assistants, qui devait être un patriote.

— Nos billets commencent même à se répandre à Québec et dans la campagne, reprit Varé; et pas plus tard qu'hier, dans une partie de pêche aux îles Chrysanthème et moi nous avons tout payé en billets de deux piastres

— Quelle drôle d'idée, interrompit Lapré que ce chiffre de deux piastres, quand il aurait été si facile de faire des billets de dix ou de vingt piastres.

— Nigaud! tu ne vois donc pas que c'est là le clou de l'opération. Nos billets de deux piastres n'attirent l'attention de personne, pas même celle du gouvernement dans la caisse duquel ils ne rentent jamais; tandis que si l'on avait été imiter les billets d'une de nos banques, elle s'en serait aperçue avant huit jours, et alors adieu le commerce!

— Il faudra toujours bien qu'on finisse par s'en apercevoir remarqua judicieusement un autre des interlocuteurs.

— Je sais bien que c'est le *chiendent*.... alors comme alors... Il faudra passer à autre chose... ce qui prouve une fois de plus que les plus belle choses n'ont qu'un temps. Et puis si cela chauffe trop fort, aux grands maux les grands remèdes.... Nous aurons toujours la ressource de "l'action tutélaire de la police."

Et le détective s'éloigna en riant. Jardine lui offrit un cigare et l'entraîna sur la galerie avec Gédéon Lafleur.

— Dites donc Varé, demanda Jardine d'une voix sourde, est-ce que vous n'avez quelquefois pensé que notre association elle aussi n'aura qu'un temps, et qu'il viendra un jour où "notre utilité aura cessé?"

— Pourquoi cela? fit le détective. Il y a des associations moins bien conduites que la nôtre qui ont duré un quart de siècle; et, avec les dividendes que nous avons, une part d'association est un capital que je compte bien laisser en héritage à mes enfants... à moins ajouta-t-il, en riant plus fort, que je ne trouve à m'en débarrasser à la bourse à un prix raisonnable.

— Tant mieux pour vous, si c'est votre avis; mais je regrette de ne point partager cette belle confiance.

— Ah ça, Jardine est ce que vous seriez subitement devenu poltron?

— Non; mais je me figure que quand le capitaine aura achevé sa pelotte, il pourrait bien nous trouver compromettants et alors...

— Et alors...?

— Et alors, il nous jouera quelque vilain tour.

— Je ne crois pas que le capitaine Dollar soit un homme capable d'une pareille lâcheté. C'est un vrai *blood*. Il

a adopté pour devise: "*Aut nunquam tentes aut perfice.*" "N'entames rien que tu ne sois décidé à conduire jusqu'au bout." C'est un homme à lutter et à mourir s'il le faut sur la brèche.

— Je ne le vois pas mourir pour nous ; et je le vois très bien ne pas hésiter à se débarrasser des gens qui le gênent.

Gédéon Lafleur fit un mouvement. Ce que venait de dire Jardine s'accordait étrangement avec les paroles que le Capitaine lui avait récemment dites, sur le sort réservé à l'artiste; et il se rappelait que le capitaine s'était vanté plusieurs fois de porter sur lui une arme empoisonnée, avec laquelle il était sûr de se débarrasser de qui il voudrait et d'avoir toujours le temps de prendre la fuite.

— Oui, continua Jardine, votre capitaine joue très bien ses cartes; et pendant que nous nous connaissons tous et que nous sommes tous à la merci les uns des autres, lequel d'entre-nous serait seulement capable, sauf peut-être vous deux, de dire qui est véritablement le capitaine Dollar ? Et vous deux disparus, qu'est-ce qui l'empêcherait de nous abandonner en emportant la caisse ?

—Il y a tout de même du vrai dans ce qu'il dit, pensa Gédéon.

— Vous oubliez que nous sommes là dit Varé et que s'il fallait que ces craintes devinssent un jour réelles, il aura passé d'ici là beaucoup d'eau sous le pont Victoria. Croyez-moi ! ramenez tranquillement chez elle mistress Sarah Bartlet. Faites lui un doigt de cour en chemin, si le cœur vous en dit ; et songeons d'abord au temps présent. Quand nous serons devenus riches, il nous sera toujours facile de nous mettre en garde... La fortune c'est la liberté.

Jardine rentra dans le salon, a demi convaincu.

— Cet imbécile là aurait fini par nous gâter notre fin de soirée avec ses pressentiments bêtes, ajouta le détective en haussant les épaules. Il ne se doute guère que le pavé de Montréal commence à brûler ses chaussures et qu'il sera loin depuis longtemps, le jour où le vrai péril viendra...., s'il vient jamais.

CHAPITRE IV.

LA FAUSSE ARRESTATION.

Le lendemain matin, Jackson fut très surpris d'être réveillé par un coup distinctement frappé à la porte de sa chambre.

Ce ne pouvaient être ni l'avocat, ni Philippe Lestrelle : et, à l'exception de Lapré, il ne connaissait personne autre à Montréal.

Il s'habilla cependant et alla ouvrir. Mais il fut bien plus surpris encore, en reconnaissant Varé,

— Décidément, pensa-t-il, ça mord de plus en plus. Voici le moment de jouer serré.

— M. Frank Jackson ? demanda, non sans quelque solennité, le chef des détectives voleurs.

— C'est moi, monsieur.

— En ce cas, j'en suis bien fâché, monsieur, car j'ai une pénible mission à remplir. Au nom de la reine, je vous arrête......

Jackson eut un mouvement d'effroi parfaitement joué.

— Mais d'abord qui êtes-vous ? fit-il, en faisant semblant de raffermir une voix tremblante... et que me voulez-vous ?

— Patrick Varé, détective privé. Je suis chargé de vous arrêter, sur une demande télégraphique venue de Boston, par l'entremise de l'agence Pinkerton. Il paraît que vous en avez fait de belles, là-bas, mon gaillard...... Voilà votre *warrant.*

Au nom de Pinkerton, dont il était lui-même l'agent secret, l'œil de Jackson avait eu une lueur étrange. Varé s'enfonçait de plus en plus; et l'américain savait maintenant à n'en pouvoir douter qu'il s'agissait d'un simulacre d'arrestation.

Il prit néanmoins le *warant* et parut le regarder longuement avec une mine défaite. Au fond, il était trop vieux routier, pour ignorer que les détective trouvent presque toujours moyen de se procurer des *warents* en blanc : et que la présentation de ce document était une simple ruse. Jackson savait à qui il avait à affaire ; et quelque fin qu'il fut, Varé ne le savait pas.

— Allons, se dit-il en lui même, mon excellent ami, M. Augustin Lapré, n'a pas perdu de temps à raconter nos petites histoires.—Et de plus en plus effrayé; au noms en apparence, il s'affaissa, plutôt qu'il ne s'assit sur une une chaise, en laissant échapper soudainement ce cri de détresse : "Ça y est... pas de chance !"

— Maintenant, fit Varé, nous allons être sage comme une image et venir avec moi, bras dessus bras dessous, sans bruit et sans scandale, jusqu'au cabinet du juge. Du reste, je ne vous cacherai pas que j'ai du monde en bas; et si vous tentiez quelques résistances, il me suffirait d'un geste ou d'un cri pour appeler main forte.

Mais Frank Jackson ne songeait nullement à résister. Il paraissait seulement chercher a gagner du temps : et tout en achevant sa toilette avec une lenteur calculée ; il poussait de temps en temps des exclamations entrecoupées.

—Allons, reprit paternellement Varé, il ne faut pas se désoler comme cela pour un petit accident, qui ne vous arrive pas sans doute pour la première fois. D'ailleurs, vous pourrez toujours plaider contre l'extradition.

Jackson pensait vraiment à toute autre chose qu'à plaider. Il s'était laissé retomber sur le pied de son lit.

— Moi qui ne demandais qu'à finir honnêtement mes jours à Montréal et à devenir un ouvrier modèle... répétait-il en gémissant. Voyons M. Varé, est-ce que celà vous gênerait beaucoup de ne m'avoir pas trouvé... ? Supposez seulement que je sois sorti une demi heure plus tôt et que je ne vois pas rentré... Un pauvre diable comme moi ne fait pas grand bruit dans le monde. Bien, tôt, personne n'y pensera plus ; et... ajouta-t-il, en voyant que Varé continuait à lui rendre de la ligne, s'il ne fallait que s'entendre sur les conditions.........

Mais Varé fit un geste de dédain pour l'argent qu'on semblait lui offrir. "S'il ne s'agissait que d'obliger un pauvre diable, passe encore, mais se laisser corrompre il était trop homme de devoir pour cela ! "

— Attendez-moi un instant, reprit-il, comme s'il s'était laissé insensiblement attendrir par les supplications de l'américain. Il faut d'abord que je me consulte avec mon ami et collègue, M. Chrysanthème. Vous me faites

vraiment pitié : et je vais voir s'il n'y aurait pas moyen de faire quelque chose pour vous. Seulement il faudra que vous soyez avec moi d'une franchise absolue, et et que vous me racontiez tout ce que vous avez sur la sur la conscience.

— Ah ! il te faut une confession générale, rien que ça, se disait Jackson avec un sourir, moqueur, pendant que Varé sans doute pour le laisser à ses réflexions, était en train de descendre l'escalier et de se consulter avec son ami Chrysanthème.—Eh bien on va t'en donner une, de confession ; et telle que tu en auras rarement entendu de pareille... Ah ! tu as envie de monter à l'échelle...

Jackson n'acheva pas, car au même moment le détective rentrait dans la chambre, flanqué cette fois de l'agent Chrysanthème. Mais l'américain leur débita un récit qui, à la drôlerie près, étaient aussi authentique que les confidences de Girafier et de Patachon dans la célèbre opérette des *deux aveugles*.

Il leur raconta qu'il venait de Boston, après avoir forcé le coffre fort d'un riche marchand, en vertu d'un procédé à lui et que ne laissait pas de traces. Malheureusement et n'y avait trouvé que $450, une misère. Puis il répéta ce qu'il avait déjà dit à Lapré, sur la façon dont il exercait le métier de *pick-poket* en véritable artiste : et, il leur offrit, si cela les intéressait, de les faire assister à une séance d'escamotage. Ensuite il avoua que, bien des fois déjà, il avait eu de mauvais rapports avec la justice ; de si mauvais rapports que, s'il n'eut tenu qu'à lui, il avait juré de ne la revoir de sa vie; et il ne crut pas devoir leur dissimuler qu'il avait été condamné plusieurs fois déjà à la prison.

Jackson s'était animé, petit à petit, dans le cours de sa narration, comme s'il eût cédé invinsiblement à cet amour propre de métier qui est familier à tous les voleurs, une foix entrés dans la voix des aveux, et qui les porte à dramatiser le récit de leurs hauts faits. Mais à la fin de sa confession, sa voix retomba soudain, et il se répandit de nouveau en gémissements, tout en protestations sur son repentir et sur les projets de scrupuleuse probité qu'il se promettait de mettre à exécution à Montréal, si sa mauvaise chance n'avait pas voulu qu'il échouât encore une fois à la veille de faire peau neuve et d'arriver au port.

Après avoir écoulé cette longue confession Varé et Chrysanthème étaient parfaitement convaincus qu'ils avaient affaire à un déterminé coquin, mais à un des plus habiles voleurs de toute l'Amérique du Nord.

Il se regardèrent en silence comme pour se consulter encore une fois.

— Ecoutez, dit tout à coup Varé, qui sembla prendre au moment même un grand parti, mon devoir strict serait de vous remettre entre les mains de la justice...

A ce conditionnel, Frank Jackson parut reprendre une lueur d'espérance

— ... et, en vérité, vous me paraissez un homme trop dangereux pour que j'eusse songé à vous laisser en liberté, té, si je n'avais pas le moyen de vous mettre à l'abri de la tentation, en assurant honorablement votre existance.

Le détective américain était tout oreilles.

— Demandez moi tout ce que vous voudrez. Vous voyez avec quelle franchise, je me suis mis à votre merci. Si vous êtes généreux et si vous me laissez libre, je serai à vous corps et âme.

— J'ai un ami, reprit Varé qui estima avoir été assez loin pour une première fois ; un ami qui a besoin d'un homme solide et n'ayant pas froid aux yeux, pour une mission de confiance. Mais, êtes-vous prêt à lui obéir et à le servir fidèlement...?

Jackson protesta de nouveau qu'on pouvait compter sur lui comme sur le plus fidèle de ses serviteurs.

— Eh ! bien, venez nous retrouver ce soir à 7 heures chez Joly, au Restaurant du Nord, rue Croisière. Mais d'ici là, pas de coup de tête ; et surtout n'essayez pas de vous enfuir. A la première démarche suspecte, vous seriez arrêté par un de mes hommes ; et, cette fois là, il n'y aurait plus rien à tenter pour empêcher votre destinée de suivre son cours.

Le détective américain jura, mais dans ce cas avec une sincérité parfaite, qu'il était trop satisfait pour concevoir le moindre idée de fuite et qu'il serait au rendezvous à l'heure dite.

Puis il salua les deux détectives et les reconduisit humblement jusqu'à la porte.

Quand la porte se fut bien refermé, et quand il eut donné, pour plus de sureté, un tour de clef dans la serrure, Frank Jackson se livra à un accès de joie exhubérant et se mit à faire dans sa chambre de véritables gambades, acompagnées par une mimique des plus expressives.

— Roulés ! répétait-il, d'une voix sarcastique. Ils font essayé de me mettre dedans ; et c'est moi qui les ai roulés comme des brutes ! Maintenant je les tiens !

CHAPITRE V.

LE GARDE DU CORPS

Gabriel Sauvé était dans un cruel embarras : et il faut convenir que tout le monde à sa place eut hésité avant de prendre un parti. Il voyait clairement que la fréquentation des mauvaises compagnies avait jeté le frère de Lucile entre les mains de gens capables de tout ; et s'il n'était pas démontré que Jardine eut résolu de faire de ce jeune écervelé le complice de ses méfaits, il n'était que trop certain qu'il cherchait à tous le moins à le compromettre, de façon à se servir de lui comme le paravent ou à le perdre, si jamais la bande de malfaiteurs à laquelle ce Jardine était affilié venait à être découverte.

Grâce à un véritable hasard, Albert avait échappé sans le savoir, à l'effroyable scandale qui n'eut pas manqué de l'envelopper et de le perdre, s'il eut fallu qu'étant notoirement l'ami de faussaires, il eut pu être accusé d'avoir été l'intermédiaire de la circulation de leurs billets dans un établissement comme le *Saint James Club*. Mais qui pouvait assurer que le péril ne recommencerait pas le lendemain, dans des conditions identiques ? En dehors même des vues ténébreuses qu'il était permis de craindre de la part des contrefacteurs, cette bande de coquins ne pouvait tirer parti de ses billets qu'à la condition de les faire mettre en circulation : et il était tout naturel qu'ayant à sa disposition le fils du riche banquier Staub, elle lui eut réservé un rôle important dans le placement de ses émissions.

En toute autre circonstance, Gabriel n'eut pas hésité

à prendre le taureau par les cornes et à avertir carrément, rudement s'il le fallait, le frère de Lucile de l'abîme ouvert sous ses pas. Mis en face de la preuve matérielle qui faisait de lui l'affilié involontaire de ces malfaiteurs, Albert eut été contraint par son honnêteté native et par le sentiment du péril personnel, à rompre les dangereuses amitiés qui l'entraînaient hors de la voie droite, et à reconnaître une fois pour toutes la sagesse de ceux qui avaient cherché à le détourner des sociétés suspectes. La leçon eut été cruelle, mais nécessaire;et le pis qui pût résulter était que Jardine et ses complices, avertis par une indiscrétion du jeune homme ou comprenant à son changement d'attitude que leur fraude était découverte n'eussent le temps de prendre leur précautions et d'échapper à la justice.

Si Gabriel Sauvé n'avait eu en face de lui que l'affaire des faux billets, il est probable que la crainte de donner l'éveil à Jardine l'eût laissé assez froid; et même il eût sans doute trouvé à part de lui, beaucoup de bonnes raisons pour désirer que ce miserable allât se faire peudre ailleurs. N'était-ce pas après tout le meilleur moyen d'éviter un scandale dont il était difficile de prévoir et impossible de limiter les conséquences?

Mais l'affaire des faux billets n'était pas seule. Derrière Jardine, il y avait Sylvia et ses geoliers, ceux qui avaient tenté trois fois d'assassiner Philippe Lestrelle. S'exposer à mettre Jardine sur ses gardes, c'était avertir la bande toute entière, perdre à tout jamais Sylvia, détruire en un moment l'œuvre de patience et de ruse que Gabriel avait lui-même conçue: et en donnant une seconde fois l'éveil à leurs adversaires,mettre de nouveau peut être la vie de Philippe en danger.

Il y avait vraiment là de quoi infliger à l'homme d'ordinaire le plus résolu, de cruelles perplexités. Entre son amour pour Lucile et son amitié pour Philippe, Gabriel Sauvé sentait bouillonner en lui ce qu'un grand poète a appelé " une tempête sous un crâne" La voix de l'amour lui criait de sauver à tout prix Albert Staub. L'amitié et le devoir lui ordonnaient de se taire, de ne pas percer le cœur de Philippe et de ne pas exposer Sylvia à un péril mortel. Car ces homes n'étaient pas seulement des faussaires, c'étaient des bandits capables de tous les crimes. Courir le risque de leur assurer l'impunité, c'était donner carrière à de nouveau forfaits. Non, décidément, Gabriel ne pouvait pas songer à commettre cette lâcheté.

Mais, n'y avait-il pas quelque autre moyen d'arracher Albert au danger? L'avocat avait beau faire appel à toutes ses ressources d'esprit, il n'apercevait aucune solution satisfaisante. Avertir le jeune homme à mots couverts c'était plus imprudent encore que de le mettre face à face avec la vérité toute nue; car c'était à la fois s'exposer à ne pas être écouté, et presque certainement faire savoir à leurs ennemis qu'il se tramait quelque chose contre eux. Comment éviter, en effet, qu'Albert Staub se livrât à quelque indiscrétion sur le chapitre des avertissement qu'il aurait reçus,si on ne lui en avait point dit assez pour le mettre à même de comprendre l'impérieuse nécessité du silence? Un mot répété mal à propos,et c'en était assez pour tout compromettre.

Lorsque Gabriel Sauvé vint faire à Philippe sa visite du matin, ce dernier s'aperçut, avant même qu'il n'eussent échangé un mot, qu'il avait du se passer depuis la veille quelque chose de grave; et lorsque l'avocat lui eût fait le récit de la découverte relative aux faux billets, Philippe comprit l'anxiété à laquelle son ami était en proie.

Après qu'ils eurent à maintes reprises retourné la question sous toutes ses faces." Il me semble, dit Philippe que nous cherchons midi à quatorze heures,quand l'affaire est beaucoup plus simple qu'elle n'en a l'air.

— Comment l'entends-tu?

— Voyons. D'une part, tu es en possession d'un secret dont la révélation pourrait peut-être sauver un jeune écervélé dont tu adore la sœur, et d'autre part, les considérations les plus impérieuses paraissent te condamner à ne pas lui révéler ce secret qui intéresse d'autres personnes. Voila le problème n'est-ce pas?

— Sans doute.

— Eh! bien, ne parle pas et agis avec toute la ru desse avec laquelle tu aurais parlé. Tu as des loisirs. Constitue-toi le garde du corps de M. Albert Staub. Ne le quitte pas plus que son ombre. Accompagne-le chez Jardine; dérange-toi un peu, si c'est nécessaire pour le divertir.

— Et s'il m'envoie promener...?

— S'il t'envoie promener, : cherche lui querelle, tu es fort boxeur: arrange toi pour lui flanquer un mauvais coup qui l'oblige à garder la chambre pendant quelques jours. Il ne s'agit en ce moment que de jours à gagner; et plus tard, quand il saura le service que tu lui auras rendu,il faudra bien qu'il vienne lui-même t'en remercier Mais, vous n'en arriverez probablement pas à cette extrémité; et quand tu auras étudié par toi-même la situation d'Albert, la confidence qu'il serait dangereux de lui faire aujourd'hui de but en blanc, viendra peut-être d'elle même.

— Après tout, tu as peut-être raison, dit l'avocat, après un instant de réflexion.

— Tellement raison qu'il n'y a pas autre chose à faire et que, si tu veux m'en croire tu profiteras de ce qu'il doit être encore au lit, à l'heure qu'il est, pour aller prendre ta garde ce matin même...

Le programme de Philippe Lestrelle avait cela de bon, qu'il ne rencontrait, au premier moment, aucune difficulté d'exécution. Après le service que l'avocat avait rendu à Albert Staub, il était tout naturel qu'il continuât à s'intéresser à la situation de ce dernier et qu'il s'établit entre eux une intimité plus étroite.

Gabriel arriva à l'hôtel Staub, tout juste pour prendre le jeune homme au sauter du lit et entra en matière le plus naturellement du monde, en lui disant qu'il venait pour avoir de ses nouvelles et continuer leur conversation au point ou ils l'avaient laissée l'autre jour.

Tout heureux d'être remis à flot, le frère de Lucile s'était momentanément conduit avec plus de prudence qu'on n'eût été fondé à l'espérer; et peut-être le mérite en revenait-il moins à ses bonnes résolutions qu'aux préoccupations amoureuses de Jardine, et au piquenique de la veille. Pendant que ce dangereux personnage était absorbé par Misstress Bartlett, il avait moins de temps pour resserrer le filet tendu autour d'Albert Staub; et Gabriel apprit avec un véritable soulagement que, depuis leur entrevue, le jeune homme n'était pas retourné au *Saint James Club.* De ce côté du moins, il était encore temps de conjurer le péril.

L'avocat proposa à Albert de déjeuner avec lui et amena adroitement l'idée d'une partie de campagne. Il se montra gai, affectueux, bon vivant, prêt à boire et à rire à l'occasion et gagna d'autant plus facilement le cœur de son ami que cette intimité avec un homme sérieux et distingué offrait pour lui l'attrait du nouveau et de l'imprévu. Lorsqu'ils rentrèrent à Montréal, dans la soirée, la glace était si bien rompue que le jeune Staub ne voulut pas se séparer de l'avocat et proposa lui-même d'entrer avec lui chez Philippe Lestrelle. La bonne chance voulut que Philippe eût ce soir là quelques amis et que la soirée se passât gaîment. Gabriel s'était procuré, pour retourner le lendemain matin à l'hôtel Staub, le prétexte d'un compte de créanciers à étudier; et il put se dire qu'à défaut de mieux c'était toujours une journée de gagné sur l'ennemi.

En reprenant le chemin de la rue Cadieux, l'avocat se répétait une question qui lui était venue vingt fois à l'esprit dans le cours de la journée ; La conduite du vieux Staub vis à vis de ses enfants était bien peu paternelle. Pourquoi avait-il quitté son intérieur, si peu de temps après leur naissance ? Pourquoi témoigner au retour, avait-il si peu de tendresse à Albrt et à Lucile ? Il y avait là dessous un mystère que Gabriel sentait sans s'en expliquer la nature. " Après tout, finit-il par se dire, je suis bien bon de me casser la tête et le mystère n'a peut-être rien que de naturel.. M. Staub ne serait pas le seul homme en ce monde, auquel sa femme eût donné des justes motifs de n'avoir qu'une affection médiocre pour ses héritiers légaux.... Ce qui est malheureusement certain, c'est que le fait est là; et que je ne m'étais pas trouvé sur la route d'Albert, son père était en train de le laisser se perdre avec autant d'indifférence que s'il se fût agi d'un étranger.

DHAPITRE VI

LA TENTATION DE JACKSON

Le restaurant Joly est le *Bignon* de Montréal. Il n'est pas un jeune homme appartenant à la société élégante qui n'y ait été une ou plusieurs fois en partie fine. Cette petite maison d'apparence modeste, dans une rue peu fréquentée, à proximité du centre des affaires est d'ailleurs merveilleusement appropriée à sa destination ; et la possibilité d'y entrer ou d'en sortir sans attirer les regards des curieux a contribué, presqu'autant que son excellente cuisine, à la fortune de son propriétaire.

Le détective Varé était devenue depuis quelque temps un habitué de la maison : non qu'il y fît ordinairement de grosses dépenses de table ; mais presque tous les soirs il venait prendre un souper des plus simples, dans un petit cabinet sur la rue, presque audessus de la porte d'entrée ; et comme il n'avait pas grand chose à faire dans la soirée, il lui arrivait souvent, après le café de rester à tuer le temps et de s'absorber en compagnie d'excellents cigares, dans la lecture des journaux du soir.

Ce jour là, il arriva de bonne heure avec son ami Chrysanthème, et après avoir annoncé qu'il attendait un ami, il commanda un repas à tout casser. Les deux policiers avaient décidé, pour mieux achever la conquête de Jackson, de lui faire faire une petitebombance et de n'entamer avec lui le capitre des affaires, qu'au moment précis où la fumée du vin et l'excitation du bon repas auraient mis l'américain en dipositions favorable pour écouter les propositions qu'ils avaient à lui faire.

La perspective d'un diner sérieux à servir et de la note qui s'en suivrait parut faire une impression agréable sur le propriétaire du restaurant, qui avait tout d'abord accueilli l'entrée de Varé par un imperceptible froncement de sourcils.

Il faut dire que vers cette époque, M. Joly avait quelque raison d'être méchante humeur. Sa maison, qui avait toujours passé pour être à Montréal l'asile de la discrétion et le tombeau des secrets, semblait depuis quelque dementir sa réputation. On n'en était pas à raconter tout haut les noms des maris en rupture de ban et des jeunes gens en bonne fortune qui étaient venus souper en société illicite. Mais quelques uns des coupables, et même quelques dames, après avoir cédé un beau soir à la tentation du fruit défendu, avaient reçu le lendemain des lettres anonymes, dans lesquelles on les menacait, s'ils ne s'empressaient de payer le silence de leur correspondant, de révéler à qui de droit que, tel jour, à tel heure, on les avait vus entrer chez Joly en compagny de M. X. ou de Mlle Y; et comme il y allait de l'avenir de son établissement, M. Joly s'était ému à bon droit de ces tentatives de chantage qui menaçaient de provoquer la désertion de la portion la plus riche et la plus libérale de sa clientèle Sans faire précisément retomber sur Varé la responsabilité de ces indiscrétions, et sans formuler contre lui d'accusation précise, il commençait à trouver un peu suspecte l'assiduité de cette homme de police que ne mangeait guère, et à se demander s'il n'était pas attiré dans sa maison par un mobile de curiosité professionnelle, dont il ne pouvait y avoir que des ennuis à attendre.

— Sais-tu dit, Chrqsanthème à son ami, que le patron n'avait pas l'air de te faire bonne mine...?

— Bah ! reprit l'autre, c'est quelque imbécile qui aura jasé ; a moins que ce ne soit tout simplement Joly qui me reproche de ne pas faire assez de dépenser. Il faudra lui amener des amis à l'occasion, et nous arranger, le reste du temps, pour alterner un peu entre nous, de façon à ne pas avoir l'air de tenir sa baraque en surveillance.

Jackson ne tarda pas à arriver, et les trois hommes se mirent à table comme de vieux amis. Le détective américain ne fut pas autrement surpris de n'entendre parler, cette fois, ni de la menace d'arrestation qui était suspendue sur sa tête, ni de la personne qui avait besoin d'un homme sûr ; et il s'employa consciencieusement à égayer la conversation, tout en faisant honneur au diner qui était succulent. Après avoir commencé par des histoires égrillardes, on retomba par une pente naturelle, sur les anecdotes de police et sur les plus particularités des vols les plus curieux. A un moment donné, Chrysanthème demanda négligeamment à Varé :

— Qu'est-ce que c'est donc que cette affaire du *Central Vermont* dont tu me parlais tantôt ?

— Oh ! dit Varé, celle là c'est autre chose : ce n'est pas un vol commis, c'est un vol en préparation.

L'américain redoubla dattention ; il avait compris que c'était le grand grand jeu qui commencait

Alors, Varé raconta "qu'il y avait des individus" qui avaient conçu un plan extrêmement fort. Il ne s'agissait de rien de moins que de voler coup sur coup à la comqagnie du *Central Vermont*, sa recette de la semaine et le montant de la paie mensuelle de tout ses employés; une affaire $200,000, au plus bas mot.

Les yeux de Jackson commençaient déjà à jeter des éclairs de convoitise.

Varé continua, en expliquant que cette machination "dont il avait eu connaissance par hasard", était très simple et, dans le cas où la police n'aurait point été prévenue d'un succès presque infaillible. Les voleurs se proposaient de profiter de la journé du dimanche, où la plus grande partie du personnel est en congé, pour pénétrer dans les caves de la gare, ou la recettes des diverses stations de la ligne qui à été rapportée par les trains du samedi soir, reste déposée jusqu'au lundi matin, en attendant qu'on ait pu l'envoyer à la banque. La porte de ce caveau donne sur le quai des voyageurs, à côté d'une boutique où l'on vend des fruits et des journaux. Mais cette boutique est fermée le dimanche. Il n'y a donc rien à craindre de ce côté; et il suffirait d'une fausse clef pour être maître du caveau.

— Ce n'est pas la fausse clef qui est une difficulté, inavec une vivacitéterrompit l'américain, qui fit lever la tête à ses deux interlocuteurs.

Varé dit qu'en effet, se procurer la clef d'une serrure, dont jour et nuit tout passant peut prendre l'empreinte, était, pour des gens exercés au métier, un véritable jeu d'enfants.

— Et comment vos voleurs s'y prendront-ils pour ouvrir la porte sans être vus? continua Jackson avec une animation croissante.

— Cela dépend tout-à-fait du voleur. Si c'était un garçon de toupet... inconnu à Montréal... (Varé insista légèrement sur ces derniers mots) le coup le plus hardi et le plus sûr serait de choisir l'heure du départ de l'express du dimanche et d'entrer tout de go, publiquement, posément, comme un homme qui va à ses affaires.

— Par ma foi, voilà qui serait d'une cranerie superbe! s'écria Jackson émerveillé.

— Brave et sans danger; car les voyageurs et les passants, le conducteur lui-même ne feront pas attention à lui ou le prendront pour un homme de service. Il suffit que personne ne puisse mettre sur sa figure un nom connu et une profession étrangère au service de la gare.

L'américain se prit la tête entre les deux mains et parut réfléchir profondément.

— Mais,... demanda-t-il ensuite avec hésitation... il y a toujours au moins un surveillant attaché à la gare....?

— Oh! reprit Varé d'un ton leste, le surveillant c'est Rateau... et je crois que nos voleurs ne s'en inquiètent guère... d'autant,ajouta-t-il,qu'il leur sera toujours facile de se trouver là assez en nombre, pour l'occuper d'un autre côté.

Jackson n'insista pas dans son objection; car il savait aussi bien que Varé lui-même quelle excellente la raison les voleurs avaient de ne "guère s'inquièter de la surveillance des détectives."

— Et il s'agit d'une somme importante...? demanda-t-il.

—On ne sait jamais au juste,dix ou douze mille piastres peut-être quinze mille... mais l'autre opération que nos gaillards ont en vue est beaucoup plus considérable...

— Ah!

— Oui, la somme que le *Central Vermont* fait retirer, tous les mois de la Banque de Montréal, pour ses règlements de comptes mensuels, est de $180.000 à 200.000.

— Une fortune! exclama Jackson, dont les yeux brillaient comme des escarbarcles.

— Tiens, Chrysanthème, sers nous un bon verre de Champagne, car j'ai la gorge desséchée; et je vais vous raconter cela. Il s'agit d'une partie un peu risquée, qui doit se jouer à trois personnes.

— Trois...? fit Jackson.

— Pas davantage. Vous comprenez que les inventeurs n'ont pas envie de partager le magot en plus de parts qu'il n'est absolument nécessaire.

— C'est judicieux.

— Supposez trois individus déterminés... Pierre, Paul, Jacques, si vous voulez. Le jour de chaque échéance, le *paymaster* sort de son bureau dans une voiture qu'il conduit lui-même. Il a à traverser avant d'aboutir à la rue St. Jacques, un chemin généralement désert; c'est un simple chemin à service pour la compagnie. Notez bien ce chemin désert.

— Je ne perds pas une syllabe.

— Ensuite,notre homme se rend tout droit à la banque, touche le montant de son chèque,met l'argent dans son sac, remónte dans sa voiture et revient directement à son bureau par le même chemin.

— Et les trois hommes...?

— Les trois hommer ont comploté de venir attendre à son départ... pour être sûrs de ne pas le manquer. Ils viennent en voiture. Deux d'entre eux, Pierre et Paul descendent et s'embusquent dans le chemins désert.. Le troisième, Jacques, reste dans la voiture au coin de la rue Saint Jacques, et quand il voit passer le *paymaster*, il le suit jusqu'à la banque, l'y attend et le suit encore jusqu'au retour, mais cette fois à une cinquantaine de pas de distance.

— Allez toujours.

— Au moment ou le *paymaster*, qui revient avec son sac plein de billets, est arrivé au milieu du chemin désert, nos deux voleurs se précipitent l'un à la tête du cheval, l'autre dans la voiture: et avant qu'il n'ait eu le temps de pousser un cri, celui qui est sauté dans la voiture l'a étourdi en lui assénant sur la tête deux ou trois vigoureux coups de *sand-bag*.

— Et après......? demanda Jackson, avec inquiétude.

— Après... Pierre et Paul l'achèvent à coups de *sand-bag*, si le cœur leur en dit... c'est plus sur. Puis, après s'être emparés de son sac, ils remontent précipitamment dans la voiture de Jacques qui les attend par derrière... et fouette cocher. Avant qu'on ne soit aperçu de quelque chose, ils sont déjà loin.

— Bre... exclama sourdement l'américain, ce n'est plus du vol, cela; c'est un assassinat.

— Dam! reprit Varé, de son ton le plus ingénu, comme ce n'est pas moi qui ai composé le *senario*, il faut bien que je vous le raconte tel qu'il est.

— Et vous avez eue connaissance de ce complot...?

— En écoutant ce que disaient trois personnes suspectes, dans une chambre d'hôtel où elles se croyaient seules...

Les trois convives burent un nouveau verre de champagne et il y eût un moment de silence.

— A quoi donc pensez-vous, M. Jackson ? demanda Chrysanthème. On dirait que vous êtes devenu tout triste.

— Je pense que c'est bien mal à vous, qui avez à faire à un pauvre homme qui n'a pas le sou et qui était entré il y a quelques heures à peine dans la voie du repentir, de lui raconter des histoires qui montent l'imagination et qui font miroiter des perspectives des richesses...

— ... avec lesquelles la bonne voix deviendrait moins rude, interrompit Varé.

— Voyez ce que c'est pourtant que nous, et à quoi tient l'avenir d'un homme, continua l'américain sur un ton plaintif ; car, enfin qui est-ce qui serait arrivé si, au lieu de vous, la personne qui à frappé ce matin à ma porte était venue me proposer ce *job*... ?

— Pardieu, fit Chrysanthème, vous n'en auriez fait ni une ni deux ; et vous seriez santer à son cou, en lui disant : " Puisque vous avez besoin d'un aide dont la tête soit inconue à Montréal, c'est moi Frank Jackson qui suis votre homme."

— Seulement c'est nous qui sommes venus, reprit Varé.

— Deux cent mille piastres ! répétait l'américain... Et quand vos brigands ont-ils décidé d'agir....?

— Cela, vous comprenez que je n'en sais rien. Seulement je surveille les dimanches et les fins de mois. Il est probable qu'ils n'auront pas encore trouvé leur inconnu.

— Et vous n'avez pas eu l'idée, ajouta Jackson haletant que le plan est magnifique, et qu'il suffirait à d'habiles gens comme vous et moi, de prendre les devants, pour l'exécuter... avec bien autrement de génie et de certitude de succès...?

— Quand nous l'aurions eue, cette idée...? dit Chrysanthème d'une voix brève et tranchante comme l'acier.

— C'est que si vous l'aviez eue, reprit Jackson avec explosion, je vous dirais une seconde fois : " Je suis votre homme."

— Voilà qui est parler et vous êtes un brave, dit Chrysanthème en lui tendant vivement la main.

— Je savais bien, continua Varé, que des gens d'esprit finiraient toujours par s'entendre.

— Ecoutez-moi, dit alors l'américain. Votre affaire de la gare, cela va tout seul. Il n'y a qu'à prendre jour, à se procurer la clef et à s'assurer de Rateau. Nous commencerons par là, pour nous faire la main. Quant à l'autre histoire, savez-vous ce que je me disais en vous écoutant? Je me disais: Pierre, Paul et Jacques sont des imprudents qui vont à une déroute... Mais, si au lieu de Pierre et de Jacques nous supposions M. le détective Varé et M. l'agent Chrysanthème que personne ne soupçonnera du crime, cela deviendrait une affaire sûre...

— D'autant, interrompit Varé, que je suis en voiture pour protéger le *paymaster*, et que s'il survient du grabuge, je dessend de voiture et je vous arrête...... et ensuite je vous laisse filer naturellement...

— Et que si tout marche bien, quand vous aurez assommé et dévalisé le *paymaster*, moi Chrysanthème, je vous laisse remonter en voiture avec Varé; et je reste là pour faire les constatations et diriger la recherche des criminels. Vous pouvez être tranquille, ajouta-t-il en riant : je ne la dirigerai pas du bon côté.

— C'est ce que nous appelons entre nous " l'action lutéclaire de la police " reprit gaîment Varé. On ne trouvera jamais mieux que ça... Seulement nous gardons la recette pour nous.

On devine sans peine que les trois amis restèrent encore longtemps à causer, et que le café suivi de liqueurs et de cigares de choix dura inderminablement. Les deux agents promirent à Jackson de le revoir souvent jusqu'au grand jour et lui indiquèrent la maison de Jardine, comme un lieu discret où on pourrait le présenter à des amis, et où il lui serait facile de se désennuyer, sans courir les *bars* et sans risquer d'appeler l'attention sur lui. Jackson accepta cette idée avec enthousiasme; et quand vint l'heure de se séparer, il prétexta une grande envie de dormir accompagnée d'un commencement d'ivresse, et il demanda aux deux policiers de le reconduire jusqu'à sa porte.

Deux ou trois minutes après être rentré dans sa chambre, il éteignit sa lumière et attendit assez longtemps. On ne saurait être trop prudent ; et quoique ses deux amis fussent à cent lieues de toute idée de méfiance, un détective est un être à part, auquel il peut toujours passer par la tête de surveiller si on se couche quand on lui a dit qu'on avait envie de dormir. Au bout de trois quarts d'heure environ, la rue Notre-Dame était absolument déserte. Jackson descendit l'escalier quatre à quatre, sauta plutôt qu'il ne courut à la maison de la rue de Laval et fit jouer la sonnerie électrique.

Lorsque Gabriel Sauvé l'eût rejoint quesques minutes plus tard : " Ma foi, lui dit gaîment le détective je savais bien que j'allais vous réveiller au milieu de la nuit, mais cela en valait la peine....!

CHAPITRE VII

DEUX FORTS BUVEURS.

Cependant la satisfaction de Jakson n'etait pas exemple de tout mélange, Après avoir bien débuté, l'affaire n'avançait pas aussi vite qu'il l'eût voulu. Le détective américain était maintenant au mieux avec Varé et Chrysanthème. Le vol du *Central Vermont* était convenu pour le dimanche suivant ; et Rateau avait fourni l'epreinte au moyen de laquelle les trois associés avaient pu se procurer une clef qui s'adaptait à la serrure du caveau. Les trois hommes se rencontraient d'ailleurs chaque jour dans la maison de Williams ; et Chrysanthème avait confié le diamant de Dutremble à Jackson, qui s'était chargé de le faire vendre secrètement aux Etats-Unis. Un autre jour il avait mené l'américain jusqu'à la porte de la boutique de Frotté, bijoutier rue Saint Florent, qu'il lui avaient proposé plusieurs fois déjà de dévaliser. Jackson était entré pour inspecter les lieux, avait acheté un anneau de 15 cents, pour se donner une contenance et avait rejoint ses amis en leur disant qu'en effet le vol lui semblait faisable, mais qu'il avait pour principe

de ne jamais courir deux lièvres à la fois et qu'il fallait d'abord en finir avec *le Cental Vermont.* Dans la maison de Jardine, où Jackson passait la plus grande partie de ses moments de loisir il avait successivement la connaissance de Pommier, de Lajeunesse et de Fownie, qui ne lui avait paru tout aussi suspect que les voleurs moins bien vêtus dont la seconde salle du rez-de-chaussée formait le lieu de rendez-vous ordinaire. Enfin, il avait pu suivre jour par jour, l'émission des faux billets dont la maison de Jardine était le siège; et, pourtant, en dépit de ces découvertes qui eussent suffi à la gloire d'un policier ordinaire, Jackson était soucieux et préocupé.

En repassant dans son esprit les événements des derniers jours, il constatait avec irritation que jusqu'ici le seul résultat acquis avait été de lui fournir la preuve de ce qu'il savait déjà avant d'entrer en campagne. Varé et Chrysanthème étaient des voleurs, affiliés à une bande dangereuse et se servant de leur profession de détectives pour commettre ou favoriser la plupart des méfaits dont Montréal était le était le théâtre. Jardine était leur associé ou leur complice; et s'il ne s'agissait que de les dénoncer à la police et de les faire prendre en flagrant délit, Jackson avait de quoi en finir avec eux le jour où il le voudrait. Mais c'était précisément ce qu'il ne voulait faire qu'à la dernière extrémité; car il fallait qu'ils fussent libres et sans soupçon pour le conduire à la vraie piste; et cette piste lui restait aussi profondément cachée que le premier jour. C'est ce dont il enrageait. Dans quelle retraite Sylvia était-elle enfermé? Quels dangers courait-elle? qui était ce mystérieux capitaine,la tête et l'âme de l'association, dont Jackson sentait que lui seul devait tenir le chef de l'énigme à laquelle était attaché l'existance de Syliva? Ni un mot ni un indice qui puissent le mettre sur la voie. Varé et Chrysanthème, si promps à se déboutonner sur d'autres chapitres, étaient muets et strictement renfermés sur tout ce qui coucernait le secret du maître; et Lapré, sur qui Jackson avait compté pour en tirer un fil indicateur, semblait subitement devenu invisible.

Mais l'américain n'était pas de ceux qui se découragent pour un retard ou pour un échec. Il se savait dans la place, ce qui est déjà un grand point pour arriver au cœur de la place; et il était convaincu, que de l'un de ces deux observatoires, le cabaret de Jardine et la maison de Williams, il faudrait bien qu'il finit par découvrir cet indice, si vague fût-il, qui devait donner à ses recherches une direction nouvelle et le conduire au but.

Sa ténacité fut précisément récompensée ce jour-là. Après son dîner il était allé fumer sa pipe et lire les journaux chez Jardine, et il se tenait selon son habitude dans la salle attenante au *bar*, lorsqu'il entendit tout à coup un pas lourd et une voix à l'accent de laquelle il n'y avait pas à se tromper.

— Mais c'est cet excellent Lapré, s'écria-t-il avec une satisfaction qui n'avait rien de joué. D'ou sortez vous donc cher ami? Il y a un siècle qu'on ne vous a rencontré. J'ai pourtant été vous chercher jusque dans votre castel. Mais on m'a dit que vous étiez absent et je désespérais presque de vous revoir.

Le Belge répondit qu'il avait pris pour quelques semaines une occupation dans laquelle il était extrêmement tenu. Il prenait ses repas et il couchait au lieu de son travail. Mais on lui avait donné, ce soir là, une commission en ville; et il en avait profité pour s'arrêter un instant chez Jardine et pour dire bonjour aux amis.

— Moi qui avais tant de choses à vous dire, reprit affectueusement Jackson. Vous allez toujours bien trouver un petit quart d'heure pour monter en haut et boire une chartreuse avec moi...?

Lapré ne se fit pas beaucoup prier, car il avait pour principe de ne jamais refuser un petit verre, et en outre il était fort curieux, dans le cas présent, de savoir si Varé avait tiré parti du renseignement qu'il lui avait donné au sujet de l'américain, le soir du pique-nique. Mais au moment ou nos deux amis s'apprêtaient à monter l'escalier, l'attention de Jackson fut arrêtée un instant par le bruit que firent en entrant de nouveaux arrivants.

Ces derniers n'étaient autre que Jardine, le propriétaire de l'établiisement en compagnie d'Albert Staub et de Gabriel Sauvé. L'avocat continuait à remplir en conscience son métier de garde du corps et commençait à prendre sur l'esprit malléable du jeune Staub une réelle et salutaire influence. Au lieu d'exécuter à la lettre le programme de son ami Philippe Lestrelle, il avait trouvé le moyen de laisser à Albert une asses large part de liberté apparente, l'abandonnant à lui-même toutes les fois que le fils du banquier se disposait à se livrer à une occupation inoffensive, et se retrouvant à point nommé quand sa surveillance pouvait être utile. On devine aisément que les cas où Albert Staub courait le risque de rencontrer Jardine étaient de ceux où Gabriel s'attachait aux pas de son ami, et se fut résigné à le suivre n'importe ou plutôt que de le laisser seul avec l'homme qu'il accusait d'être le mauvais génie d'Albert.

Jackson et Lapré s'effacèrent pour laiser passe le maître de la maison et ses hôtes, et Jackson trouva le moyen de lancer en passant à l'avocat un signe d'intelligence. Son regard désignant Lapré signifiait clairement: " Je crois que nous allons rire."

— Eh bien, lui dit le belge, lorsqu'ils se furent attablés quelques secondes plus tard dans un des cabinets du premier étage, vous avez donc trouvé, vous aussi, une bonne position...?

L'américain ne demandait pas mieux que de se montrer expansif, afin de provoquer en retour d'autre confidences; et il se félicita en termes diffus de la connaissance qu'il avait faite de Varé et de Chrysanthème, avec lesquels il étaient en train de travailler à une "opération" très avantageuse...

En même, temps, il appela le garçon et lui demanda de monter des bouteilles et de bons cigares, en attendant la préparation d'un *grog* de sa composition, le *nec plus ultra* des mixtures américaines, qu'il tenait absolument à faire goûter à son ami.

— Prendrez-vous un verre de *brandy*? demanda-t-il à Lapré; et en même temps, il se servit à lui-même un plein verre de *Old Tom.*

— Je vois que vous êtes un bon buveur..., observa le belge avec admiration.

Jackson répondit modestement qu'il avait le cerveau assez solide et que, dans l'Ouest, il avait tenue tête aux plus rudes jouteurs.

Lapré affirma que, de son côté, il n'avait peur de per-

sonne ; et qu'à l'exposition de Bruxelles il avait battue les Danois et les Russes, qui sont les plus grands buveurs de toute l'Europe.

— La boisson, ajouta-t-il, me donne tout juste la petite pointe qu'il faut pour se mettre en train, mais grâce à Dieu, elle ne me même jamais jusqu'à l'ivresse.

— Va toujours, mon bonhomme, se dit Jackson en lui-même on va te la donner ta petite pointe... et le reste avec, satané blagueur ; — et il lui versa un troisième verre.

— Comme ça, reprit Lapré vous voilà tout à fait des nôtres.

— Et je m'en félicite, répondit l'américain. Je vous vous avoue que je ne soupçonnais pas, en venant à Montréal, que la métropole du Canada eût porté à un si haut point la pratique de notre art.

— Oui Varé est très fort.

— Buvons donc à la sante de Varé, notre paratonnerre à tous, dit Jackson en remplissant de nouveau les verres.

En ce moment, il se fit dans la pièce à côté un bruit de sièges. C'était Jardine et ses hôtes qui sortaient. Jackson, qui n'avait parlé jusque-là qu'à demi voix constata avec une vive satisfaction qu'il allait avoir la place libre et pouvoir s'exprimer à cœur ouvert ; car il avait été édifié par le récit de Gabriel Sauvé sur le danger des cloisons indiscrètes.

Nos deux amis amis vidèrent de nouveau quelques verres et on apporta le *grog*. une boisson alcoolique chaude et épicée qui eût été vraisemblablement de force à réveiller un mort.

La voix de Lapré commençait à devenir pateuse: sa figure était aussi rouge que celle d'un homard et ses yeux attendris prenaient des airs de carpe qui implore.

— Savez-vous, dit Jackson, un peu au hasard, qu'on ne voit presque plus Jardine. Il est toujours dehors...... Je suppose qu'il manigance quelque grande opération...

— Vous n'y êtes pas du tout, reprit le belge avec un rire d'ivrogne ; Jardine ne manigance rien ; il roucoule...

— Pas possible !

— C'est pourtant comme je vous le dis... un beau brin de femme, allez et une rude femme cette Misstress Bartlett...

L'américain surseauta sur sa chaise à ce nom inattendu... Je veux dire Misstress Lethroc fit Lapré en se reprenant. Vous savez bien, ajouta-t-il en continuant à rire: après le feu de la rue Peel, il a mieux valu changer de nom......

— Buvons encore un coup à la fortune des amours de M. Jardine et de Misstress Lethroc—Bartlett, dit gaîment Jackson.

— Il a tout de même de la chance, Jardine. Il s'amuse, il fait le monsieur, pendant que nous autres, qui valons autant que lui, nous sommes condamnés aux gros ouvrages. Tenez, Jackson, moi qui vous parle, j'ai toujours été un homme malheureux (et le belge essuya une larme) ils ne comprennent pas ce que je vaux, voyez-vous... c'est triste, pour un homme qui se sent quelque chose là (et il frappa son front) d'être employé à des métiers bêtes... oui à des métiers bêtes.... car ce qu'il me font faire, garder à vue nuit et jour le vieux et la petite, c'est bête.... un métier de bouledogue à moi qui ai été avocat et qui ai plaidé devant la cour de Mons....

Jackson écoutait, haletant, l'œil en feu.

— Et pourquoi diable les garder ? dit-il en s'efforçant de dominer son trouble.

— Vous le savez bien, gros farceur... (en vérité Jackson n'en savait rien du tout ; et même il eût payé bien cher pour le savoir)... c'est Jardine qui ne ferait plus le monsieur, et qui ne nous éclabousserait plus avec son *buggy*, si la petite s'en allait raconter à son cavalier des choses qu'il ne faut pas dire... et le capitaine Dollar... ça serait sa bataille de Sédan, au capitaine Dollar... un vieux qui n'a peur de rien, pourtant... Vous ne le connaissez pas le *boss*...? ni moi non plus...... et il ne fait pas chercher à le connaître malgré lui, un véritable Ferragut, plus fort que dans Balzac.... Je suis sûr que vous ne connaissez pas l'histoire du tombereau de pierres, vous... un fameux *job*... Ah ! Ah !... Ah !

Jackson au contraire connaissait très bien l'histoire du tombereau ; mais ce n'était pas le moment de s'en vanter à son ami.

— Dites-moi donc, Lapré, dans quel quartier demeure-t-elle votre prisonnière...?

— Ça mon petit c'est des choses qui ne se disent pas... Vous savez... la consigne de Gédéon... Et Augustin Lapré qui commençait à ne plus tenir droit sur sa chaise appuya ses deux coudes sur la table.

— On en séra quitte pour le suivre, pensa tranquillement Jackson qui alla s'étendre sur le canapé en baillant à se décrocher la machoire.

— Vous avez trop bu, Jackson.

— Non, mais je me suis un peu fatigué.

— Si, vous avez trop bu, vous avez voulu boire autant que moi. Je vous l'avais bien dit ; a l'exposition de Bruxelles, j'ai battu des Danois et des Russes, les plus forts buveurs....

A ce moment, on entendit dans l'escalier, une voix d'homme en colère qui jurait et qui appelait Lapré.

— Diable ! fit le belge, à demi dégrisé, c'est Gédéon. Et moi, qui avais promis de rentrer tout de suite. Il doit être dans une belle colère....

Jackson eut un froncement de sourcils ; mais ne bougea pas.

Au bout de quelques instants, la porte s'ouvrit avec fracas et Gédéon entra :

— Te voilà, triple ivrogne, qu'est-ce que tu fais là ? Ah ! c'est comme ça que tu es à ton poste. Et moi qui ai répondu de toi, butor !

— Vois-tu Gédéon, il ne faut pas m'en vouloir ; c'est un ami, un bon.... celui que j'ai recommandé à Varé, tu sais bien.... Je crois que je l'ai un peu grisé....

Gédéon entendit en effet le bruit d'un ronflement régulier qui partait du canapé à l'angle de la pièce.

Il alla à Jackson et lui secoua le bras, mais le bras retomba inerte de toute sa hauteur. Il essaya de le soulever par les épaules, mais Jackson retomba lourdement sur l'oreiller ; et au bout de quelques secondes il se remit à ronfler comme une caverne.

— Il est gris comme plusieurs polonais, dit Gédéon avec une nuance de mépris. Après tout, si c'est toi qui l'a grisé, il n'y a que demi mal. J'espère que tu n'as pas jasé, au moins ?....

— Jasé ! reprit Lapré avec indignation ; c'est lui qui me racontait ses malheurs.

— Alors, viens avec moi, mais ne recommence pas. Quant à celui-là, dit Gédéon en regardant Jackson, on peut le laisser où il est; il a tout ce qu'il lui faut.

Le lendemain, vers neuf heures du matin, lorsque le garçon de service ouvrit de nouveau la porte du cabinet, Jackson ronflait toujours. Cependant, au bruit de la porte il s'étira lourdement, fit un mouvement de la main pour chasser les mouches et ouvrit lentement les yeux.

— Je crois que j'ai un peu dormi, dit-il avec un baillement.

— Un peu et le reste. Il est neuf heures passées.

— Neuf heures passées, exclama l'américain; c'est impossible; et il regarda vivement à sa montre en se mettant sur son séant. C'est pourtant vrai, fit-il avec une air piteux, et moi qui ai un rendez-vous à 9½ hrs., en haut de la rue Bleury.... C'est cet imbécile de Lapré qui a voulu me faire boire des tas de liqueurs, il ne faut jamais boire de liqueurs sucrées avant le grog.... Qu'est-ce qu'il est devenu Lapré?

— Il y a longtemps qu'il est rentré chez lui.

Jackson paya sa note et sortit en toute hâte.

— Ce Gédéon, grommela-t-il en suivant le trottoir, avait bien besoin de s'aplatir sur nous comme une bombe...., une affaire si bien commencée.... c'est égal, on les retrouvera bien, l'un ou l'autre, et cette fois là, ils peuvent compter sur une filature de premier ordre.... on les prendra au nid.... Je crois que mes nouvelles d'aujourd'hui vont remettre un peu de baume au cœur de M. Lestrelle. La délivrance de Sylvia est proche.

CHAPITRE VIII.

LA DÉCOUVERTE DU FAUX.

Pendant que Jackson quittait la maison de Jardine, après une nuit bien employée, et se félicitait de tenir enfin cette piste si ardemment souhaitée, il était à cent lieues de conjecturer les tortures auxquelles Gabriel Sauvé était en proie à la même heure.

C'est que le détective américain n'avait pas eu le temps de lire les journaux du matin.

Gabriel, descendant dans son cabinet de travail avait deplié la *Minerve*, et ses regards s'étaient immédiatement arrêtés sur une note placée en tête de la première colonne de la troisième page.

Cette note était ainsi conçue:

FAUX BILLETS! PRENEZ GARDE A VOUS!

"Hier, le caissier de la Banque Royale a remarqué, au milieu de divers billets remis à la caisse du receveur par un client de la Banque, un billet de deux piastres qui a attiré son attention. Après un examen minutieux, il a été reconnu que ce billet était faux; et il a été immédiatement remis entre les mains de M. le juge du Guast.

"La nouvelle qui s'est aussitôt répandue dans toutes les banques, y a amené la découverte de beaucoups d'autres billets semblables: et, il est à craindre qu'une quantité considérable de ces billets répandus par d'habiles faussaires ne circulent en ce moment dans Montréal.

"Le caissier de la Banque Royale avait cru s'apercevoir, depuis quelques semaines, que la proportion de billets de deux piastres contenue dans les appoints, dépassait de beaucoup la moyenne ordinaire. C'est cette observation qui a provoqué ses soupçons et qui a amené la découverte de la fraude."

L'explosion devait arriver tôt ou tard, et il était même étonnant qu'elle eût tardé si longtemps. Mais l'avocat n'en avait pas été moins douloureusement ému, en songeant à tout le scandale qui menaçait de rejaillir sur Albert Staub, si les faussaires, une fois pris, (et il était immanquable qu'ils le fussent), allaient l'accuser de complicité? De leur part, on pouvait s'attendre à tout. Sans doute, il serait relativement facile de réduire à néant cette absurde accusation. Mais quelle honte, déjà, que la preuve juridiquement établie qu'Albert avait été l'ami et le compagnon du plaisir des malfaiteurs, et quelle douleur pour Lucile!

Les alarmes de Gabriel s'aggravaient de l'absence de Jackson qu'il avait aperçu il est vrai la veille au soir chez Jardine, mais qui n'était pas reparu à la fin de la soirée à la maison de la rue Laval, et cela, par une raison que le lecteur connaît déjà, puisque Jackson avait passé toute la nuit sur le canapé du cabinet du premier étage. Mais l'avocat ignorait cette raison, et il se demandait ce que Jackson était devenu, au moment où l'on avait le plus grand besoin de ses conseils.

En face de la gravité des circonstances, Gabriel pensa qu'il n'y avait pas un moment à perdre et il se résolut à une démarche délicate. Il se rendit à l'hôtel Staub et demanda à parler immédiatement au banquier pour une affaire qui ne souffrait pas de retard.

M. Staub donna l'ordre de l'introduire dans sa bibliothèque.

— Monsieur, lui dit Gabriel, je sens, croyez le bien, tout ce que mon intervention vous paraîtra avoir d'insolite: et il a fallu une nécessité que je crois pressante pour me déterminer à vous entretenir d'une question d'un caractère intime et pénible à la fois. Il s'agit de M. votre fils.

— Je vous écoute, monsieur.

— Vous n'ignorez pas que, grâce à de mauvaises relations, Albert a entré depuis quelque temps dans une vie de dissipation...

— Je le sais fit sèchement le banquier.

— Aussi me serais-je gardé de vous déranger s'il ne s'agissait que de cela. Mais vous ignorez peut-être à quel point, quelquesuns des individus avec lesquels il a eu la faiblesse de se lier sont des hommes dangereux.

— Eh! que voulez-vous que j'y fasse? lui adresser des reproches? je lui en fait depuis longtemps. Tout dernièrement, devant son obstination j'ai pris le parti de lui couper les vivres. Mais mon fils est majeur et maître de ses actions. Ni l'usage ni la loi ne permettent au Canada, d'enfermer un jeune homme qui fréquente de mauvaises relations...

— Vous n'avez pas lu la *Minerve* de ce matin......? Et l'avocat lui tendit le journal, en lui désignant du doigt l'*entrefilet* sur lequel il voulait appeler son attention.

M. Staub lut lentement la note que Gabriel lui signalait et parut désagréablement surpris de la nouvelle qu'el le contenait.

— C'est probablement une assez grosse perte pour ma maison, dit-il après un moment de silence; mais je ne vois pas bien quel rapport...?

— C'est juste dit vivement l'avocat. Je vous demande pardon d'avoir oublié, au milieu de mon trouble, qu'en effet, vous ne pouviez pas comprendre... L'un des faussaire, que la police ne connaît pas encore, mais que je connais moi, s'appelle Jardine....

Le banquier eut un tressaillement.

— ... Il est devenu, depuis quelque mois, l'ami inséparable d'Albert. Mon affectueuse sollicitude pour votre fils m'a porté à surveiller quelques-unes des menées de ce Jardine: et j'en bénis le ciel, car c'est à cette heureuse inspiration que je dois pouvoir fournir à la justice, s'il en était besoin, la preuve matérielle de la parfaite inocence d'Albert... Je dis " s'il en était besoin" articula tendrement l'avocat, parce que je sais que Jardine a tenté de le compromettre et lui a remis un nombre assez considérable de faux billets à faire circuler dans le public... Vous voyez, monsieur, que j'avais raison de vous dire qu'il s'agissait d'un véritable péril.

M. Staub ne se départit point de son impassibilité systématique, mais c'est avec une voix altérée qu'il dit à Gabriel:

" Puisque vous êtes si complètement au courant des extravagances de M. mon fils, et même des faits et gestes des faussaires, dont vous m'assurez qu'il est entouré, permettez-moi de vous demander, comme ami et comme homme de loi, ce que vous feriez vous-même dans une circonstance aussi critique.

— Peut-être pourriez vous éloigner imédiatement Albert, avant que les soupçons de la justice se soient dirigés sur Jardine. Il n'est pas probable que la police trouve du premiers coup les vrais coupables; et dans l'intervalle, on sera déshabitué de les voir avec Albert, et vous même, vous aurez pu, je pense, prendre des mesures pour que son nom ne soit pas prononcé. Avec des coquins de cette espèce, cela doit être une question d'argent...

Cet avis ne parut pas agréer au banquier, du moins à en juger par sa physionomie; car il évita de répondre directement, et se borna à remercier Gabriel de la preuve d'intérêt qu'il venait de lui donner.

— Quelque pénible que ce soit cette affaire, je n'oublierai pas que c'est à vous que j'aurai dû d'être averti à temps... s'il est encore temps. Mais vous concervez qu'avant d'aviser à ce qu'il convient de tenter j'éprouve le besoin, de réfléchir et de ne rien risquer à la légère... Ah! vous vous proposez probablement d'avertir mon fils?

— A moins que vous ne m'exprimiez le désir de lui en parler le premier, je manquerais à mon devoir, en perdant une minute avant de le prévenir d'un péril que la moindre fausse démarche peut aggraver.

— C'est juste dit M. Staub. Vous êtes libre et je sais qu'il ne peut avoir en vous qu'un bon conseiller. Adieu et merci une seconde fois.

Gabriel Sauvé se fit conduire à la chambre d'Albert et entra chez le jeune homme avec une physionomie soucieuse et sévère.

— Qu'est-ce que vous avez donc ce matin? demanda le frère de Lucile. Vous avez la figure à l'envers.

— J'ai que je sors de chez, votre père auquel je viens de montrer cet article de la *Minerve*.

Albert lut l'article, sans paraître comprendre tout d'abord de quoi il s'agissait.

— Vous ne comprenez pas...? dit l'avocat.

— Si fait; je comprends qu'il est question de faux billets...

— Comprenez vous pourquoi je vous ai l'autre jour enlevé des mains cents billets de deux piastres qu'on vous avait prié de changer au *club*......?

Le jeune homme laissa échapper un cri d'effroi.

— ... pourquoi je vous ai offert de vous prêter de l'argent; pourquoi je n'ai trouvé d'autre moyen de m'assurer de vous que de vous suivre pas à pas, pourquoi je vous ai parlé du danger des sociétés suspectes et notamment de Jardine...?

— Eh! bien Jardine...? Quoi, Jardine...?

— Jardine est tout simplement l'un des chefs ou le principal agent des contrefacteurs, et ses ressources inexpliquées lui sont venus de la fausse monaie.

La foudre tombant aux pieds d'Albert Staul n'eût pas produit un effet plus terrible que ne purent le faire les dernières paroles de l'avocat.

Il était devenu livide. Il porta la main à son front et se leva violemment en poussant un second cri, presque un sanglot.

— Mais alors moi aussi je suis un misérable... je suis perdu.... déshonoré... car moi aussi, j'ai fait usage de ces faux billets... j'en ai vêcu...

— Vous avez été dupe, ce qui n'est pas la même chose, une dupe très imprudente...

— Dites une dupe volontaire, car si je n'avais pas été affolé par le besoin d'argent et par la passion des plaisirs malsains, j'aurais du m'apercevoir, comme je m'en aperçois maintenant, qu'il se passait autour de moi quelque chose qui n'était pas naturel... et personne... personne, ajouta-t-il avec accablement, ne voudra croire que j'aie ignoré que ces billets étaient faux et que ces hommes étaient des faussaires.

— Dieu me garde de vous empêcher de vous traiter sévèrement... vous avez commis de grandes fautes et il est bon que vous le sentiez... mais ne poussons pas les chois à l'extrême. Nous avons évité l'affaire du *club* qui eut été un désastre. Le reste n'est que de l'argent payé à des fournisseurs et qu'on peut rembourser au besoin. Ce n'est pas d'eux que viendra le danger. Vous avez empreunté de l'argent à Jardine, m'avez vous dit?

— C'est-à-dire que c'est lui qui m'offrait à tout moment de m'en prêter. Je comprends maintenant pourquoi...

— Combien?

— Sept à huit cents piastres.

— Sur reçu ou de la main à la main?

— Je lui ai fait des billets.

— Tant mieux. Si les billets se retrouvent ce sera votre justification... A supposer que nous en ayons besoin; car rien ne prouve que l'affaire remonte jusqu'à vous; et même si votre père veut m'en croire, il s'arrangera pour qu'on ne cherche pas à la faire remonter jusqu'à vous; — et s'il ne veut pas m'en croire, on se passera de lui.

— Puis-je vous demander ce que vous lui avez dit?

— Je lui ai donné le conseil de vous éloigner et de

laisser à vos imprudences, le temps de s'oublier. Mais je dois vous dire qu'il m'a paru tout à fait hostile à cette idée.

— Il a eu raison. Etre accusé d'avoir pris la fuite, ce serait le pire des déshonneurs. J'ai été coupable ; je dois en attendre les conséquences de pied ferme.

— Et les prévenir, s'il est possible. C'est pourquoi, si vous voulez bien vous mettre sous ma sauvegarde, nous continuerons en le rendant plus étroit, le régime auquel je vous avais dejà soumis à votre insu ; et, pour commencer, vous allez venir déjeuner avec moi; car dumoment où vous êtes résolu à ne pas vous éloigner,il faut vous montrer avec un visage tranquille.

— Mon cher Staub, dit le jeune homme avec des larmes dans les yeux, si j'échappe à cette honte, c'est vous, vous seul qui m'aurez tendu la main et qui m'aurez sauvé. Comment pourrai-je jamais reconnaître l'amitié que vous m'avez montrée.

— En devenant sage, d'abord... et puis quand ce sera fini, vous direz à votre sœur, si vous le voulez... que j'ai exécuté ses ordres et que j'ai fait tout ce que j ai pu...

Et les deux jeunes gens se jetèrent dans les bras, l'un l'autre.

CHAPITRE IX.

L'ACTION TUTÉLAIRE DE LA POLICE

Peu de temps après l'entretien auquel nous venons d'assister Chrysanthème et Varé étaient assis ensemble dans la chambre du détective à l'hôtel Richelieu.

La *Minerve* était dépliée sur leur table.

— ...L'ordre du Capitaine est formel, dit Varé. Il n'y a pas un instant à perdre.

— C'est bien prépité.

— Oui, il parait qu'il y a des complications graves. Prends une voiture et fais vite ; je me charge des journaux.

Au bout d'une heure environ. Chrysanthème s'arrêtait devant la maison de Jardine. On lui dit que le patron était encore dans sa chambre et qu'il n'était pas sorti depuis le matin.

— Le poltron, pensa-t-il ; la note de la *Minerve* l'aura mis sans dessus dessous.—Et il monta rapidement l'escalier.

— Tiens c'est vous Chrysanthème, dit tristement Jardine. Vous avez vu la tuile qui nous tombe sur la tête... ?

— Cela devait arriver, n'est-ce pas...? La seule chose qui nous reste à faire est de prendre nos mesures pour qu'elle ne nous écrase pas. C'est pour cela que je suis venu vous voir.

— Croyez-vous qu'il y ait danger qu'on découvre l'origine de ces maudits billets ?

— On ne la découvrira pas mon ami parce qu'elle est déjà découverte.

— Comment cela... ? exclama Jardine qui ne comprenait absolument rien à la contradiction existant entre l'air d'assurance de l'agent et ses affirmations terrifiantes.

— Je viens de faire moimême ma déposition au juge du Guast.

— Vous !... Vous !

— Oui, mon ami, pour éviter que deux ou trois autres personnes ne la lui fassent cette après midi.

— Et alors... ?

— Alors, avez-vous une valise ?

— Pourquoi une valise ?

— Mettez-y les objets précieux que vous avez envie de conserver et dépêchez vous de la faire sortir par la porte de derrière.

— Ensuite... ?

— Vous avez toujours ce qu'il faut pour vous déguiser en vieil américain de la Californie ?

—Sans doute.

— Et combien d'argent avez vous en bons billets, bien entendu ?

— Entre dix et [illegible] mille piastres.

— Alors tout est pour le mieux.

— Ce qui veut dire....?

— Ce qui veut dire que le moment est venu pour vous de faire une petit voyage. Heureux homme ! Pendant que nous allons affronter ici tous les périls, vous allez vivre en paix, sous la garde de l'amour.

— Je ne vous comprends pas du tout.

C'est cependant bien simple, et même, il vaut autant régler tout de suite, tous nos mouvements... Mais faites donc votre valise, pendant ce temps là : je vous répète qu'il n'y a pas de temps à perdre.... (Chrysanthème tira sa montre). Il est une heure et demie. A deux heures, je vous arrête et je vous conduis devant le juge du Guast. Devant ce magistrat vous êtes affaissé et vous avouez que vous avez été chargé de faire passer dans le public les faux billets. Vous ajoutez que ces faux billets sont fabriqués aux Etats-Unis. Ce n'est pas vrai, mais c'est utile à dire. Ensuite, vous dites que vous avez été entraîné par de plus coupables que vous ; et vous offrez de vous engager, si on vous laisse sortir jusqu'à demain, à faire connaître tous vos complices. Cela ne vous sera d'ailleurs pas difficile puisqu'ils viennent chez vous, renouveler leur provision tous les soirs. Le juge accueille votre proposition et me charge de votre garde. Nous rentrons ensemble bras dessus, bras dessous. Vous mettez votre déguisement... et vous filez. Vous pouvez vous en aller tranquillement par le chemin de fer : je ne signalerai votre disparition qu'après l'heure du passage des lignes. Vous n'aurez pas même besoin de prendre votre billet ni d'attendre dans la gare. Mistress Bartlett a fait retenir sous le nom de Mr et Miss Lethroe le petil salon du *Pullmann* et vous pourrez vous y installer en toute sécurité. Le premier arrivé attendra l'autre... Est-ce dit ?

Jardine avait bien envie de gémir et de se plaindre qu'on en usait avec lui d'une façon aussi cavalière. Mais il était poltron. La perspective d'échapper au péril présent et de se séparer à l'amiable du capitaine Dollar,dont ils n'augurait rien de bon pour l'avenir, ne lui était pas désagréable. L'idée que mistress Bartlett le suivait était faite pour lui sourire. Il se décida à faire contre mauvaise fortune bon cœur.

— Est-ce dit ? répéta Chrysanthème.

— Puisqu'on ne peut faire autrement...

— Alors, préparez-vous, et allons ensemble chez le juge comme de braves gens qui causent, sans éveiller l'attention des curieux.

Les choses se passèrent exactement comme Chrysanthème l'avait dit.

Devant le juge, Jardine fut affaissé et repentant. Il offrit de livrer ses complices. Mais il ne pouvait le faire qu'à la condition d'être libre et que son *bar* eut l'air accoutumé ; car sans cela, les coupables s'effaroucheraient comme un essaim d'oiseaux, et il se disperseraient avant que la justice ait eu le temps de mettre la main sur eux. Du reste, il acceptait d'être mis sous la garde de Chrysanthème qu'on avait déjà vu à diverses reprises dans sa maison et dont la présence n'étonnerait personne. Il comptait d'ailleurs que Chrysanthème, qui était encore plus intéressé que lui à la capture des faussaires, saurait rendre sa surveillance assez discrète pour ne pas effrayer les allants et venants.

Chrysanthème dit, de son côté, qu'il était prêt à prendre la garde de l'inculpé sous sa responsabilité et le juge consentit à cette combinaison, à laquelle il était déjà résolu en principe, pour le cas où Jardine entrerait dans la voie des aveux, dès le moment où il avait signé l'ordre des arrestations.

Les deux hommes sortirent ensemble.

—Maintenant, dit Chrysanthème, tu as trois quarts d'heure pour t'habiller.

Quand Jardine eut achevé sa toilette, il était véritablement méconnaissable.

Chrysanthème lui tendit la main.

— Bonne chance lui dit-il. N'oublie pas de m'enfermer à clef et de fermer en dedans la porte du bar. Tu sortiras par la porte de derrière.

Au moment où le sifflet de la locomotive annonçait le départ du train qui portait Mr. et Miss. Lethroo, on commençait dans Montréal à distribuer les journaux du soir.

On s'arrachait les numéros du *Monde* qui annonçait avec un grand titre sur sa quatrième page.

LES FAUSSAIRES DE MONTRÉAL.

NOUVEAUX DÉTAILS.

ARRESTATION DES COUPABLES.

Le *Monde* commençait par reproduire intégralement la note de la *Minerve* du matin et la faisait suivre ensuite de la seconde *note* dont voici le texte.

" Nous sommes heureux de compléter et en même temps de rectifier sur deux points importants, les renseignements de notre confrère du matin.

" Ce n'est pas hier que la première découverte du crime a eu lieu.

" Depuis plus de quinze jours la police veillait et agissait.

" Deux de nos meilleurs agents étaient avertis de l'existence des faux billets et se livraient à la recherche des coupables avec un zèle une activité et une adresse au-dessus de tout éloge.

" Ils avaient cru devoir retarder de quelques jours la divulgation des faits, pour assurer le succès de l'enquête et pour faire connaître à la fois l'existence des faux billets et l'arrestation des faussaires.

" Fort heureusement, cette enquête était arrivée à son terme, lorsque la constatation faite par le caissier de la Banque royale s'est répandue comme une traînée de poudre.

" Ce matin même, à peuprès au moment où paraissait l'article de la *Minerve* M. le juge du Guast était saisi de toutes les pièces et signait les ordres d'arrestations. Nous croyons pouvoir affirmer qu'à l'heure où nous paraissons les coupables sont sous la main de la justice.

" La façon dont cette affaire a été conduite fait le plus grand honneur à M. Varé le détective privé dont l'habilité consommée est depuis longtemps connu à Montréal : elle ne fait pas moins d'honneur à l'agent Chrysanthème qui a été son auxiliaire depuis le début de l'enquête; et la capture qu'ils viennent d'opérer restera l'un des souvenirs les plus glorieux de la carrière.

" Autre détail. L'on nous affirme que le billet de deux piastres qui a frappé l'attention du caissier de la Banque royale et dont on a constaté la dissemblanse avec les autres billets du même modèle *n'était pas un billet faux.* Tout au contraire, c'était un billet authentique. Il y a, dit-on, en circulation un si grand nombre de billets contrefaits que ce sont les bons billets qui font exception et qui attirent le regard par les différences d'ailleurs très légères qui les distinguent des mauvais. Ce serait donc à une erreur matérielle qu'il faudrait attribuer la propagation de la nouvelle qui a mis hier Montréal en émoi et qui a précipité l'action de la justice.

Hâtons-nous d'ajouter que cette erreur n'enlève rien à la sagacité avec laquelle le caissier de la Banque royale a su déduire d'une simple observation statistique la *preuve théorique* de la fraude. M. Durand a reçu aujourd'hui de nombreuses félicitations sur sa découverte et sur la façon vraiment ingénieuse avec laquelle cette découverte a été faite.

Vers cinq heures un quart, Jackson passant devant le kiosque de la place Jacques-Cartier, acheta le *Monde* et parcourut avec une stupéfaction indicible l'article que nous venons de reproduire.

Il ne lui fut pas difficile de reconnaître que la première partie de cette note avait été inspirée par Varé lui-même.

— Décidément se dit-il ce sont des coquins extrêmement forts. Mais qui ont-ils arrêté ? et quelle est cette nouvelle diablerie ? Et poussé par une curiosité à laquelle se joignait une anxiété véritable, le détective américain précipita ses pas du côté de la maison de Jardine.

Une centaine de passants étaient groupés devant la porte fermée. De l'intérieur, on entendait des cris et des vociférations. Quelques uns des passants disaient qu'il fallait enfoncer la porte. D'autres opinaient pour qu'on attendit l'arrivée de la police.

Jackson qui connaissait les êtres et qui commençait à comprendre ce qui avait du se passer courut en toute hâte

de l'autre côté de la maison, trouva la porte de derrière ouverte, pénétra dans la boutique et ouvrit la porte qui donnait sur la rue Saint-Jacques. La foule se jeta à l'intérieur. Cinq ou six personnes déterminées prirent les devants et gravirent l'escalier quatre à quatre ; car les cris semblaient partir du premier étage.

Quelques instants après on vit apparaître Chrysanthème à demi enragé, suffoquant, la sueur au front et les vêtements en désordre.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?... demanda-t-on de toutes parts.

Et Chrysanthème répondit d'une voix expirante :

— C'est Jardine... accusé de faux et prisonnier sur parole... il était confié à ma garde... le misérable m'a renversé par un croc en jambe, s'est précipité hors de sa chambre et m'y a enfermé à double tour... Voila un quart d'heure que je crie et que j'essaie de défoncer la porte... Il a filé pendant ce temps-là le bandit !

Un éclat de rire général accueillit cette aventure vraiment bouffonne, malgré la gravité du cas, de l'agent de police emprisonné par son prisonnier.

Jackson fut le seul à ne point partager l'hilarité du public.

—Sale canaille ! Pantin ! grommela-t-il entre ses dents. S'il n'eut senti l'impérieuse nécessité de se contenir il eut sauté à la gorge de Chrysanthème.

On demanda de divers côtés à Chrysanthème depuis combien de temps son prisonnier s'était évadé.

— Je viens de vous le dire un quart d'heure, peut-être vingt minutes. Vous comprenez que je n'ai pas regardé à ma montre... Vous devez savoir aussi bien que moi, quand vous avez commencé à m'entendre crier.

C'était un gros mensonge, car il y avait en réalité un peu plus d'une heure et demie que Racine était parti, mais il n'y avait guère plus d'un quart d'heure que Chrysanthème avait commencé à crier. Il avait commencé selon la promesse faite à Jardine au moment où le train de Boston passait les lignes.

Jackson se précipita chez Philippe Lestrelle comme un fou et entra comme un ouragan.

— Qu'est-ce qu'il y a donc...? demandaient à la fois Philippe et son ami.

— Il y a que nous sommes joués, que nous avons perdu notre temps et que tout est à recommencer... Ces canailles de Varé et de Chrysanthème ont dénoncé Jardine, l'ont arrêté et l'ont fait fuir... C'est le programme qu'ils m'avaient expliqués... C'est ce qu'ils appellent "l'action tutélaire de la police"... A présent l'affaire des faux billets est finie ; la bande est dispersée.. J'ai perdu à la fois mon centre d'opérations et le cas de flagrant délit que je me réservais pour les faire arrêter au moment voulu. Et si ça continue comme cela, ils nous feront filer entre les doigts Sylvia et le Capitaine Dollar comme ils ont fait filer Jardine... Mais, je me vengerai... Ah ils m'ont subtilisé l'affaire des faux billets ; mais ils ne me subtiliseront pas le vol du Central Vermont, parce que ce sera moi qui les ferai arrêter : et cette fois là je jure Dieu qu'on ne laissera pas échapper les coupables !

— Vous dites que l'affaire des faux billets est finie... demanda Gabriel Sauvé.

— Eh ! sans doute, elle est finie. Le coupable a été arrêté ; il a avoué ; il n'a pas nommé ses complices et il est en fuite. La justice n'a plus rien a faire. C'est un dossier à mettre aux cartons,

L'avocat ne put s'empêcher de penser que s'il en était ainsi, leur mauvaise chance avait des compensations. Jardine en fuite, Albert Staub était hors d'affaire et l'espoir de retrouver Sylvia restait intact. Après tout, les choses avaient mieux tourné qu'on n'aurait pu l'espérer.

— Et maintenant qu'allez-vous faire ? demanda-t-il à Jackson.

— Avant tout, le vol du *Central Vermont*. Tant que je n'aurai pas entre les mains l'arrestation de Varé et de Chrysanthème, nous serons exposés à être joués une seconde fois. Mais pendant que je serai occupé ailleurs, ne perdez pas de vue Augustin Lapré. Que le premier d'entre nous qui l'apercevra s'arrange pour le suivre jusqu'à la maison où il demeure. Je fais mon affaire du reste.

CHAPITRE IX.

DERNIERS PREPARATIFS

Jackson avait raison de considérer l'exécution du vol projeté au *Central Vermont* comme une nécessité qui s'imposait. Le seul moyen d'établir juridiquement et irréfutablement le crime des détectives voleurs, consisistait à les prendre sur le fait dans un cas particulier où ils auraient agi par eux-mêmes et où ils ne pourraient pas rejeter les responsabilités sur quelque complice comme Jardine ; et pour les prendre sur le fait, il n'y avait encore qu'un seul moyen, c'était de faire la preuve contre ceux en travaillant avec eux. Jackson avait accepté cette nécessité avec toutes ses conséquences, lorsqu'il s'était fait passer auprès de Varé et de Chrysanthème pour un voleur émérite. Il avait manœuvré pour se faire offrir par eux une part de complicité ; il l'avait acceptée ; et maintenant il ne pouvait reculer sans s'aliéner leur confiance sans perdre le fruit du travail préparatoire qui devait infailliblement lui livrer les coupables.

Cependant le *détective* américain était trop avisé pour ne pas se rendre compte des dangers que présentait l'exécution de ce plan de campagne hardi. Et tout d'abord en prenant part à un vol, même pour le bon motif, il s'exposait à tomber sous le coup de la loi pénale. Il était donc indispensable de préparer à l'avance la preuve de son innocence; et nous verrons tout à l'heure le moyen audacieux et très simple auquel il se proposait d'avoir recours, tant pour se mettre lui-même à couvert que pour assurer la poursuite immédiate de Varé et de Chrysanthème.

La soirée de la veille du vol fut consacrée par les trois coquins et par leur complice Jackson à repasser leurs roles et à faire leurs derniers préparatifs. Tout naturellement cette intéressante réunion eut lieu à la maison de Williams.

Rateau, qui n'avait pris part jusque là à aucune des opérations de la bande, était plein de terreur et de scru-

pules tardifs. Varé et Chrysanthème eurent beaucoup de peine à le remonter, en lui faisant boire force rasades. Mais il était trop irrémédiablement compromis depuis le moment où il avait livré à ses futurs complices l'empreinte de la serrure, pour pouvoir reculer au dernier moment.

— Qu'est-ce que tu as à craindre ? lui dit Varé. Tu n'auras rien à faire, heureux gaillard sauf à toucher un joli bénéfice. La seule chose qu'on te demande est d'être occupé dans un autre coin de la gare et de ne rien voir quand Jackson entrera dans le caveau et quand il en sortira. C'est un joli métier et pas difficile...

— Sans compter ajouta Chrysanthème, que rien n'est plus naturel que de ne pas voir un homme entrer dans un caveau ; et qu'en cas d'accident, on pourra t'accuser de bêtise, mais que personne ne songera à te croire coupable.

— D'autant qu'il aura son *alibi* tout trouvé, dit à son tour Jackson.

— Et puis, reprit vivement Varé, avec nous, il n'y a jamais d'accidents à craindre. Si, par malheur le pot aux roses venait à être découvert, j'arrête Jackson, et puis je lui laisse la chance de filer.

— Et si c'est toi qu'on soupçonne... ?

— Oh ! moi, on ne me soupçonne jamais ; je suis insoupçonnable ; car j'ai toujours la meilleure des raisons à donner à ceux qui seraient tentés de me demander pourquoi j'étais sur le lieu du crime...

— Laquelle ? demanda Rateau, qui n'était qu'à demi rassuré.

— Pardieu, c'est mon métier de *détective* d'être sur le lieu des crimes. J'avais eu vent de quelque chose, et j'étais là pour surveiller et pour arrêter les coupables.

— Très fort ! dit Jackson avec son gros rire.

— Tout cela n'en fait pas moins, répéta et Rateau avec une mine piteuse et inquiète, que me voilà engagé malgré moi, par pure faiblesse, dans une entreprise dont le moindre danger est de me faire perdre ma place...

— Que veux-tu y faire, mon pauvre vieux ? répondit philosophiquement Varé ; le vin est tiré, il faut le boire. Que diable tu ne pouvais pas rester perpétuellement entre le ziste et le zeste.

— C'est vous qui m'avez engrené...

— Eh ! non : c'est toi qui t'es mis volontairement dans l'engrenage, le jour où tu as trouvé avantageux de donner de faux renseignements pour dérouter la justice, comme dans l'affaire de la rue Peel et de laisser filer des coupables comme Jardine, pendant que tu étais là pour les surveiller. Ton histoire est aussi vieille que le monde et il en a été exactement de même de la notre, avec cette différence que nous avons plus d'estomac. Crois-tu que j'aurais jamais fait la connaissance du capitaine Dollar, moi qui te parle, si je n'avais pas commencé par découvrir des peccadilles qui auraient pu le mener très loin et si je n'avais pas trouvé beaucoup plus lucratif de m'entendre avec cet homme de génie que de le dénoncer bêtement aux juges? Nous avons commencé par laisser échapper des coupables qui nous payaient rançon ; et puis nous avons eu l'idée qu'il serait infiniment plus pratique de nous mettre à leur tête et d'organiser à la fois le crime et l'impunité. Et le capitaine Dollar, qui est un grand homme, a compris sans hésiter quelles puissantes ressources étaient contenues dans notre association. Quoique tu ne soies qu'un poltron, tu le comprendras à ton tour ; et quand tu y auras touché une fois, tu seras honteux de nous avoir fait perdre tant de semaines dans de sottes tergiversations.

Il ne restait à Rateau qu'à s'exécuter et à donner au détective américains les renseignements de détail, dont ce dernier avait besoin pour mener à bien l'importante opérations du vol du *Central Vermont*.

Chaque samedi il y a, sur chacune des lignes de la compagnie, un receveur qui est dans le train et qui reçoit du chef de gare de chaque station, la recette de la semaine, enfermée dans un sac en cuir fermé à clef avec un bordereau destiné à servir de pièce justificative. Au fur et à mesure que le train passe par une station et qu'un sac a été remis ou jeté au receveur, celui-ci le dépose dans une caisse en bois qui doit les contenir tous. Cette caisse est fermée et scellée et déposée dans le caveau, à l'arrivée à Montréal : et, comme il y a cinq lignes ou section de lignes, cela fait cinq boîtes à défoncer avec une hache.

— Diable, fit Jackson, cela prendra plus de temps que je ne croyais.

— On peut s'y mettre de bonne heure et prendre tout le temps voulu. Il n'y a aucune crainte d'être dérangé...

— Mais si quelqu'un venait à entrer dans le caveau...?

— Impossible. Personne n'a rien à y faire le dimanche ; et quand on le voudrait, on ne pourrait pas y entrer ; car il n'y a qu'une clef qui est entre les mains du sous chef ; et le sous chef ne vient pas de la journée.

—Allons conclut gaiment Jackson, je vois que tout est pour le mieux. Comme l'a dit excellemment Varé, votre présence à tous s'explique le plus naturellement du monde. Celle de Rateau est même obligatoire, puisqu'il est de service. Il n'y a que la mienne qui pourrait donner à réfléchir ; mais on ne me verra guère : et comme je prends le train à 7 h. 45 du soir, et que le vol ne sera découvert que le lendemain matin, s'il prend fantaisie à quelqu'un de prétendre que c'est moi qui suis le voleur, je ne serai jamais qu'un voleur inconnu, dont personne ne pourra dire le nom et qui prendra ses petites précautions pour ne pas être retrouvé.

Il avait été convenu, en effet, entre Jackson et les deux détectives voleurs que, pour mieux dépister toutes les recherercheches, l'américain gagnerait les Etats-Unis, le soir du vol, et ne reviendrait que quand on aurait eu le temps de s'assurer que son signalement n'avait été pris par personne. Jackson, qui avait de bonnes raisons pour tenir à cette combinaison n'avait pas eu de peine à se la faire proposerpar les deux policiers. Il avait commencé par se récrier beaucoup ; en disant que sa sûreté était menacée de l'autre côté des lignes mais ses amis avaient insisté avec la plus grande énergie et s'étaient efforcer de le convaincre qu'il pouvait très bien retourner pour quelques jours aux Etats-Unis, sous un dégrisement qui lui ôtât toute crainte d'être arrêter par la police américaine, à raison de ces méfaits antérieurs. Jackson, qui savait fort bien ne courir aucun risque, avait fini par se rendre aux instances de ses deux complices. Il avait son plan.

Vers la fin de la soirée, M. Thompson, le vieux profes- d'anglais qui s'était chargé à titre de voisin de la garde

de la maison de Williams, vit que le salon était éclairé ; et concluant naturellement que Varé devait y être, il frappa à la porte pour lui souhaiter le bonsoir et causer avec lui.

M. Thompson avait déjà rencontré plusieurs fois Jackson, qui lui avait été présenté par Varé, comme un riche habitant de New-York :

— Tels que vous nous voyez, lui dit Varé, nous sommes en train de passer avec M. Jackson la dernière soirée où nous aurons le plaisir de le rencontrer à Montréal...

— Comment cela ? fit M. Thompson.

— Il part demain pour New-York.

— Je serai vraiment désolé de ne plus rencontrer M. Jackson, reprit le professeur ; puis s'adressant à l'américain : " j'espère cependant que vous nous reviendrez bientôt ? "

— Je ne le sais pas moi-même, répondit Jackson. Peut être reviendrai-je dans trois où quatre jours : peut être pas avant la saison prochaine. Cela dépend des affaires que je vais trouver là-bas.

— Et vous prenez le train de 7 h. 45 du soir ?

L'américain fit un signe affirmatif.

— Voulez-vous me faire le plaisir de venir diner chez moi avec vos amis, demain avant votre départ... ?

— Voila, dit Varé, une excellente idée. Si le cœur vous en dit mon cher Jackson, vous viendrez ici un peu avant cinq heures avec votre valise ; nous ferons ensemble le diner des adieux, et nous vous reconduirons tous les trois à la gare.

Jackson remercia chaleureusement M. Thompson de son aimable invitation et s'empressa de l'accepter.

Quand on se fut separé, l'américain prit une voiture et se fit conduire à la maison de la rue Laval où il avait donné rendez-vous à Gabriel Sauvé et à Philippe Lestrelle. Il leur confirma que tout était réglé et que c'était demain le grand jour. Philippe Lestrelle ne se sentait pas de joie, à la pensée que les coquins allaient enfin être pris au piège. L'avocat se fit répéter par Jackson tous les détails du complot et lui demanda s'il avait bien pris toutes ses précautions pour ne pas être personnellement inquiété.

— Lisez plutôt ceci, répondit le detective avec un sourire de satisfaction : et il tendit à Gabriel Sauvé une feuille de papier contenant la copie d'une lettre que ce dernier lut à haute voix et qui était ainsi conçue :

M. PLUM,

Chef des détectives du *Central Vermont.*

BOSTON

"Pour éviter tout malentendu je crois devoir vous prévenir qu'à l'heure où vous recevrez cette lettre un vol important et auquel je dois participer aura été commis au préjudice de votre compagnie à Montréal.

"Je vous donne cet avis, pour vous faire connaître à l'avance le but dans lequel je suis obligé d'agir, et en même temps je prends mes mesures afin que vous ne soyez prévenu que deux ou trois heures après que le vol aura été consommé ; car si vous aviez eu le temps de l'empêcher, il en serait résulté de grand malheurs.

"En concourant matériellement à cette expédition, qui se serait d'ailleurs accomplie sans moi si j'avais refusé mon aide aux voleurs, je saisis le seul moyen qui me soit apparu pour vous mettre à même de découvrir et d'arrêter une bande de malfaiteurs exceptionnellement dangereuse, et pour les empêcher de commettre à votre préjudice un autre vol beaucoup plus considérable et compliqué d'assassinat sur la personne d'un de vos principaux officiers.

"Je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour qu'on vous vole le moins cher possible ; et je suis autorisé à l'avance par une personne d'une haute solvabilité à vous garantir qu'en aucun cas votre compagnie ne subira aucune perte ; car je me présenterai demain matin, à votre bureau à Boston, pour me mettre à votre disposition et vous offrir caution valable pour le montant intégral de la somme volée.

"Permettez-moi de vous supplier, de la façon la plus instante, de ne tenter aucune démarche avant d'avoir reçu ma visite. Il y va de plusieurs vies ; et lorsque vous aurez entendu mes explication verbales, je suis certain que vous approuverez ma conduite et que vous serez d'accord avec moi pour éviter toute imprudence de nature à donner l'éveil à d'aussi habiles et d'aussi dangereux scélérats que ceux auxquels nous avons affaire.

Bien respectueusement

FRANK JACKSON

de l'agence Pinkerton et Cie.

Détective privé.

Ceci, dit Jackson avec un mouvement d'orgueil, est la copie d'une lettre, dont l'original est entre les mains de nos agents à Boston et sera remis à M. Plum entre 9 et 10 heures du soir, à moins qu'une circonstance imprévue ne m'obige à adresser au dernier moment un contre ordre télégraphique. Vous voyez que toutes mes mesures sont prises et bien prises. Il ne me reste plus qu'à prier M. Lestrelle de me délivrer un chèque. Je compte bien d'ailleurs que M. Plum ne l'acceptera pas et m'offrira au contraire une forte récompense. Mais il vaut mieux être paré à tout événement.

CHAPITRE X.

LE VOL.

Le lendemain matin, à la première heure, Varé, Chrysanthème et Jackson se rencontrèrent une dernière fois; et il fut convenu que chacun d'eux se rendrait séparément à la gare du *Central Vermont*. L'américain se fit conduire en voiture, avec une valise contenant une petite hache et destinée à renfermer les sacs d'argent qu'il allait voler. Ensuite, il s'installa tranquillement dans la salle d'attente des voyageurs, pendant que Varé et Chrysanthème arrivaient tour à tour sur le quai du chemin de fer et y trouvaient Rateau toujours fort ému et arpentant fiévreusement le trottoir.

Au bout de quelque temps, Jackson sortit de la salle d'attente et se croisa avec Varé, auquel il demanda du feu pour allumer son cigare.

— Tout est convenu pour une heure de l'après-midi, lui dit vivement Varé. A ce moment là, il n'y aura pas plus de trois employés dans la gare; et nous nous chargeons de les occuper. D'ici là, faites semblant de faire un somme, si vous voulez; et tournez-vous la figure contre la figure contre la muraille de façon à ce qu'on vous voie le moins possible.

— Entendu, fit laconiquement l'américain.

Chrysanthème s'en alla à ses affaires ; Varé se rendit à quelques pas de la gare, chez un restaurateur qui était de ses parents et lui dit que, comme il avait à faire au *Central Vermont*, il en avait profité pour venir partager son *lunch*.

— Si vous allez à la gare, lui dit sa cousine, (la femme du restaurateur), cela se trouve on ne peut mieux ; car j'ai une lettre pour une de mes amies de New-York, que j'aimerais à faire partir aujourd'hui ; et, comme la poste est fermée, je pense que vous pourrez me rendre le service de vous adresser au conducteur du train et de lui demander de prendre la lettre dans sa poche, et de la mettre, en arrivant, dans une boite de poste, à New-York.

Varé s'empressa de répondre que rien n'était plus simple et qu'il se chargerait de la commission avec le plus grand plaisir. Ni le mari, ni la femme ne s'étonnèrent d'ailleurs de le voir le dimanche ; car, étant détective, il avait souvent à faire à l'arrivée et au départ du train.

Lorsqu'une heure sonna, Varé et Chrysanthème étaient de retour à leur poste; et, au son de l'horloge, Jackson commença à s'ébranler.

La porte de la voute, qui était en fer, était située à main droite, vers l'extrémité de la gare.



Voûte. Gare du "Central-Vermont".

Comme Varé l'avait prévu, il n'y avait en ce moment que deux employés présents : M. Patterson, l'opérateur du télégraphe, dont le guichet se trouvait à peu près en face de la voute, et son messager le jeune Leight qui était en train de fendre du bois.

Rateau arrêta Jackson en passant, et lui dit à voix basse de s'avancer lentement et d'ouvrir la porte du caveau aussitôt qu'il verrait s'éloigner le jeune Leight, et Chrysanthème détourner l'attention de M. Patterson.

En effet, au même moment, Chrysanthème, qui se promenait de longs en large, vint s'accouder au guichet de l'opérateur et entamer avec lui une conversation banale. Tel qu'il était placé, devant ce guichet de 14 pouces de largeur sur 4 pied de haut, Chrysanthème tournait le dos à la voute et en dissimulait complètement la vue à M. Patterson.

Rateau, qui n'avait cessé depuis le matin de se plaindre du froid et de se frotter les mains comme un homme littéralement gelé, aborda le messager Leight et lui demanda d'aller dans la cour, lui chercher de l'huile de pétrole pour allumer son poële. Il parut s'engager entre eux une discussion; le jeune homme disant que ce n'était pas son service, et Rateau cherchant toujours à l'éloigner. Enfin, Rateau lui proposa de l'aider à aller chercher de l'huile dans la salle des bagages et à remplir un petit bidon ; et tous deux partirent ensemble.

Jackson qui s'était adossé au mur avec sa valise à la main, à un pied environ de la porte de la voute, s'avança

vivement, mit la clef dans la serrure, ouvrit la porte et la referma sur lui après être entré dans la voute.

Cette opération n'avait pas duré un quart de minute.

Dix minutes après, Rateau revint avec Leight. Ils avaient vainement cherché de l'huile de charbon dans la salle des bagages; et quoique Rateau affirmât qu'il était sûr qu'il y en avait, ils n'en avaient point trouvé.

Peu de temps après, Chrysanthème cessa sa conversation avec M. Patterson et démasqua le guichet. Leur entretien avait duré un quart d'heure.

La première partie du complot avait eu un plein succès. Jackson était maintenant dans la place et allait pouvoir piller les caisses qui contenaient la recette de la compagnie. Il ne restait plus maintenant qu'à sortir de la voûte aussi heureusement qu'il y était entré. Il avait été convenu qu'on choisirait pour cela l'heure du départ du train de 4 heures 30, et que l'américain serait averti par un coup de pied frappé contre la porte de la voûte.

Vers deux heures. M. Lepore commis au guichet des billets vint s'instaler à son poste pour le train de 4 heures 30. Il rencontra Chrysanthème, qui vint causer avec lui et se plaignit d'avoir mal à la tête et d'avoir froid. M. Lepore l'emmena dans un wagon de voyageurs qui était chauffé,à environ 200 pas de là. Cinq minutes après tous deux revinrent à la gare; et Chrysanthème dit qu'il allait aller à l'hôtel en face, pour prendre un verre.

Une demi-heure plus tard Marius Elpeck, l'agent du Central Vermont,chargé de veiller au départ du train,entra à son tour dans la gare et se mit à se promener sur le quai. Vers quatre heures, Varé et Chrysanthème, qui étaient revenus sur les entrefaites et qui étaient en train de causer avec M. Lepore,firent signe à l'agent de venir les rejoindre au guichet des billets. Après dix minutes de conversation, Chrysanthème exhiba un télégramme contenant le signalement d'un homme qu'il cherchait et pria M. Elpeck de l'avertir s'il apercevait dans le train un individu répondant à ce signalement. De son côté, Varé lui remit la lettre de sa cousine, en le priant de la confier au conducteur du train. Accosté par les deux agents, au moment où il venait à leur rencontre, M. Elpeck tournait naturellement le dos à la voie; et il lui était impossible d'apercevoir la porte du caveau, située à une quarantaine de pas derrière lui à sa droite.

Pendant ce temps,Rateau continuait à se promener. En passant devant la porte de la voûte et en constatant que personne ne pouvait le voir,il donna le coup de pied convenu.

— Sommes-nous seuls? dit Jackson d'une voix sourde.

— Oui, mais hâtons nous!

— Je ne suis pas prêt. Ces boîtes sont véritablement maudites. Je n'ai pu en défoncer qu'une. Ne peut on pas retarder encore?

— Soit, répondit Rateau avec un vif desappointement. Dans une heure d'ici, il n'y aura plus personne à la gare et je reviendrai vous avertir.

Quand Varé et Chrysanthème virent Rateau revenir vers eux, avec l'air ennuyé d'une personne à laquelle serait survenu un incident fâcheux, ils rompirent le cercle et M. Elpeck retourna à son service.

— Qu'est-ce qu'il y a donc? demanda Varé.

— Il y a, reprit furieusement Rateau, que cet animal de Jackson n'a encore rien fait et qu'il demande du temps.

— Diable!

— Que la peste l'étouffe. Je lui ai répondu que, dans une heure,la gare serait vide et que je reviendrais le chercher. Mais, tant pis pour lui. Cette fois-là, il faudra qu'il sorte bon gré mal gré. Sans cela, je le plante là jusqu'à demain matin et je le laisse prendre.

— C'est que nous ne pouvons pas rester dans la gare, Chrysanthème et moi, après le départ du train. Nous allons être oubligés de l'abandonner et nous l'attendrons dans notre voiture,au coin de la rue St. Jacques. S'il survient quelque chose de grave, tu viendras nous chercher.

Après le départ du train Varé et Chrysanthème s'éloignèrent,comme ils l'avaient dit. M. Patterson l'opérateur du télégraphe avait fini son service à 2 heures ½. M. Lepore, ayant distribué ses billets rentra chez lui; et M. Elpeck se retira, comme il en avait l'habitude, pour revenir seulement à 7 heures du soir pour le train de 7 heures 45. Rateau resta seul dans la gare, où il devait être relevé de faction par son collègue à 6 heures du soir.

A cinq heures l'agent recommença à frapper furieusement contre la porte de la voûte.

— Est-ce l'heure? demanda Jackson de l'intérieur.

— Sans doute. Dépêche-toi de sortir. Sans cela, mon collègue va venir me remplacer et tu seras pris en cage comme un imbécile.

— C'est que je n'ai encore que deux caisses......

—Eh! bien prends leur contenu et laisse les autres. Je ne te donne pas une minute de plus.

Jackson sortit en maugréant contre ce coquin de sort qui avait trompé son attente, et contre ces caisses qui, pour sûr, ne devaient pas être en bois, mais en fer, tant elles étaient difficiles à ouvrir. Pendant qu'il refermait rapidement la porte, Rateau lui indiqua l'endroit où il retrouverait la voiture de Varé et de Chrysanthème et s'éloigna à pas précipités.

— Ouf! dit Jackson, quand il se retrouva seul, me voilà dehors avec ma valise; et j'ai trouvé le moyen de n'ouvrir que deux caisses; c'est d'autant d'économisé pour le *Central Vermont*. Maintenant l'affaire est baclée. Il ne reste qu'à se bien tenir jusqu'à l'heure du départ du train.

En montant dans la voiture, où l'attendaient ses deux complices, il donna l'adresse de la maison de Williams et il recommença de nouveau ses jérémiacles,sur la mauvaise chance qu'il avait eue de n'ouvrir que deux caisses.

— Il faut que tu sois un fichu maladroit, dit Chrysanthème avec mauvaise humeur.

— Non; seulement j'avais des mauvais outils; et vous comprenez que je ne pouvais pas sortir du caveau, pour vous demander d'aller me chercher une hache qui eût un meilleur fil.

Quand les trois hommes furent entrés dans la maison, et quand ils eurent éventré les sacs, après les avoir retirés de la valise, leur déception fut bien autrement cruelle.

Les sacs ne contenaient en tout que $1.238, sur une somme totale de plus de $7.000.

Ce n'étaient pas même les deux cinquième, comme on était fondé à l'espérer; ce n'était qu'un sixième de la recette de la semaine.

La mauvaise chance, qui semblait s'archarner contre Frank Jackson,voulait qu'il eut ouvert les caisses des deux lignes du plus faible parcours, et que le contenu de ces deux caisses réprésentât à peine la moitié de ce qu'il aurait trouvé dans chacune des trois autres.

Jackson laissa échapper un sourd gémissement et Chrysanthème éclata en reproches et en imprécautions. Varé n'était pas moins déconfit : mais il avait le caractère plus philosophe; et il pensait avec raison que,là où il n'y a pas de remède,il est inutile de se lamenter et de pousser des cris.

— Pas de chance, répétait Jackson avec une douleur affectée. Mais les derniers mots n'en sont pas dits... Une autre fois,on fera mieux...... Que diable ! aussi, c'est votre faute. Je vous explique que je suis sans rival dans les tours d'adresse; et vous me confiez un ouvrage de force... Si vous m'aviez dit cela,j'aurais fait venir un de mes amis qui est fort comme un bélier et qui eût été capable de venir à bout,à lui tout seul des murailles de Jéricho elles mêmes.

—Partageons toujours ces 1238 piastres et allons dîner—reprit Varé. Il ne nous reste que cela à faire. C'est égal, c'est malheureux d'avoir monté un si beau coup,une conception aussi puissante que hardie, et d'en tirer à peine une bouchée de pain.

Mais, au partage, une dernière déception attendait Jackson; car il ne lui revint que $147, tandis qu'en bonne justice il aurait du avoir droit au moins un quart, c'est-à-dire à $310. Varé dut lui expliquer, sans parvenir à le convaincre, que c'était la règle de l'association et qu'il y avait à faire place à une série de prélèvements statutaires. La protection commune et l'action tutélaire de la police ne s'achetaient décidément pas pour rien.

— Ah ça ! est-ce que vous comptez opérer sur la même base avec les $180.000 à $200.000 du *paymaster* ? demanda aigrement l'américain. Dans ces conditions là, je vous déclare que je n'en serais plus......

— Nigaud ! si le coup du *paymaster* réussit, tu-sais bien que nous filons avec toi et que nous brulons la politesse au capitaine Dollar et à l'association. Mais tant que nous restons ici, il faut être honnête avec les camarades. Sans cela, il pourrait nous en cuire ; et ce n'est pas avec un vol qui va faire le bruit de celui d'aujourd'hui, qu'on pourrait se hasarder à présenter des comptes fictifs.

Il n'y avait plus que le temps de dîner avant l'heure du départ du train; et les trois complices se rendirent chez M. Thompson qui logeait à la porte à côté. Jackson qui n'avait au fond du cœur aucun sujet de tristesse, s'efforça d'égayer la conversation et tint le *dé* avec M Thompson, mais sans parvenir à dérider les deux détectives.

A 7 heures 20 minutes, les quatre amis montèrent en voiture et reconduisirent Jackson jusqu'à l'entrée de la gare. Ce dernier leur serra la main, en criant : " Au revoir " et monta à toute hâte dans le train ; et bientôt on entendit la cloche du départ.

Le vol du *Central Vermont* était consommé.

Le lendemain, lundi, vers huit heures du matin, M. Jack Fellen, agent du Grand Tronc à la Pointe Saint-Charles, dans le service du *paymaster*, se rendit à la voute pour prendre les boîtes et demanda au gardien de lui ouvert les portes. En entrant, ils s'aperçurent tout de suite que deux boîtes avaient été brisées et que les couvercles en étaient fendus en deux.

Ils refermèrent vivement la porte ; et le gardien alla chercher le sous-chef de gare. Le *paymaster*,prévenu pa le téléphone,arriva quelques instants après. Nos lecteurs savent déjà que deux des boîtes étaient vides. On examina la serrure de la porte et on constata qu'elle fonctionnait régulièrement.

Le public se perdit en conjectures sur les auteurs de ce vol audacieux et sur la raison inexplicable qui avait pu les déterminer à abandonner au dernier moment la plus forte partie de leur proie.

Plusieurs employés de la compagnie furent soupçonnés; d'autres furent congédiés pour défaut de surveillance. Mais personne ne songea aux détectives-voleurs. Les *Détectives*-VOLEURS ! L'accouplement de ces deux mots était encore inconnu ; et la présence de Varé et de Chrysanthème parut d'abord si naturelle que c'est à peine si on la releva.

TROISIEME PARTIE.

———:o:———

CHAPITRE PREMIER.

CE QUE JACKSON ALLAIT FAIRE A BOSTON.

— Ainsi vous affirmez de nouveau que le vol a été conçu par Varé ; qu'il a été exécuté par vous, de concert avec Varé, Rateau et Chrysanthème ; et que vous n'y avez pris part que dans le but de démasquer ces trois hommes, dont deux au moins sont coupables de crimes encore plus graves et se préparaient, si vous ne les aviez découverts, à commettre de nouveaux forfaits ?

— Dans le cas où l'avis que vous avez reçu et ma présence ce matin dans votre bureau ne suffiraient pas à justifier mon affirmation, la lettre de M. Philippe Lestrelle et l'*affidavit* de Pinkerton ne peuvent laisser place, à aucun doute....

Le lecteur a reconnu facilement que le personnage qui vient de s'expliquer en ces termes n'est autre que Frank Jackson, le détective américain ; et que celui qui est en train de lui faire subir cette interrogatoire est M. Plum, le célèbre chef des détectives du *Central Vermont*.

M. Plum est un homme de six pieds deux pouces, et d'une ampleur proportionnée à sa taille ; un véritable hercule, sous la main duquel il ne fait pas bon de tomber pour les voleurs. De sa figure large et bouffie, sortent des yeux très petits, très ronds et très noirs; deux yeux perçants comme une vrille et qui semblent pénétrer jusqu'au fond de l'âme de celui sur lequel ils s'attachent. Il suffit de le regarder pour deviner que cet hercule est en même temps un inquisiteur de première force, et qu'il doit être encore plus dangereux dans ses interrogatoire que par la force de son poignet.

— Et maintenant ajouta-t-il, quel est votre procédé pour arriver à la constatation judiciaire... ?

Mais, dit Jackson, il me semble qu'il n'y a besoin d'aucun procédé qui sorte de l'ordinaire. Il me suffit pure

ment et simplement, de retourner à Montréal et d'y faire une dénonciation sous serment; ce que je suis prêt à exécuter, aussitôt que cet excellent M. Lapré nous aura mis sur la piste de l'adresse des complices que nous cherchons, c'est-à-dire dans quatre ou cinq jours tout au plus. Avec les témoignages des personnes qui ont vu nos hommes hier à la gare et qui expliqueront comment on a détourné leur attention; avec les sacs déchirés qu'on aura dû retrouver à quelques pas de la maison de Williams, où j'ai pris de les jeter moi-même; avec notre présence commune dans cette même maison, au sortir du vol, ma déposition sera corroborée par une série de preuves qui ne peuvent laisser de doute, ni dans l'esprit du juge, ni dans celui des jurés.

— N'allons pas si vite en besogne, reprit froidement M. Plum. Ce dont vous me parler là, c'est ce que nous appelons une preuve de circonstances; et, avec des gaillards comme ceux auxquels nous avons affaire, on ne saurait être trop circonspect. Vous êtes un habile homme, monsieur Jackson; et quoique vous n'ayiez pas travaillé pour nous, vous nous avez rendu un service signalé; mais le but que vous poursuivrez à consisté, n'est-ce pas ? à appuyer sur le vol du Central Vermont, la démonstration dont vous avez besoin pour terminer une affaire qui ne vous concerne pas directement. Je ne vois à cela aucun inconvénient. Seulement, je ne voudrais pas laisser échapper mes voleurs.

— Ni moi non plus je vous le jure.

Eh bien, qu'est-ce que vous ferez ? si Varé et ses deux complices invoquent comme tout porte à le croire, le même moyen de défense que vous ?

— Comment cela ?

— C'est bien simple. Vous dites que vous avez participé au vol pour les prendre en flagrant délit; et vous reconnaissez comme l'auteur matériel du vol; qu'est-ce qui les empêche de dire qu'ils vous savaient un voleur dangereux,(vous le leur avez vous-même avoué) et qu'ils ont fait semblant de vous assister, pour mieux remplir leur rôle de détectives et pour vous faire prendre ?

— Mauvais moyen de défense ! Ma situation ne serait pas difficile à établir, par le témoignage de M. Lestrelle et de M. Sauvé, si ce n'est par le vôtre, et au besoin pour Pinkerton.

— C'est-à-dire, que vous arriverez, je n'en doute pas, à établir la pureté de vos intentions; mais, quand vous aurez établi que vous n'êtes pas un voleur, établirez-vous pour cela qu'ils n'ont pas eu le droit de se tromper et de vous prendre pour un voleur; surtout, quand c'est vous-même qui vous êtes fait présenter à eux sous cette fausse apparence ?

Jackson se gratta le front visiblement désappointé du peu d'enthousiasme de son interlocuteur.

— Je vous trouve difficile M. Plum. Avec les éléments dont je disposais, je ne vois guère comment une affaire aussi délicate aurait pu être mieux montée, ni donner autant de chance de succès.

— Je ne vous dis pas que votre affaire ait été mal montée, tout au contraire; mais, votre plan n'est pas complet; et je suis d'avis de corser notre situation avant d'agir.

— Je suis tout à vos ordres, si vous avez quelque chose de mieux à me proposer.

— Est-ce que vous ne m'avez pas dit que vous étiez d'accord avec Varé pour lui ramener un nouveau compagnon, particulièrement propre à exécuter les ouvrages de force?

— Sans doute, il en a été question dans notre dernier entretien.

— Eh bien, je vais vous donner un de mes hommes, que vous leur présenterez comme le compagnon promis, et devant lequel il ne vous sera pas difficile de leur faire raconter la part qu'ils ont prise au vol de la gare.

— Je leur ferai même raconter tous les autres vols qu'ils se proposent de commettre, et en vue desquels ils ont besoin de son assistance.

— Voilà qui va bien. Nous le produirons ensuite comme témoin. Il ne me reste plus qu'à vous demander de me suivre à l'*United States Hotel* où nous allons trouver le papier dont nous avons besoin,et à vous prier de m'excuser, si je suis obligé,pendant deux ou trois jours,d'user vis-à-vis de vous d'une certaine surveillance.

Les deux hommes se rendirent bras dessus, bras dessous à l'*United States Hotel* et demandèrent un salon dans lequel M. Plum fit apporter à boire et réclama ensuite ce qu'il fallait pour écrire.

— Maintenant, cher monsieur, dit-il à l'américain, je pense que vous n'aurez pas d'objection à écrire la lettre que je vais vous dicter.

— Tout ce que vous voudrez, dit Jackson en prenant la plume.

PATRICE VARÉ, Ecr.,

31, RUE DES COMMISSAIRES,

Montréal, (Canada)

Cher Monsieur,

J'ai mis la main sur l'associé dont je vous avais parlé: une véritable merveille, qui est prêt à revenir avec moi et à apporter pour notre travail des outils de choix. Seulement,votre profession bien connue l'inquiète un peu; et pour le décider tout à fait, j'aurais besoin d'un petit mot de vous,aussi court et aussi simple que vous voudrez, qui me permette de lui prouver que je ne l'ai pas trompé sur le grand résultat que nous attendons. Répondez-moi aussitôt que vous recevrez cette lettre afin que je puisse partir de suite avec le *Paymaster*. Ne pensez-vous pas qu'on peut faire cette affaire le où peut-être avez-vous d'autres affaires qui paieront mieux. Cependant, nous déciderons le tout, après mon arrivée. Parlez de moi à Chrysanthème. Dites-lui que je viens et que le verrai, le soir même avec vous.

Respectueusement

F. J.

— Maintenant, continua M. Plum, si vous voulez bien mettre l'adresse sur une enveloppe, vous me permettrez de déposer moi-même cette lettre à la poste.Comme il est probable que que la réponse ne tardera guère, je vais toujours m'occuper de vous procurer l'homme en question.

— Je suppose, dit Jackson, que vous ne verrez pas d'inconvenient à ce que j'écrive un mot à M. Sauvé qui doit être un peu inquiet de moi ?

Sur un signe d'assentiment de son interlocuteur, l'américain prit une nouvelle feuille de papier et écrivit en quelques lignes à Gabriel Sauvé que tout avait réussi selon leurs souhaits et qu'il ne reviendrait pas probablement avant trois ou quatre jours; mais, qu'il le priait en son absence de surveiller avec plus de soin que jamais les allées et venues de Lapré; car, il était urgent de le retrouver au plus vite;et si l'on ne mettait pas la main dessus, il devenait à craindre que l'affaire après avoir trop longtemps traîné, n'aboutit maintenant à une solution trop rapide.

M. Plum se chargea de mettre les deux lettres à la poste et de fournir à l'américain un logement dont il serait prié,pour plus de précautions,de ne pas sortir avant qu'on eut reçu la réponse de Varé.

En même temps, le chef des détectives du *Central Vermont* télégraphiait au directeur genéral de la compagnie pour le prier de mettre immédiatement à sa disposition l'agent Farwell en ce moment à Newport dont il avait besoin pour une affaire des plus importantes.

Deux jours après, Jackson, qui passait tout les matins à l'*United States Hotel* avec M. Plum, y trouva la réponse de Varé.

Elle était ainsi conçue.

A Mr. Frank Jackson.

Cher Monsieur,

Votre lettre d'hier,ici en réponse, je dois vous dire que tout est réglé. La route est libre de tout obstacle. Venez immédiatement avec voutre associé. Ce dernier, je le vois d'après ce que vous me dites, connait bien son métier. Apportez un petit *kitt* car nous pouvons en avoir besoin pour opérer. La maison de cet homme est toujours vacante et nous vous y rencontrerons le soir de votre arrivée.

P. S. un journal vous a été adressé à l'*United State*, Ce journal est le *Monde* de Montréal; il contient des renseignements qui vous intéresseront.

M. Plum lut cette lettre avec une vive attention, comme si il eut voulu en peser chaque mot l'un après l'autre

— Hum ! fit-il, voilà un homme qui n'a pas bien envie de se compromettre ; c'est égal, il y a là assez de lignes de son écriture pour le faire pendre plusieurs fois, si le proverbe est vrai. Mon cher monsieur Jackson, vous n'avez maintenant qu'à retourner à Montréal par le premier train. Je préfère que vous ne voyagiez pas avec mon homme; mais, il vous suivra à quelques heures de distance et vous avertira immédiatement de son arrivée.

— A propos, quel nom lui donnerons nous.

— John Craps si vous voulez.

— Va pour John Craps, et n'oubliez pas que le point essentiel est qu'il trouve vos trois coquins ensemble et que ceux-ci se déboutonnent à fond avec lui.

— Vous pouvez compter sur moi, dit Jackson avec assurance. Seulement, recommandez lui de ne pas faire de coup,de tête et de ne pas marcher avant que je ne lui aie donné le signal, car nous n'aurons rien fait si nous ne prenons pas à la fois la bande toute entière.

— Je ferai mieux, répondit M. Plum, je lui donnerai pour instruction, de m'attendre, et de ne rien faire avant que je ne sois moi-même sur les lieux pour l'heure décisive.

Le lendemain matin le régistre des étrangers du *St Lawrence Hall* indiquait le retour du Révérend Josuah Parkman de Bloomington (Ind).

Quelque rassuré qu'il fût sur les suites de l'entreprise du dimanche précédent, Jackson avait trouvé plus prudent de ne pas réapparaître à la gare du *Central Vermont* sous sa figure naturelle. Il ne lui fut d'ailleurs pas plus difficile que la première fois de modifier cette physionomie d'emprunt, aussitôt après qu'il eût reconnu qu'il y avait aucun danger à courir; et dans l'après midi du même jour, il annonça à l'hôtel l'intention de prendre le train de Québec, se fit conduire à la gare du Pacifique et en ressortit tranquillement pour rentrer dans sa petite chambre de la rue Notre Dame.

CHAPITRE II

DANGEREUSES CONFIDENCES

Pendant l'absence de Jackson, les choses n'avaient guère marché à Montréal. Le vol du central Vermont avait fait un bruit énorme et procuré aux journaux de gros tirages. Mais on n'avait trouvé aucun indice qui permit de conjecturer quels pouvaient être les coupables. Le fait commençait d'ailleurs à être commun à tous les méfaits qui se produisaient dans la ville. Plus les crimes se multipliaient, moins on trouvait de coupables; et le public en avait si bien pris l'habitude, qu'on ne s'étonna pas autrement qu'il en fût du vol de la gare comme de tous les autres.

Ce qui était plus grave, le Belge Lapré n'avait pas réaparu.

Gabriel Sauvé avait cependant installé un observatoire permanent à la fenêtre de son bureau. En outre, il avait chargé son jeune clerc, celui là même qui avait si bien réussi une première fois dans la poursuite de Lapré, de parcourir incessamment les principales rues de la ville, d'entrer dans les *bars* et de ne rien négliger pour retrouver à tout prix cet auxiliaire, si précieux sans le savoir. Depuis que la fermeture de le maison de Jardine avait supprimé le seul lieu de rendez-vous où il eût été possible d'attendre le Belge de pied ferme, on ne pouvait faire mieux que d'attendre le hasard et de l'aider par une surveillance de tous les instants. Mais tout avait été vain et Emile Laberge soutenait que sûrement Lapré n'était pas sorti de son repaire; car il était impossible qu'il ne l'eut pas rencontré pendant ces quatre jours s'il avait mis seulement le nez dehors.

Jackson, quoique brulant d'impatience de couronner enfin ses recherches par la découverte de la retraite où était retenue Sylvia, n'était cependant pas disposé à désespérer pour quelques jours de retard. Il était revenu de Boston, plein de confiance dans l'issue de la lutte. Il

connaissait trop bien son Lapré, pour ne pas être certain que ce dernier n'était point homme à se laisser retenir indéfiniment en charte privée. Il fallait bien qu'à un moment où a l'autre il sortit; et Montréal n'était pas si grand qu'il lui fût possible de faire quelques commission sans passer par les rues qu'il avait l'habitude de parcourir et qui sont les artères inévitables du quartier français. D'ailleurs il allait se mette lui même à la besogne et il en faisait son affaire.

Le lendemain de son retour, Jackson avait reçu dès le matin une lettre de M. John Craps, l'avertissant qu'il était arrivé à Montreal et descendu au Windsor, et le priant de passer à sa chambre dans la matinée. Il lui avait immédiatement répondu, en priant M. Craps de venir au Richelieu, où il leur serait infiniment plus facile de se rejoindre et de rencontrer les personnes aux quelles avaient à faire.

L'agent du *Central Vermont* se rendit, en effet, au Richelieu, où il rencontra Jackson à l'heure du *lunch*.

Les deux agents se tendirent la main comme de vieilles connaissances; et M. Craps expliqua à l'américain qu'il était envoyé par son chef, M. Plum, pour jouer le rôle de briseur de coffres-forts et que M. Plum lui avait remis des ciseaux, des mèches, et divers autres outils renfermés dans un sac de cuir.

— Vous feriez bien mieux, lui dit Jackson, de laisser là le Windsor et de vous installer définitivement au Richelieu; c'est ici que Varé a établi son quartier général, et que nous pouvons le rencontrer à toutes les heures. Je vous présenterai à lui comme l'associé que j'attendais; et nous prendrons ensuite rendez vous pour ce soir avec les deux amis dans la maison de Williams. Ce sera le moment de les faire causer; et d'ailleurs, cela ne sera pas difficile, il faut bien qu'ils vous racontent leurs projets et leur manière de faire, avant de vous mettre en travail.

Le conseil était bon à suivre, M. Craps alla chercher sa valise et demanda une chambre à l'hôtel Richelieu, où on lui donna le No. 50, à peu de distance de la chambre de Varé. Jackson, qui l'avait attendu dans le *hall* demanda au bureau, qu'on l'avertit quand M. Varé rentrerait et quelques minutes plus tard, ce dernier étant rentré, les deux détectives allèrent frapper à sa porte.

— Jackson lui dit en entrant: "Mon cher Varé, je vous présente M. Craps, l'homme dont je vous ai parlé pour les *jobs*. Varé offrit des sièges aux deux visiteurs; et on se mit à parler de choses et d'autres, jusqu'au moment où Jackson trouva le moyen d'amener naturellement la conversation sur le vol du *Central Vermont*.

— Vous pouvez vous vanter, lui dit Varé, que cela a été un *job* bien mal fait; car au lieu de sept à huit mille piastres que nous aurions pû avoir, nous n'en avons eu que seize cents.

— Croyez-vous vraiment, demanda Jackson avec une ingénité parfaitement feinte, qu'il y eût une si grosse somme? Nous avons eu deux boîtes sur cinq, cela devait représenter à peu-près la moitié du chiffre total.

— Je suis sûr de ce que je dis. J'ai consulté, le lendemain matin, les principaux employés; et il n'y avait pas moins de sept à huit mille piastres; seulement vous vous êtes laissé énerver comme une brute.— Comment interrompit M. Craps, tu t'es laissé enerver, Franck. Pourtant tu n'as jamais été un poulet, nom de nom.

— C'est Rateau qui a fait manquer le coup, dit Jackson sur un ton de mauvaise humeur. Il était ivre et ne cessait de rôder autour de la porte et de donner des coups de pieds, en me disant de prendre garde, sur un ton trop élevé. Si vous croyez, que l'on peut travailler dans des conditions comme cela......

— Dans tous les cas, riposta Varé, il faut espérer qu'on fera mieux une autre fois; car ce serait à renoncer au métier. J'espère que votre ami M. Craps n'est pas un poltron comme vous?

— Pour ça non, dit Craps; j'ai apporté des outils pour faire sauter les coffres de sureté et ne suis pas homme à me laisser déranger dans ma besogne.

— Quelle est votre manière d'opérer? interrogea de nouveau Varé.

— La manière tout à fait classique. Je m'efforce d'abord d'ouvrir la serrure et quand je ne puis pas y parvenir, je la fais sauter, avec des outils que j'ai fait préparer tout exprès et qui entrent dans le fer comme dans du beurre; mais je ne me sers jamais de la poudre; il n'y a rien de bête comme la poudre; c'est comme l'on avertissait soi-même tout le quartier.

— Varé se montra visiblement satisfait de l'assurance du nouveau venu et il fût convenu qu'on se réunirait vers la fin de la soirée à la maison de Williams, pour rencontrer les amis et pour dresser un plan de campagne immédiat.

— Ce ne sont pas les affaires qui manquent dit Varé, il y en a à remuer à la pelle. Le tout est de bien choisir et s'y prendre un peu mieux que Jackson ne l'a fait la dernière fois....

Quand les deux amis furent rentrès dans la chambre de M. Craps, ce dernier avait encore de la peine à en croire ses oreilles. Sans refuser d'admettre la version de Jackson, telle que M. Plum la lui avait communiquée, il lui restait cependant des doutes dans l'esprit, sur l'existence de l'organisation des détectives voleurs.

Dans tous les cas, il croyait avoir à faire à des hommes très forts et très prudents, auxquels il serait long et difficile d'arracher leur secret. Il était abasourdi du cynisme tranquille avec lequel Varé s'était exprimé devant lui, comme devant un complice éprouvé depuis de longs mois et auquel on n'avait rien à cacher.

— Bah! lui dit Jackson, vous en verrez bien d'autres. Ces gens là sont infatués par le succès et n'admettent pas même la pensée qu'on puisse les soupçonner ni les prendre. Ils sont deux fois sûrs de moi, depuis le vol du *Central Vermont*. et pourvu que vous me laissiez faire, nous leur ferons raconter tout ce que nous voudrons.

Le soir du même jour, nos deux amis, après avoir pris ensemble un copieux diner, se rendirent, selon ce qui était convenu, a la maison de Williams. Ils y trouvèrent Varé et Chysanthème; et Chrysanthème sortit peu de temps après pour aller chercher Rateau. Lorsqu'ils rentrèrent tous deux et que M. Craps eut été présenté à Rateau, ce dernier dit à Jackson: " J'espère bien que ce n'est pas un homme comme vous pour laisser de l'argent à côté de lui, quand il est à portée de sa main, comme dans l'affaire du *Central Vermont*."

— Le fait est reprit Chrysanthème que c'est l'affaire la plus mal exécutée que j'aie encore vue de ma vie d'homme de police. Nous avons fait rire de nous; et ce

n'était vraiment pas la peine pour Jackson de se présenter à nous comme le plus fin voleur des Etats-Unis.

— Ah ça j'espère que nous n'allons pas recommencer éternellement la même litanie, répondit Jackson avec une feinte irritation. Je vous ai amené mon ami, pour tâcher de faire de bonnes affaires avec vous, et non pour discuter à perpétuité si nous avons réussi dimanche dernier aussi bien que nous aurions pu l'espérer.

— C'est pour cela qu'on vous dit que nous aimons à croire que votre ami sera plus *smart* que vous.

— Parbleu, j'aurais bien voulu vous y voir! reprit Jackson en continuant de s'exciter à froid. C'est bien à vous, qui avez joué dans toute cette affaire le rôle d'une troupe de fainéants, de venir me jeter la pierre parce que je n'ai pas tiré autant de marrons que vous l'auriez voulu Vous croyez peut-être qu'il faisait bon dans ce trou, avec une hache qui ne coupait pas, et des boîtes dont vous ne, m'aviez pas dit qu'elles étaient à peu près inouvrables. Si vous trouviez que je n'allais pas assez vite, qu'est-ce qui vous empêchait de venir me donner un coup de main, quand Rateau est venu coigner à la porte?... Car enfin, je voudrais bien savoir ce que vous avez fait pendant toute cette journée, pendant que je m'échignais à travailler!

— On dirait vraiment, répondit Chrysanthème avec aigreur, que cet animal-là fait semblant de ne pas se rendre compte que c'est lui qui avait le *job* le plus facile. Vous n'aviez qu'à ouvrir des boîtes, comme un vulgaire garçon épicier, pendant que nous avons eu la charge de la surveillance de toute la gare.... Qu'est-ce que vous seriez devenu, pendant que vous entriez dans le caveau, si je n'avais pas empêché, moi qui vous parle, l'opérateur du télégraphe de vous voir ouvrir la porte et de donner l'alarme?

— Et si je n'avais pas été là, ajouta Rateau, pour vous fournir l'empreinte de la serrure et pour emmener le jeune Leight dans la salle aux bagages pour chercher de l'huile de charbon...?

— Et si nous n'avions pas obligé, Varé et moi, reprit Chrysanthème, le conducteur du train et l'agent de distribution des billets à tourner le dos à la voûte, au moment fixé pour la sortie...

— Il est certain, dit Jackson, en se radoucissant, que je n'aurais jamais eu la pensée d'accomplir le *job* à moi tout seul. C'est bien pour cela que vous êtes venus me chercher; mais ce n'est pas une raison pour me dire toujours des bêtises. Après tout, j'ai fait ce que j'ai pû; et j'avoue même, si cela peut vous faire plaisir, que j'aurais été bien embarrassé, avec une valise chargée de grosse monnaie, si vous ne m'aviez pas attendu au coin de la rue avec une voiture.

— Il faut convenir, dit Varé avec un gros rire, que mon ami Williams a eu une fière idée, en me prêtant sa maison, et qu'elle nous a été joliment commode pour opérer le partage entre nous après l'affaire, et pour attendre avec vous le départ du train du soir.

— Parlons en de vos partages, interrompit Jackson, ils sont propres à vos partages, avec vos prélèvements...

M. Craps, savait maintenant tout ce qu'il voulait savoir, aussi, jugea-t-il nécessaire d'intervenir dans un esprit de conciliation.

— Voyons Jackson, dit-il, c'est toi qui avais raison toute à l'heure, et maintenant qui as tort de continuer une dispute inutile. Tu as été faible, c'est certain; et puis tu n'as pas eu de chance, de tomber sur les deux boîtes les plus pauvres et de laisser celles qui contenaient les plus grosse part? du magot; mais cela, c'est de l'histoire anciennes. Puisque nous sommes venus pour nous occuper d'affaires sérieuses avec ces messieurs, causons un peu de ce que nous avons l'intention de faire en commun; car je suppose que vous devez avoir de beaux plans tout préparés, auxquels il ne reste qu'à donner la dernière main...?

— Nous avons toujours l'affaire du *Paymaster* dit Chrysanthème. C'est même bien malheureux que nous n'ayons pas commencé par là.

Tel n'était pas apparamment l'avis de Rateau; car, à ce nom de *Paymaster*, il pâlit et trembla; et comme Varé lui demandait ce qu'il avait, il balbutia qu'il voulait bien travailler dans le vol, mais qu'il ne s'était jamais engagé à aller jusqu'au meurtre.

— Crétin, dit rudement Chrysanthème, est-ce qu'on fait l'un sans l'autre? quand on peut voler sans tuer, on vole; mais quand on court le risque d'être pris, on tue.

— Chrysanthème à raison, ajouta Varé avec phylosophie; ce n'est jamais nous qui décidons de la vie de nos semblables; ce sont les circonstances de chaque affaire, et leur mauvaise chance, qui les met en face de nous au moment où ils auraient mieux fait d'être ailleurs.

Mais, Rateau n'avait décidément par envie de se laisser convaincre. Il prétexta que, depuis le vol du *Central Vermont*, l'inquiétude lui avait fait perdre le sommeil; que sa femme commençait à s'apercevoir qu'il avait quelque chose; enfin, que pour rien au monde, il ne voudrait s'exposer une seconde fois à un péril semblable.

— A ton aise, lui dit Varé: personne ne songe à te contraindre; et si tu veux manquer ta fortune, nous ne pouvons pas t'en empêcher, Cela ne nous empêchera pas de rester amis comme par le passé, et de nous rendre les uns aux autres de petits services à l'occasion.

Quand Rateau se fut retiré, après avoir bû coup sur coup trois verres de *rye* et après avoir donné à chacune des personne présentes, une poignée de main d'autant plus cordiale qu'il se sentait tout heureux d'être débarrassé d'un si lourd fardeau: " Tu avais bien besoin, dit Varé en s'adressant à Chrysanthème, de nous amener ce lièvre, qui a constamment peur de son ombre. C'est bien heureux pour nous qu'il ne veuille pas entrer dans l'affaire du *Paymaster*; car il la ferait certainement rater, avec ses tremblleries.

— Pour un associé qui n'a pas l'air brave, c'est un associé qui n'a pas l'air brave, observa ironiquement M. Craps.

— Ne craignez rien, dit Varé; si jamais on a besoin de lui, je sais comment il faut le prendre et je me charge de traiter avec lui, seul à seul, avec une bonne bouteille de wisky entre nous deux; seulement, il n'est pas encore rompu au métier. La société l'intimide, et l'exposé tout franc d'un plan un peu brutal le fait rentrer sous terre.

— Revenons donc aux affaires, dit Jackson. Chrysanthème propose de tenter le coup du *Paymaster*. Cela va-t-il?

— Messieurs, opina M. Craps, je ne voudrais pas vous paraître timide à mon tour ; vous verrez plus tard que John Craps n'a peur de rien ; mais je vous avoue que, quand cela ne serait que pour rester digne de ma considération auprès de vous, j'aimerais autant ne pas débuter pour une affaire d'aussi grosse conséquence et qui ne pourrait plus être recommencée si par malheur nous venions à la manquer. Vous voyez ce qui est arrivé à Jackson, que j'ai toujours connu pour un rude gaillard et qui à mal réussi son vol de la gare, pour ce qu'il à voulu débuter pour un coup d'éclat, sans bien connaitre les habitudes du pays.

— Il a peut-être raison, dit Varé avec un signe approbateur.

— Oh ! je ne vous demande pas longtemps, reprit M. Craps avec dignité, et je ne prétends pas me cantonner dans les besognes faciles. Mais si vous aviez quelque magasin à dévaliser ou quelques caisse à forcer, pour me faire la main... ?

— Nous en avons autant que vous voudrez, répondit Chrysanthème...

— De quoi occuper tous les soirs de la semaine prochaine, si le cœur vous en dit, ajouta Varé.

— Voila qui comble tous mes vœux, reprit gaiement M. Craps. Il n'y a rien que je déteste autant que de rester les bras balants à ne rien faire ; et je serai ravi d'avoir l'occasion de vous donner quelques échantillons de ma façon d'opérer, avant que nous n'ayons à jouer ensemble votre *va tout*.

— Sans compter, remarqua judicieusement Jackson, que si nous pouvons occuper utilement une semaine ou deux, cela ajoutera toujours autant à notre petite fortune.

Varé expliqua alors à l'homme de Boston qu'on n'avait pour le moment que l'embarras du choix. Il y avait d'abord le bureau des Chars Urbains de la rue Ste Catherine, où l'on trouverait une caisse bien garnie. Il suffirait de le visiter le lendemain et de prendre connaissance des lieux. C'était une opération qui allait toute seule. Ensuite, il y avait deux caisses de restaurants, à forcer, rue Notre-Dame...

— Petite affaire, interrompit M. Craps ; car, je suppose que les restaurants font chez vous comme aux Etats Unis, et qu'il déposent tout les jours leur argent à la Banque.

Varé fit observer qu'on ne pouvait pas avoir tous les jours des affaires de millionnaires;et que, M. Craps ayant demandé à se faire la main , il fallait bien commencer par quelque chose. " Cependant, ajouta-t-il, si vous voulez débuter par un coup plus sérieux, nous avons le magasin de Lessort et Binette, où l'on peut saisir dans d'excellentes conditions une riche provision de fourrures. Ce magasin est gardé la nuit par un viellard à demi impotant, qu'il faudra peut-être assommer, mais qui est incapable d'opposer aucune résistance."

M. Craps fit un geste de dédain, que ses interlocuteurs traduisirent en comprenant que l'idée d'assommer un gardien n'offrait pour lui rien d'extraordinaire ni d'antipathique.

Varé continua en exposant brièvement le plan du vol. Il serait très aisé de présenter M. Craps à Binette, de façon à lui permette de visiter les magasins et les caves. Chemin faisant,on lui montrerait la porte donnant sur la cour par laquelle il est facile de pénétrer de nuit dans l'établissement. Jackson et M. Craps se chargeraient du vol; et les deux policiers les attendraient avec une voiture pour opérer le déménagement, vers trois heures du matin.

M. Craps qui avait écouté avec une vive attention, non sans donner de fréquents signes d'assentiment, déclara que le plan d'exécution lui paraissait tout à fait satisfaisant. Il ne restait qu'à se rençontrer, pour visiter l'établissement de Lessort et Binette et pour donner un coup d'œil aux autres places d'affaires dans lesquelles ils auraient quelque chose à tenter. Ce serait l'affaire d'une jour ou deux ; et ensuite, on pourrait se mettre immédiatement à l'œuvre.

La nuit était fort avancée quand on se sépara; car le lecteur devine aisément qu'un entretient portant sur des sujets aussi brulants n'avait pu avoir lieu sans être interrompu par de fréquentes rasades.

— Quelle collection de bandits fieffés, dit M. Craps à Jackson,pendant qu'ils regagnaient bras dessus bras dessous l'hôtel Richelieu.J'ai vu bien des choses dans ma vie, mais je n'ai jamais vu une pareille audace...Cette affaire de Lessort et Binette et un vrai casse cou...

— Cela parait tellement mal combiné, dit Jackson,que si nous étions ailleurs qu'à Montréal, je ne croirais pas qu'il fut possible de tenter le coup sans se faire prendre ; et le plus curieux, ce qui est vraiment extravagant, c'est qu'ils en exécutent comme cela tout les jours,avec la plus parfaite sécurité.

— Ça ne fait pas honneur à la police de Montréal.

— Au contraire, ça lui fait beaucoup d'honneur, puisé qu'elle est chargée de ne pas les découvrir.Elle s'acquitte de sa mission en concience. Le vol dont on nous a parlé est absurde, c'est vrai ; mais quel besoin ont-ils de prendre des précautions, là ou le voleur et la police sont une seule et même personne ? Si vous dévalisez Binette, Varé et Chrysanthême seront là pour vous protéger tant qu'il ne se passerat rien, et avec un mandat en blanc pour vous arrêter, dans le cas où les voisins s'apercevraient de de quelques chose ce suspect. Ils diront qu'ils vous avaient filé depuis votre arrivée de Boston ; et que c'est grâce à leur perspicacité qu'ils ont pu se trouver là, pour empêcher la consommation du vol ; et ils seraient bien maladroits, s'il ne trouvaient pas le moyen de se faire payer une grosse somme par Lessort et Binette pour le service qu'is se vanteront de leur avoir rendu. Le truc de "l'action tutélaire de la police " est joliment bien organisé, vous pouvez y compter ; et si nous ne nous étions pas trouvés là, il est probable qu'il aurait continué à faire fortune.

— Tout cela est bel et bon, dit M. Craps, mais, il va falloir télégraphier à M. Plum et en finir. Je ne suis pa venu ici pour exécuter des vols...

— Bah!répliqua Jackson, vous trouverez toujours bien moyen de me gagner quelques jours. Après tout, le *Central Vermont* est plus intéressé que moi à la capture du capitaine, qui est le chef réel de la bande et qui a touché la plus grosse part, de l'argent volé. C'est lui qui a inspiré le vol de la gare ; et tant que vous n'en serez pas débarrassé,vous ne serez pas délivrés de la crainte de voir tenter contre vous de nouvelles entreprises.

M. Craps aurait eu beaucoup de peine à contester la vérité de ce résonnement. La compagnie du *Central Vermont* avait, en effet, un intérêt majeur à se saisir de la bande toute entière et à ne pas laissér échapper ce chef invisible, donc chaque révélation nouvelle faisait mieux connaître le caractère redoutable. Il convint qu'il allait télégraphier à M. Plum et qu'ensuite, il s'efforcerait de gagner du temps. Pendant deux ou trois jours, cela ne serait pas difficile. C'était maintenant à Jackson de se presser d'agir.

A la porte de l'hôtel Richelieu, les deux américains se séparèrent.

— Qu'est-ce que peut bien être devenu cet animal de Lapré ? se répétait pensivement Jackson, tout en regagnant son domicile.

CHAPITRE III

LAPRÉ EN VUE.

Le lendemain matin, Jackson arpentait tranquillement la rue Notre-Dame, lorsqu'en passant devant le bureau de Gabriel Sauvé, il fit un mouvement de surprise. A l'une des deux fenêtres du bureau, était attaché un lambeau d'étoffe rouge.

C'était le signal convenu, lors de l'arrivée du détective américain, entre lui et ses deux clients, pour le cas où ils se passerait quelque chose d'imprévu, et où ils auraient un besoin urgent de se concerter avec lui.

Depuis quelque temps, Jackson s'était peu à peu départi des règles de stricte prudence qu'il avait cru nécessaire d'apporter au début. Il y avait plusieurs semaines que la bande du capitaine Dollar avait visiblement renoncer a s'occuper de Philippe Lestrelle et à le surveiller. Gabriel Sauvé n'avait jamais été suspecté par ces coquins de se mêler de leurs affaires et de chercher à les contrecairer. Quant à Jaolson lui-même, il y avait beaux jours que Varé et Chrysanthème étaient sûrs de lui,comme on l'est d'un complice éprouvé et compromis; et ils auraient cru perdre leur temps en le soumettant à une surveillance quelconque.

Dans ces conditions, l'américain avait continué à se rendre, le soir, de temps à autre, à la maison de la rue de Laval, parce que c'était le lieu de rendez-vous le plus commode, et l'heure ou il était le plus sûr de rencontrer son client. Mais il ne se fût nullement gêné, s'il avait eu quelque chose de pressant à dire, pour sonner en plein jour à la porte de l'hôtel Lestrelle ; et s'il eût rencontré l'avocat ou son ami dans la rue, il eût pu entamer tranquillement la conversation avec eux, sans croire qu'il s'exposât par là à aucun danger.

Pour qu'on eût arboré le signal convenu en d'autres temps, il fallait qu'il se fût passé quelque choses de graves, un incident qui ne souffrait pas de retard.

Jackson regarda à droite et à gauche, s'assura qu'il n'y avait pas dans la rue de personnes connues, et n'hésita pas à monter l'escalier qui conduisait au bureau de l'avocat, pour y chercher immédiatement le mot de l'énigme.

Malheureusement, il n'était que huit heures et demie du matin, et à Montréal, les hommes d'affaires n'ont pas d'hebitudes matinales. C'est une heure où les bureaux sont rarement occupés.

Jackson trouva la porte fermée.

Ne voulant pas s'exposer à rencontrer Varé à l'hôtel Richelieu, il courut au restaurant du grand Vatel, où il fit jouer immédiatement le téléphone.

Mais on lui répondit successivement que M. Sauvé et M. Lestrelle étaient sortis, sans dire où ils allaient.

Il ne restait plus qu'à se résigner à attendre que la matinée fût un peu plus avancée ; et Jackson violemment intrigué, s'arrachait presque les cheveux de dépit,en songeant que c'était autant de temps de perdu.

Il se reprochait maintenant de ne pas s'être rendu la veille au soir, quelque tard qu'il fût dans la nuit, à la maison de la rue Laval ; et comme tous les gens qui savent qu'il y a quelque chose, mais qui ne savent pas quoi, son anxiété était redoublée par la crainte que ce retard n'entraînât ou n'agravât un péril inconnu.

Pendant qu'il est forcément retenu,pour une heure environ,au restaurant du grand Vatel,et qu'il y est en proie à une vive perplexité, disons rapidement au lecteur ce qui s'était passé.

On sait, que Gabriel Sauvé avait préposé son jeune clerc Emile Laberge à la recherche de Lapré.

Depuis qu'il était chargé de cette importante mission, le jeune homme avait abandonné le service du bureau. Il courait de *bar* en *bar*, dans l'espoir d'y rencontrer son inconnu ; et, le reste du temps, il se tenait habituellement sur le pas de la porte du bureau qui, étant située à l'angle de la rue Notre-Dame et de la rue Saint Gabriel formait un excellent observatoire.

Après une attente de plusieurs jours, il commençait presque à désespérer, lorsque dans l'après midi de la veille, au moment ou Jackson et le faux Craps étaient en conférence avec Varé, la patience du jeune clerc avait été subitement récompensée.

Il avait vu apparaitre Augustin Lapré en personne.

Le Belge, sortait précisément de l'hôtel Riendeau et débouchait dans la rue Notre-Dame, en face de la porte du bureau de Gabriel Sauvé.

Il n'avait pas aperçu Emile, qui se recula vivement dans l'ombre du couloir pour éviter d'être vu.

Nous avons déjà dit, que le clerc de M. Sauvé avait l'instinct inné de la police. Pendant ces longs jours d'attente, il avait sérieusement médité sur la conduite à tenir, le jour où le hasard viendrait enfin à le mettre en face de Lapré; et il avait fort sagement décidé que le plus prudent serait alors de pas se faire voir, et de suivre le Belge sans qu'il s'en doutât.

Sans doute, si les circonstances l'exigeaient, il ne lui serait pas difficile d'aborder directement Lapré et de renouer avec lui leur connaissance entamée dans les *chars urbains ;* mais, comme ce dernier avait pour instruction de ne révéler à aucun prix le lieu de sa résidence, il était certain, qu'après avoir causé et bu avec Emile, il chercherait un moyen quelconque pour empêcher le clerc de l'accompagner ; et il serait très difficile d'essayer de le suivre sans qu'il retournât la tête et prît les précautions voulues pour dissimuler le lieu de sa retraite.

Fort heureusement,Augustin Lapré n'était pas un hom-

me difficile à filer. Il allait tout droit devant lui sans s'inquiéter des passants; et, dans sa démarche pesante et majestueuse il avait plutôt l'air d'un âne qui porte des reliques que d'un criminel qui sent le besoin d'échapper aux regards indiscrets.

Du reste, il ne fit pas tout d'abord une longue route; car, après avoir pris la rue Notre-Dame il s'arrêta au restaurant de la *Princesse Louise.*

Emile entra dans la boutique en face, pour surveiller ses mouvements, et le vit ressortir dix minutes ou un quart d'heure après, et prendre la rue St-Jean-Baptiste pour se diriger vers le quai.

Rue des commissaires, le Belge tourna à gauche, s'arrêta encore au *bar* qui fait le coin de la rue St-Gabriel, entre chez Joe Bœf où il fit une assez lougue pose, continua sa promenade jusqu'au quai des *Steamers* de la *Cie du Richelieu et Ontario* et remonta la place Jacques Cartier.

Lapré se promenait, avec l'insouciance d'un homme qui prend l'air. Sorti pour faire une commission et ayant sans doute accompli sa tâche, il se divertissait à sa façon, avant de rentrer au logis.

— Arrivé en haut de la place Jacques Cartier, il se trouva probablement fatigué de cette pénible ascention; car il s'arrêta, pour faire une nouvelle halte au *Chateau de Ramezay.*

— Quel trou! se disait Emile à part lui. Je commence à croire que nous sommes partis l'un derrière l'autre, pour faire la besogne des inspecteurs des *licnses* et pour visiter un à un tous les cabarets de Montréal... Pourvu que l'animal soit en état de continuer sa route et ne s'en aille pas tomber au milieu d'une rue... Ce ne serait pas le moyen de me faire connaitre son domicile...

Au fond, le jeune clerc n'était pas faché de la tournure que prenaient les choses. Du cabaret situé en face celui de Neville, où il était posté, il regardait l'horloge de l'hôtel de ville et il constatait avec une vive satisfaction qu'il se faisait cinq heures un quart et que le jour commençait à baisser. S'il fallait que le Belge, en se décidant à rentrer chez lui, eût à suivre les grandes voies droites dont Montréal est sillonnée. Emile se disait avec raison, que cette demi obscurité faciliterait singulièrement sa poursuite et lui enleverait toute chance d'être reconnu.

Au sortir du Château Ramezay Lapré prit la direction de la rue St-Jacques, tourna à la côte St Lambert et enfila la rue St-Laurent, non sans faire encore une ou deux stations. A la hauteur de la rue Dorchester, il tourna à gauche et se mit à longer cette rue, en se livrant sans y prendre garde à quelques zigzags que justifiait d'ailleurs le nombre de libations qu'il avait faites sur son chemin.

On traversa le *Beaver Hall*; on dépassa le *Windsor.* Lapré allait toujours tout droit devant lui, au moins autant que le lui permettait son état.

A quelqes pas de là, il s'arrêta devant un riche hôtel et sonna à la porte.

Cet hôtel n'était autre que l'hôtel Staub.

—Qu'est-ce que ce gibier de potence peut peut bien aller faire chez le vieux Staub? est-ce que par casard, il y déposerait ses capitaux? se demanda curieusement Emile Laberge.

Mais il n'eut pas le temps de prolonger ses réflexions, car une servante était revenue ouvrir la porte. Il vit Lapré lui remettre une lettre et se retourner immédiatement, pour reprendre le chemin par où il était venu. Le clerc de Gabriel Sauvé n'eut que le temps de se dissimuler, en se jetant brusquement dans une rue transversale; et il dut bénir l'obscurité croissante qui l'empêcha d'être reconnu; car Lapré avait presque failli le heurter en passant à côté de lui.

A la hauteur de l'hôtel Windsor, le Belge, qui sentait probablement s'agiter dans sa tête la fumée de l'alcool, se décida à prendre une voiture.

C'était un facheux contretemps;

Il y avait devant l'hôtel une seconde voiture libre. Emile Laberge songea pendant un instant à la prendre lui aussi; mais, il réfléchit que si la dernière partie de sa poursuite devait s'exercer dans des quartiers déserts, il lui serait bien difficicile de la faire en voiture sans exciter, à un moment donné, les soupçons de celui qu'il voulait suivre.

Son parti fut pris en quelques secondes.

Devant l'hôtel, il n'y avait rien à faire; mais il suivit la voiture au pas de course jusqu'à l'extrémité du *square*; et quand il l'eût vue reprendre la rue Dorchester, il n'en fit ni une ni deux. En deux temps, il fut derrière la voiture et s'installa tranquillement sur la tige de fer qui reliait les deux ressorts.

Quelques gamins se mirent à crier et à rire, en voyant passer cet équipage surchargé d'un hôte supplémentaire. Mais Émile ne s'en inquiéta point, et le cocher, qui n'avait aucune raison pour croire que les rires s'adressassent à lui, ne retourna pas la tête.

La voiture parcourut la rue Dorchester dans presque toute sa longueur, en se dirigeant vers l'est, et notre apprenti-policier commençait à se sentir fort mal assis, lorsque l'équipage s'arrêta enfin à quelques pas du marché Papineau.

Il était maintenant tout à fait nuit; et le jeune homme, en se laissant glisser sous la voiture, put se dissimuler facilement à tous les regards.

Lapré paya le cocher, tira une clef de sa poche et ouvrit une grosse porte massive. Le clerc de Gabriel Sauvé entendit la voix rude d'un homme en colère qui criait: "c'est toi butor.... tu rentres à une jolie heure.... je suis sûr que tu t'es encore enivré comme une brute.... Mais la porte se referma et Emile n'entendit plus rien.

Il laissa la voiture s'éloigner et se promena de long en large dans la rue; puis il finit par trouver un endroit commode, d'où il lui était facile de surveiller la porte sans être vu.

Lapré ne ressortit pas.

Evidemment, il était chez lui.

Le jeune homme passa encore une fois devant la maison, pour l'examiner tout à l'aise.

C'était un grand bâtiment à quatre étages et à dix fenêtres de façade, qui avait dû servir à une usine, et dont une partie seulement devait être occupée à l'heure actuelle.

Emile constata que la maison portait le No. 22 et inscrivit ce chiffre sur son calepin.

Ensuite, il se dirigea en toute hâte vers la rue Craig, prit la première voiture qu'il rencontra sur sa route, se fit conduire chez Gabriel Sauvé, sonna bruyamment à la porte et entra comme une bombe.

— Eh bien, dit l'avocat qu'est-ce qu'il y a?

— Je le tiens...

— Qui ça?

— Lapré parbleu! Je viens de faire avec lui le tour de la ville et je ne l'ai laissé qu'à la porte de son repaire. Si j'en juge par ce qu'il a bu en route, il devait avoir un fameux besoin de se coucher; et il ne songera pas à nous échapper cette nuit-ci.

Gabriel Sauvé était en proie à une émotion indicible.

— Enfin! s'écria-t-il l'heure de la justice a sonné!

Puis, il se précipita vers le téléphone et appela son ami Philippe Lestrelle.

Quelques instants après, il donnait ordre à son clerc de reprendre immédiatement sa voiture et aller à la recherche de Jackson. Mais le détective Américain n'était pas à son appartement de la rue Notre-Dame. Le lecteur sait déjà qu'il était occupé ailleurs, pour la soirée et pour une partie de la nuit.

Quand Emile Laberge fut de retour à la maison de l'avocat, il y trouva Philippe Lestrelle, qui venait d'y arriver en toute hâte et qui sarpentait le salon à grands pas, en machonnant un cigare avec une émotion plus violente encore que celle de son ami.

L'annonce de l'absence de Jackson, quoique facile à prévoir, fut pour les deux amis une cruelle déconvenue.

Après avoir longuement discuté sur ce qu'il convenait de faire, il fallut reconnaître que, dans tous les cas, on était obligé de laisser passer la nuit avant d'agir.

— Peut-être Jackson viendra-t-il dans la soirée, dit Gabriel Sauvé. S'il ne vient pas, il faut le prévenir demain matin, dès la première heure. Et il donna ordre à son clerc de pendre à la fenêtre de son bureau de la rue Notre-Dame le morceau d'étoffe rouge, qui était le signal convenu.

C'était le parti le plus sage; mais les amoureux ne raisonnent pas et Philippe Lestrelle piétinait d'impatience.

— Sylvia! s'écria-t-il, je veux la revoir et la sauver....

— Et tu ne dis seulement pas un mot de remerciement, fit Gabriel, à ce brave garçon qui vient de nous rendre un immense service, et qui aura été le premier auteur de la découverte de Sylvia, si nous la sauvons.

Philippe Lestrelle se retourna vers le jeune homme et lui prit vivement les deux mains; et Emile Laberge put reconnaître que si l'émotion de l'amant de Sylvia lui avait coupé la parole, son regard exprimait du moins une reconnaissance à la hauteur du service rendu...

CHAPITRE IV

A LA DÉCOUVERTE.

Lorsqu'à neuf heures et demie du matin Jackson crut le moment venu de frapper de nouveau à la porte de l'avocat, il y fut reçu par une joyeuse exclamation.

— Vous arrivez bien, dit Gabriel... cinq minutes plus tard mon ami Philippe ne pouvait plus y tenir, et il voulait partir seul en campagne.

— Qu'est-ce qu'il y a donc? fit le détective

— Il y a, reprit impétueusement Philippe, que la victoire est à nous! Nous tenons Lapré. Nous tenons la maison ou est enfermée Sylvia! Toute la bande est à notre merci.

Mais Jackson était un esprit froid, qui n'était pas plus accessible à l'enthousiasme qu'à la crainte. Ses lèvres se plièrent imperceptiblement; puis, il s'assit sur une chaise comme si il ne fut rien survenu d'extraordinaire: et d'un ton tranquille, il demanda à Emile Laberge de lui recommencer point par point le récit de sa découverte.

Il en suivit tout les détails avec l'attention calme et soutenue que le lecteur lui connait déjà; et, au nom du banquier Staub, il ne put s'empêcher de faire entendre un tressaillement; mais il s'abstint de faire connaitre les réflections que cet incident lui inspirait et se borna à inviter par un signe le jeune clerc à continuer son récit.

— Eh bien ...? dit Gabriel après qu'Emile eût fini pendant que le détective paraissait livré à de profondes réflexions.

— Eh bien... fit subitement Jackson, je crois qu'en effet nous les tenons. Il n'en était que temps, mais il était temps;et nous pouvons nous dire que la journée d'hier méritera d'être marquée d'une croix... Maintenant il faut nous garder d'aller trop vite en besogne. La situation devient chaude c'est le moment de garder notre sang froid.

— Cependant... interrompit Philippe Lestrelle.

— Ne me parlez pas, reprit Jackson, d'entrer en campagne,d'enthousiasme, comme cela, sans que j'aie pris connaissance des lieux et inspecté les abords de la place. M. Lestrelle, vous brulez d'impatience de délivrer; comme les paladins d'autrefois, vorte princesse captive. Non seulement je conçois votre ardeur; même à vous parler franchement, je crois comme vous qu'il faudra en finir par l'attaqueà mainarmée;et si vous voulez prendre votre part de l'expédition ce n'est pas moi qui m'y refuserai. Mais dans tout les cas, vous ne vous proposez pas, je suppose d'essayer de forcer les portes de ces bandits, à dix heures du matin, en plein soleil et d'ameuter tout un quartier.

— Le fait est, observa judicieusement Gabriel Sauvé, que ce ne serait pas le moyen de réussir.

— Permettez moi donc, insista le détective d'examiner les choses froidement et de de préparer notre plan de campagne avec méthode.

— Vous ferez diligence, au moins ...? demanda Philippe.

— Pour cela, vous pouvez compter sur moi. A moins d'accident impossible à prévoir, ce sera pour cette après midi, ou pour ce soir, ou pour demain au plus tard. Si vous avez besoin de tromper votre impatience, occupez vous en attendant de préparer vos armes; car nous aurons peut-être à monter à l'assaut et il nous faudra être armés jusqu'aux dents...

— Ou nous retrouverons nous? demanda l'avocat.

— Chez M. Lestrelle,si vous voulez. La seule chose que je vous demande est d'y rester en permanence et de n'en sortir sous aucun prétexte,avant de m'avoir revu.Si vous le permettez, je vais prendre avec moi M. Laberge qui connait déjà la place, et nous allons examiner les lieux.

Sur un signe d'assentiment des deux amis Jackson et

Emile sortirent ensemble. Mais à peine avaient-ils descendu quelques marches de l'escalier que le détective se ravisa et remonta vivement jusqu'à la porte du fumoir.

— A propos, Monsieur Sauvé, dit il en se bornant à entrebailler la porte, aurez-vous occasion de voir aujourd'hui M. Albert Staub ?

— Pourquoi cela...?

— Il serait bon qu'il fut à notre disposition, si nous avions besoin de l'entretenir. Voyez-vous quelque inconvénient à lui faire dire que vous passerez chez lui vers la fin de la journée et que vous le priez de vous attendre avant ou après son diner ?

— Rien n'est plus facile. Mais je ne vois pas bien...

— Il y a encore beaucoup de chose que je ne vois pas bien non plus, répondit froidement le détective. Mais il vaut mieux prendre toutes ses précautions.

En se dirigeant avec Emile Laberge vers le marché Papineau, Jackson se répétait à part lui : " Lapré à l'hotel Staub ... Jardine et Albert Staub... l'arrestation de Jardine quelques heures après la visite de M. Sauvé chez le vieux Staub... tout cela est fort curieux... Pourtant je mettrais ma main au feu qu'Albert Staub est innocent comme l'enfant qui vient de naître. Il faut qu'il y ait là-dessous quelqu'autre diablerie. "

Comme nous l'avons dit, la maison de la rue Dorchester offrait l'aspect d'une usine abandonnée. C'était un grand batiment en briques, de construction déjà ancienne. En le cantemplant avec attention, Jackson crut reconnaître que deux ou trois fenêtres seulement du second à l'extrémité gauche de la maison, correspondaient à des pièces habituées. Mais comment pénétrer dans l'intérieur Les fenêtres du rez-de-chaussée étaient défendus par des grilles en fer, et la porte d'entrée, qui devait être solidement barre en dedans, était de trop solide apparence pour qu'on pût songer à la forcer sans donner l'éveil à tous les voisins.

Faire appel à la police tant que Varé et Chrysanthème seraient en liberté, il n'y fallait pas songer. Bommencer par les faire arrêter, c'était chose facile avec le concours de M. Plum : mais, c'était avertis leurs complices de se mettre sur leurs gardes - et on savait, depuis l'affaire de la rue Peel, qu'il ne leur fallait que quelques heures pour déménager et pour se mettre à l'abri de toutes les recherches.

Pour rien au monde, Jackson n'eût voulu s'exposer à courir le risque de voir Sylvia lui échapper, Mais, la situation était de nature à inspirer une véritable perplexité. Un moment il pensa, qu'en désespoir de cause, il faudrait se décider à pénétrer, au milieu de la nuit, au moyen d'une échelle, et à faire irruption dans la maison par une des fenêtres inhabitées du premier étage.

Mais avant de prendre une parti aussi radical, le détective se dit avec raison qu'il fallait s'assurer s'il n'existait pas d'autre moyens de communication ; et il se mit à faire le tour du pâté de maisons dans lequel était compris l'immeuble suspect. Il y avait, à quelques pas de là, une rue transversale ; Jackson là prit et arriva facilement à la rue qui correspondait à la façade de derrière de l'immeuble,

Il reconnut que ses pressentiments ne l'avaient pas trompé ; car, dans cette rue; il trouva une allee conduisant à une cour de derrière ; c'était bien là qu'était le repaire des voleurs. Jackson le constata à certaines particularités du toit, à la hauteur de la maison et à la disposition des cheminées.

Malheureusement, les fenêtres étaient barrées de ce côté là comme de l'autre.

Mais Emile Laberge, qui suivait avec une vive attention toutes les démarches du détective, eut à ce moment une idée triomphante.

Il venait de s'apercevoir que la maison d'accôté était abandonnée, elle aussi. Quelques gamins jouaient sur le toit. Ce toit devait donc être d'un accès facile. Emile fit remarquer à Jackson, pour lequel ce fût un trait de lumière.

— Vous avez raison, dit le détectives. Si on ne peut pénétrer ni par les portes ni par les fenêtres, on peut toujours essayer de pénétrer par la toiture. Attendez-moi un instant...

L'assention n'était pas difficile et le détective était agile ; il se trouva sur le toit de le maison abandonnée, en moins de temps qu'il ne nous en faut pour le raconter.

Mais ce n'était encore qu'un pas de fait, car l'usine était beaucoup plus élevée que la maison voise ; et, pour avaient évidemment été disposés pour permettre de passer d'un toit sur l'autre, il fallait se livrer à une nouvelle ascension. Heureusement Jackson, en examinant le mur de brique qu'il fallait franchir, aperçut une série de tenons de fer, tout recouverts de rouille, qui grimpes, jusqu'au sommet de l'usine, en cas d'incendie, ou en vue de réparations à faire à la toiture.

— Allons, dit-il, décidément la chance nous favorise. Il me reste bien l'inconvénient de m'exposer à me faire poursuivre pour trespass. Mais il n'est pas probable que l'estimable Lapré et son chef M. Gédéon Lafleur m'aperçoivent pendant que je serai audessus de leurs têtes. Et puis, il faut bien risquer quelque chose. Abraham Lincoln s'est exposé au poignard des assassins pour l'affranchissement des nègres. Il n'y a pas grand péril s'exposer à une action en dommages, quand il s'agit de l'affranchissement de deux esclaves blancs.

Tout en se livrant à ce soliloque, Jackson avait déjà atteint le toit de l'usine.

Mais son but n'était pas de visiter le toit : il s'agissait de pénétrer à l'intérieur ; et malheureusement le toit ne présentait aucune ouverture.

Perché sur ce promontoir élevé, Jackson contemplait avec une cruelle déception la double surface de bardeaux qui s'étendait à droite et à gauche, lorsqu'une particularité attira son attention.

Il se glissa rapidement jusqu'à la partie du toit qui avait subitement frappé son regard, et sa figure exprima un sourire de satisfaction.

Il venait de reconnaître en cet endroit, l'existance d'une large pièce de toile goudronnée, qui avait été placée là pour dissimuler un trou dans la toiture.

A quelque distance, cette toile faisait illusion et se confondait avec la teinte noirâte des bardeaux ; mais il n'était pas douteux qu'il y eut là une ouverture ; et Jackson s'en convainquit en donnant un coup de canif dans la toile goudronnée.

Il était excité comme le chien de chasse par l'odeur du gibier ; et il lui fallut une grande force de volonté

pour s'arrêter en si beau chemin; mais il était prudent autant que hardi et il n'aimait à rien livrer au hasard. En outre, il avait pris, vis à vis de Philippe Lestrelle, l'engagement d'honneur de ne rien tenter sans lui. Il se décida donc non sans regret, à retourner sur ses pas ; et en moins de deux minutes, il avait rejoint Emile Laberge, qui l'attendait sur le seuil de la maison abandonnée.

—Vous n'avez rien vû de suspect ? lui demanda-t-il en posant le pied par terre.

— Pas une ombre. J'ai surveillé pendant tout le temps les fenêtres de l'usine ; et vous pouvez tenir pour certain que personnne ne s'est aperçu de notre présence.

— Alors tout va bien. J'ai fait de mon côté d'assez bonne besogne ; et nous pourrons entrer dans cette baraque, comme dans du beurre, à l'heure qu'il nous plaira.

Les deux hommes rejoignirent la rue Dorchester ; et à cinq où six maisons de là, Jackson entra dans la boutique d'une épicier qui formait le coin de la rue voisine.

— Seriez vous assez, aimable, demanda-t-il, pour me renseigner sur le grand bâtiment en brique qui est en face de vous, à peu de distance ? On m'a dit qu'il était à louer ; et je songe précisément à établir une fabrique de chaussures, pour laquelle il ferait très bien mon affaire.

L'épicier était en même temps marchand de boissons ; et la perspective d'une fabrique, entretenant un personnel d'ouvriers qui viendraient infailliblement se désaltérer chez lui, ne pouvait que lui être fort sympathique. Aussi s'empressa-t-il de donner aux faux fabricant de chaussures tous les renseignements qui étaient en sa possession.

Il ne savait pas si l'usine était à louer. Elle avait appartenu à une société de fonderie qui avait fait faillite, il y a dix huit mois environ ; et, depuis cette époque elle avait été déserte, jusqu'au mois précédent où deux hommes étaient venus l'habiter.

Savez-vous qui ils sont ? fit Jackson d'un ton indifférent.

— Non ; ils ne sont jamais entrés chez moi ; et je ne sais pas à quoi ils travaillent. Ils sortent très peu et reçoivent de temps en temps quelques visites. On dit, dans le quartier, qu'ils se sont entendus avec le propriétaire, pour prendre là leur logement, en se chargeant de la garde de l'usine, qui commençait à se détériorer par manque de surveillance.

—Quel est le nom du propriétaire. ?

— Ma foi je n'en sais rien. Je crois que c'est un banquier qui demeure à l'autre bout de la rue, du côté du *Beaver Hall*, et qui a eu le bâtiment après la faillite, pour une partie de ses créances. Mais vous pourrez, facilement vous en assurer en frappant à la porte, puisque l'usine est habitée.

Jackson savait ce qu'il voulait savoir. D'après le récit de cet honnête commerçant, il était visible que la garnison de la place se réduisait à deux hommes, Lapré et Gédéon Lafleur ; et il n'était pas surprenant qu'on ignorât dans le quartier l'existence de Sylvia et de son père, puisque ces derniers étaient soigneusement cachés à tous les regards.

— L'affaire sera moins difficile que je ne pensais, dit-il Emile ; et ce sera bien le diable si M. Lestrelle et moi nous ne suffisons pas à venir à bout de ces deux coquins.

En rentrant dans l'intérieur de la ville, le dédective se rendit d'abord à l'hôtel Richelieu, où il eut la bonne fortune de rencontrer M. Craps, qui venait précisément de rentrer un quart d'heure auparavant.

Il monta rapidement à sa chambre et ouvrit la porte sans frapper.

— Je crois, lui dit-il gaiement que notre affaire est dans le sac et que je vais frapper ce soir le grand coup. Quand les chefs de la bande seront pris, il ne nous restera plus qu'à assurer à Varé et à Chrysanthème un bon logement dans une cellule. Tenez vous prêt pour la soirée ou pour demain matin.

— Je ne serai pas fâché que cela finisse, dit le faux M. Craps. Je viens de passer la matinée à parcourir, avec Varé, les différents points de la ville où il y a des vols à commettre: Il m'a fait visiter le bureau des chars urbains de la rue Ste Catherine ; et il me persécute pour entreprendre dès demain l'affaire Lessort et Binette...

— Promettez lui tout ce qu'il voudra et prenez jour pour demain, si cela lui fait plaisir, Avant l'heure dite, ils seront tous coffrés.

— Le ciel vous entende ; car ma situation n'allait pas tarder à devenir très embarrassante.

— Et M, Plum ? avez-vous de ses nouvelles ?

— Il vient de me télégraphier qu'il arrive cette après midi ; et qu'il descendra au *St Lawrence Hall*.—Dites lui bien des chose de ma part, et annoncez lui que les affaires ont été plus vite nous ne pensions. Tâchez de passer avec lui la soirée au *St Lawrence Hall*. Il est possible que j'aie besoin de vous deux, pour aller chez le juge. J'irai vous prendre à l'hôtel.

Sur ces derniers mots, Jackson s'éloigna en toute hâte; car, il savait avec quellle impatience il était attendu à l'hôtel Lestrelle.

— Eh ! bien, lui crièrent en même temps Gabriel et Philippe, dès qu'elle le virent entrer....

— Eh ! bien, vous n'aurez pas longtemps à attendre. Ce sera pour cinq heures du soir, à la tombée du jour. Je me suis assuré qu'il était très facile de pénétrer dans l'antre de ces bandits, au moyen d'une ascension sur le toit, qui est un simple jeu d'enfants. Ils ne sont que deux. Nous chargerons Emile de surveiller l'extérieur, pendant que M. Lestrelle et moi nous serons dans la place.

— Et moi ! interrompit l'avocat, vous ne me dites pas quel rôle vous me réservez.

— Je pense bien que vous n'avez pas l'idée de vous joindre à notre expédition.

— Pourquoi pas ?

— Parce que ce serait souverainement imprudent. C'est déjà bien assez que deux d'entre nous se jettent dans cette souricière. Notre sécurité exige que nous conservions au dehors un corps de réserve. Je sais très bien comment nous entrerons, mais je ne suis pas aussi sûr de la façon dont nous sortirons ; et quoiqu'il n'y ait pas gros danger à craindre, il vaut toujours mieux assurer ses derrières. Si, par hasard, nous tardions trop à revenir, Emile vous avertirait ; et il deviendrait indispensable de nous délivrer avec le concours de la force pblique. Il n'y a que vous, monsieur Sauvé, qui puissiez vous charger de cette mission et faire, s'il y a lieu, d'assez complètes dé-

clarations à la justice, pour nous permettre de terminer notre œuvre...... En outre, ajouta-t-il, en s'adressant à voix basse à l'avocat, j'aurai probablement besoin de vous pour une autre mission.

— Quoi donc? fit Gabriel, avec un certain étonnement.

— Avez vous écrit à M. Albert Staub ?

— Sans doute.

— Je crois que je serai obligé de vous demander de surveiller l'hôtel Staub. Si je ne me trompe pas, il va s'y passer des incidents imprévus.

— Que voulez-vous dire ?

— Ne m'en demandez pas davantage. Mais, il se pourrait que M. Albert Staub et Mlle Lucille fussent menacés d'un malheur. Il sera nécessaire que vous soyez là.

Gabriel Sauvé pâlit, en se rappelant que Lucile lui avait parlé quelques jours auparavant de "je ne sais quelle catastrophe elle sentait planer sur sa tête."

Quel était donc ce nouveau mystère?

CHAPITRE V.

La prison de Sylvia.

Philippe Lestrelle, Jackson et Emile Laberge s'étaient fait conduire en voiture au coin du marché Papineau et avaient dit au cocher de les attendre, en l'avertissant qu'ils ne reviendraient peut-être qu'au bout d'assez longtemps.

Emile Laberge était chargé de surveiller la rue Dochester, de donner l'alarme en cas de fuite des bandits, et plus encore, dans le cas où il ne verrait pas reparaître Philippe Lestrelle et Jackson avant une heure donnée.

Il fallait, en effet, songer à tout, et l'expédition n'était pas sans périls. Philippe Lestrelle et Jackson étaient bien de taille à tenir tête à Gédéon Lafleur et à Lapré dans une luttte corps à corps. Mais on ne savait pas ce qui arriverait, si ces derniers trouvaient moyen de les enfermer dans une partie quelconque de la maison. Avec des gens qui retenaient déjà deux prisonniers, il importait de prendre ses précautions.

Du reste, nos deux amis étaient bien armés. Ils avaient pris chacun une paire de revolvers et un poignard; et, à tout évènement, Jackson avait mis dans sa poche une autre paire de revolvers destinée au père de Sylvia. En outre, il s'était muni d'une corde solide, pour le cas où la descente du toit dans l'intérieur de l'usine présenterait des difficultés inattendues.

Mais, il n'en fut rien. Philippe et Jackson grimpèrent comme des écureuils sur le haut du toit. Le détective américain qui connaissait le chemin, ouvrait la marche. Un vigoureux coup de stylet suffit à percer d'outre en outre la toile goudronnée qui recouvrait l'orifice du toit; et les deux envahisseurs se trouvèrent presque de plein pied avec le grenier, à quelques pas d'un escalier très étroit et très raide, qui paraissait conduire à l'étage inférieur.

Dans l'intérieur du grenier, il faisait nuit noire. Mais Jackson, qui n'oubliait jamais rien, avait pris dans sa poche un bout de chandelle et des allumettes; et le grenier ne tarda pas à s'éclairer d'une clarté douteuse, mais suffisante pour permettre de s'orienter. Tout était silencieux dans la maison.

Philippe et Jackson otèrent leurs souliers pour ne pas faire de bruit et descendirent doucement l'escalier marche par marche. Au bas de l'escalier, ils trouvèrent un grand corridor sombre, et en face d'eux une porte.

Ils s'arrêtèrent un instant pour se mettre aux aguets, mais ils n'entendirent rien de suspect; et Jackson tourna rapidement le bouton de la serrure. La porte s'ouvrit aisément, et ils se trouvèrent en face d'une grande pièce de près de trente pieds de long sur vingt pieds de large; mais cette pièce était vide et ne communiquait avec aucune autre.

Pour se faire une idée de la position qu'ils occupaient, Jackson se dirigea vers l'une des fenêtres et regarda dans la rue. Il reconnut qu'il était à l'extrémité droite de l'usine, à quelques verges de distance des fenêtres des chambres qui lui avaient paru occupées, lorsqu'il avait inspecté la façade extérieure de l'usine.

Il continua à longer le corridor, toujours suivi de Philippe Lestrelle; et ayant rencontré une seconde porte, il l'ouvrit encore.

Cette nouvelle pièce était aussi déserte que la première.

Au-delà, le corridor se terminait brusquement par une cloison dans laquelle il n'y avait pas d'ouverture. On y remarquait cependant l'emplacement d'une porte qui avait dû exister autrefois; mais elle avait été bouchée par une forte rangée de solives.

Tous deux s'arrêtèrent un instant avant de retourner sur leurs pas, quand tout à coup Philippe Lestrelle saisit le bras de Jackson. Il avait crû entendre, derrière la cloison, un bruit de pleurs.

Au même moment une voix d'homme s'éleva.

— Sylvia mon enfant! cria la voix.

— Mon père je me sens l'âme triste et le cœur malade, répondit à travers ses larmes une voix qui ne pouvait être autre que celle de Sylvia.

— Pauvre enfant! Plût au ciel que je puisse t'apporter quelqu'aide et quelque consolation. Mais, je suis aussi dénué de secours que toi et je n'ai pas même d'espérance. Pourtant, je ne puis pas croire que la vie que nous menons doive durer toujours. J'ai fait depuis quelques mois un nombre considérable de faux billets; et il m'a semblé voir, à leur physionomie, que le placement commençait à devenir périlleux. Il faudra qu'ils y renoncent où qu'ils se décident à quitter Montréal, pour tenter fortune dans un autre pays.

— Mais alors que deviendrons-nous ? demanda Sylvia.

On n'entendit pas de réponse immédiate et lorsque la réponse vint, la voix du vieillard s'était altérée,

— Pour toi, j'espère la liberté, Je ne peux pas croire que ces hommes, si misérables qu'ils soient, soient assez barbares pour te faire partager le sort qu'ils me réservent....

— Mon père, que voulez-vous dire ?

— Autant te faire entendre la vérité, mon enfant. Il n'est pas possible que ces hommes aient songé un instant à me laisser vivre, lorsqu'ils n'auront plus besoin de moi

Je connais trop de choses qui les mettraient infailliblement entre les mains du bourreau; et ils ne sont pas assez fous pour s'exposer à me laisser libre. Sylvia, ma pauvre enfant, tu seras bientôt seule dans ce monde.... Il y a déjà longtemps que la mort me regarde en face et s'apprête à me saisir.... S'il ne s'agissait que de moi, je ne craindrais rien; car, le repos de la tombe est préférable à la vie que j'endure ; mais toi.... ma chérie.

— La voix du vieillard tomba soudain et on entendit plus que les sanglots de Sylvia.

Philippe Lestrelle, qui avait écouté ce douloureux entretien avec une émotion bien naturelle, se décida à frapper plusieurs coups sur la muraille.

Les pleurs de Sylvia ressèrent à l'instant et elle se leva comme mue par un ressort.

— Qui est là ? demanda une voix timide et tremblante.

— Des amis, répondit Philippe.

— Qui êtes-vous ?

— Attendez un instant, interrompit Jackson, est-ce à Mademoiselle Sylvia et à son père que nous parlons ?

— Oui.

— Etes-vous seuls ?

— Oui.

— Alors, reprit Philippe, je prie Mlle Sylvia de se rappeler la lettre qu'elle a jetée aux pieds de mon cheval, un matin que je traversais la rue Peel.

— Oh ! mon père, s'écria la jeune fille ; c'est lui, c'est ce brave jenne homme !

L'artiste et sa fille parlèrent pendant quelques instants, mais d'une voix trop basse pour qu'on les entendit; et la voix du vieillard s'éleva de nouveau.

— Noble jeune homme, qui venez à notre secours, que Dieu vous bénisse pour le salut de mon enfant. Il n'y a qu'un chemin qui puisse vous conduire jusqu'à nous. Prenez la seconde porte à gauche, dans le couloir où vous êtes en ce moment. Elle ouvre sur un escalier. Descendez l'escalier; traversez deux pièces à votre gauche ; et vous rencontrerez une porte en fer; derrière cette porte vous trouverez un autre escalier qui conduit à notre demeure. Vous n'avez qu'à tourner la clé et à entrer ; car la clé reste toujours du côté extérieur. On ne songe qu'à se garantir contre votre fuite; et les gardiens de cette prison n'ont jamais pensé qu'il pût nous venir du secours du dehors.

— Merci, dit Philippe. Nous venons ; attendez-nous.

Nos deux amis, prirent le chemin qui leur avait été indiqué et descendirent l'escalier avec un soin extrême, pour éviter de faire craquer le parquet ; mais ils n'entendirent rien et ils continuèrent, dans la direction de la porte de fer dont on venait de leur parler.

C'était une véritable porte de prison, ouvra encore une porte de coffre fort. Il n'y avait pas à craindre qu'aucun assaut l'ébranlât. Mais, comme l'avait dit le père de Sylvia, Philippe trouva la clé à la porte de la serrure.

C'était lui maintenant qui menait la marche. Il tourna vivement la clé, et la porte s'ouvrit. Elle était fermé à double tour.

D'une enjambée, il fut au haut de l'escalier, Jackson le suivait après avoir ramené la porte derrière lui.

Philippe Lestrelle eut un éblouissement : Devant lui, il revoyait Sylvia avec ses grands yeux noirs et pensifs; plus mignonne, plus jolie et plus touchante qu'il ne l'avait vue, quand elle passait comme une ombre fugitive derrière la fenêtre de la rue Peel.

A côté d'elle, il vit un vieillard de grande taille, à la physionomie grave et imposante, avec une longue barbe blanche et un teint de cire qui lui donnait l'air de quelqu'apparition fantastique plutôt que d'un personnage vivant.

La pièce dans laquelle ils se trouvaient était une grande chambre bien éclairée, dans laquelle il y avait une table et des instruments de travail.

Il ne devait pas y avoir lon gtemps que l'Artiste avait interrompu son ouvrage ; car une série de billets de banque étaient éparpillés sur la table, à côté de la plaque de cuivre qui avait servi à les fabriquer et de deux bouteilte d'acide.

Au fond de la pièce, on apercevait une porte fermée qui devait conduire à la chambre à coucher de Sylvia et du vieillard.

C'était donc là le travail de l'artiste; et c'était aussi l'origine du surnom que lui avaient donné ses geoliers !

Ils avaient fait de lui un esclave, pour l'employer à la fabrication des faux billets!

La vue de cette pièce et des deux êtres malheureux qui l'habitaient exerçait sur Philippe Lestrelle une sorte de puissance facinatrice. Ses regards allaient de l'un à l'autre et se reportaient sur la gracieuse physionomie de Sylvia ; et il ne put pas trouver une parole, jusqu'au moment ou les yeux de Sylvia qui étaient livrés à une ardente prière, s'abaissèrent soudain et où elle s'avança vers lui en lui saisissant la main.

— Que Dieu vous bénisse pour votre générosité, lui dit elle, je n'avais pas douté de votre bon cœur ; mais je commençais à désespérer qu'il vous fut possible de nous retrouver derrière ces murailles où notre existence est dissimulée à tous les yeux.

— Et cela n'a pas été sans peine, répondit Philippe, car voici un mois que je vous cherche et que je n'ai pas cessé une seul instant de penser à vous.

Le regard de la jeune fille s'adressa à Philippe avec une expression de profonde reconnaissance.

— Comment ces hommes se sont-ils emparés de vous et depuis combien de temps êtes-vous leurs prisonniers ? reprit-il après un moment de silence.

— Il y a tant d'années, répondit le vieillard que c'est à peine si je puis les compter. C'était avant la naissance de Sylvia. Et pourtant, j'étais né libre et riche ; j'aurais pu être parmis les heureux de ce monde. Mais ma mauvaise fortune et une grande douleur que j'espérais dissiper, m'ont fait quitter le Canada, il y a maintenant dix-neuf ans.

— Le Canada ! interrompit Philippe; vous êtes donc né dans ce pays?

— Oui, et je vous le répète, j'appartenais à une des plus riches familles de Montréal. Mais j'avais le goût des voyages et des arts. J'ai voulu visiter l'Italie, et je ne veux pas la maudire puisque j'y ai rencontré la mère de cet ange, dit-il d'une voix tremblante, en désignant sa fille ; mais le malheur à voulu aussi que j'y rencontrasse aussi ce misérable, cet infâme qui m'a volé ma figure et mon nom;qui m'a réduit en esclavage pour mieux cacher son crime, et qui se sert de mon talent de graveur pour exécuter tout les jours de nouveaux forfaits...

Jackson écoutait le vieillard avec une attention plus passionnée peut-être que celle de Philippe Lestrelle. Une grande lumière venait de se faire dans son esprit. Il lui semblait qu'il comprenait maintenant ce mystère qu'il n'avait jamais pu complètement percer ce qui entourait l'existence du capitaine Dollar.

— Votre nom ! pour l'amour de Dieu ! votre nom !... cria-t-il en prenant la main du vieillard.

Mais au moment où celui-ci s'apprêtait à répondre, Sylvia poussa un cri d'angoisse.

— Ce sont eux ; ce sont eux, dit-elle, ils viennent... cachez-vous derrière cette porte. Et elle désignait aux deux hommes la porte de la chambre à coucher.

— Oui, c'est Gédéon Lafleur ; je reconnais sa voix, dit l'artiste avec un mouvement de terreur.

Il n'y avait d'autre moyen de retraite que celui qui venait d'être indiqué par Sylvia.

D'une seconde à l'autre, les deux hommes pouvaient entrer dans l'attelier. Philippe Lestrelle se disposait à les attendre à main armée ; mais sur un signe impératif de Jackson, il se dirigea vers la porte.

Le détective américain qui tenait encore la main de l'artiste dans la sienne, lui glissa de l'autre main sa seconde paire de revolvers en lui disant rapidement et à voix basse : Mettez cela dans votre poche ; et au premier signal que je donnerai, plantez vous devant l'escalier pour leur barrer la retraite. " Puis, il se jeta lui.même dans la chambre à coucher, dont il eut soin de laisser la porte entrouverte.

Ce fut une chance pour nos deux amis, que ni Gédéon Lafleur ni Lapré ne s'aperçurent que la porte de fer n'était plus fermée à double tour, car cette découverte aurait pu leur inspirer d'étranges soupçons ; et au lieu de monter l'escalier, il leur eu suffi de fermer la porte du dehors et d'aller chercher main forte chez leurs complices, pour placer nos amis dans une situation tout à fait critique.

Fort heureusement, Gédéon ne fit pas attention à ce détail ; il avait d'autres pensées en tête ; et il tourna la clef sans remarquer que le loquet s'ouvrait au premier tour.

— Eh bien, dit-il rudement, vous n'avez pas encore fini votre travail ?

— Aviez vous envie de me voir briser les planches répondit l'Artiste avec une froideur calculée.

— Non, mais j'aurais envie que l'ouvrage se fit.

— Il se fait, reprit encore l'artiste sans se troubler.

— Oui, avec la vitesse d'une tortue.

— Vous perdez votre temps à me tourmenter, Gédéon Lafleur. J'ai travaillé pour vous pendant des mois et des années à un travail détesté ; car vous ne pensez pas que je vous aie aidé de bon cœur à faire de la fausse monnaie. Je l'ai fait, parce que nous étions en votre pouvoir et parce que ma pauvre fille avait besoin de manger. Quant aux tourments que vous pourriez m'infliger, je ne m'en soucie guère, car vous ne m'en infligerez jamais de plus cruels que ceux que j'endure...

— Vous êtes un plaisant animal, reprit l'autre, sur un ton moins rude, car il savait que son esclave était inaccessible aux menaces.

L'Artiste un sourire dédain.

— A défaut d'autre chose je suis encore maître de ma langue et personne ne m'empêchera de m'en servir. Je suis né aussi libre que vous et vous et vous savez quel est l'infâme complot qui m'a mis entre vos mains et qui a faif de moi votre chose, votre esclave. Un esclave en plein cœur de Montréal. Qui est-ce qui voudrait croire à une pareille scélératesse ?

La voix du vieillard tremblait de colère contenue. Mais Gédéon l'arrêta avec un geste d'impatience.

— Ce ne sont pas nos affaires, dit-il, et il est probable qu'il se passe beaucoup d'autres choses singulières, depuis le Pont Victoria jusqu'au pied du courant. La moitié de Montréal ne sait pas exactement comment est l'autre moitié. Mais assez sur ces balivernes, Nous sommes venus pour vous demander si vous pourrez nous exécuter ce nouveau *job* sous trois jours.

En même temps, Gédéon Lafleur lui présenta un billet à contrefaire. C'était un billet de $500 de la banque de Montréal.

— Combien vous en faut-il ?

— Un millier.

— Il est possible que je le puisse. Dessiner la matrice et faire la planche seront un dur travail. Mais je pense que cela se peut.

— Faites-le, reprit Gédéon, et on vous en tiendra compte.

En prononçant ces derniers mots la voix du bandit se fit pleine de douceur ; mais à une lueur sinistre qu'il remarqua dans le regard d'Augustin Lapré, l'Artiste en songeant a l'énormité de la somme qu'il s'agissait cette fois ci de répandre dans la circulation, n'eut pas de doute sur la signification de la promesse qui venait de lui être faite.

...La fin est proche, se dit-il ; et ce sera cette fois-ci mon dernier travail. Si je ne m'échappe pas, ils me tueront.

En dépit de ce pressentiment, hélas ! trop bien fondé, son regard ne manifesta aucun trouble. Une heure auparavant, il était résigné à tout : et maintenant que deux sauveurs lui étaient apparus, il était plein d'espérance.

Pendant ce temps, Jackson faisait de vigoureux efforts pour retenir Philippe Lestrelle qui brûlait de se jeter sur les deux coquins.

— Attendez une instant, lui dit-il à voix basse et surtout ne vous montrez pas avant que je vous donne le signal J'ai mon idée en tête..."

En ce moment, Gédéon Lafleur et Lapré étaient occupés à ramasser les billets épars sur la table et à les mettre en liasses. Ils avaient la tête penché sur leur travail et ne songeaient guère à regarder à droite où à gauche. Dailleurs n'étaient-ils pas deux contre une enfant et un homme désarmé ? Leur sécurité était absolue.

L'américain se glissa à plat ventre par la porte entrouverte et passa sous la table qui était au milieu de l'atelier, avec l'agilité d'une anguille.

Lapré était en train de compter ses billets, au coin de la table le plus rapproché de l'escalier.

A côté de cette table, il y avait une presse littographique élevée à hauteur d'appui sur une crédence massive.

Tout à coup, on entendit un grand bruit.

Jackson avait saisi les deux jambes du belge et venait de le faire tomber à la renverse.

Au même instant, il donnait une violente secousse à la

crédence et à la presse portative; qui s'abattirent brusquement sur la poitrine de l'infortuné Lapré.

Si elles avaient dévié de quelques lignes, le belge aurait eu le crâne fracassé.

En même temps, l'américain avait poussé un cri strident, le cri de guerre des Apaches.

Au signal convenu, l'Artiste s'était précipité devant la porte de l'escalier et faisait face à Gédéon Lafleur en braquant sur lui ses deux révolvers. A l'autre extrémité de l'atelier, la porte de la chambre à coucher venait de s'ouvrir avec fracas et Philippe Lestrelle apparaissait avec deux autres revolvers.

Gédéon Lafleur, en proie à une surprise plus stupéfiante encore que la terreur causée par la vue des armes à feu, n'osait ni reculer ni avancer.

Quand à Lapré, il s'était évanoui, sous la violence du choc et sous le poids de la masse qui l'écrasait.

— Rends-toi, misérable; cria d'une voix vibrante de dessous la tablel'américain, qui venait de se relever d'un seul bond, etdont l'apparition subite fut pour Gédéon Lafleur une nouvelle cause de stupeur. Rends-toi ou tu es un homme mort.

Les yeux de l'Artiste lançaient des éclairs. La colère de cet homme contenue pendant tant d'années allait éclater avec un terrible violence. Gédéon Lafleur deveint pâle comme un linge. S'il avait fait un pas; il était perdu.

— Je me rends, fit-il d'une voix expirante.

Ses dents claquaient et un tremblement nerveux s'était emparé de tout son corps.

— Puisque nous nous décidons à être sage, c'est très bien, reprit Jackson avec l'accent du triomphe. Vous autres n'abaissez pas vos armes. J'ai encore une formalité à remplir; et la corde que nous avons apportée va nous être d'un puissant secours.

Il prit les deux mains de Gédéon Lafleur et se mit en devoir de les lui attacher derrière le dos. Le bandit poussa un rugissement de douleur, car Jackson venait de serrer la corde au point de lui rompre le poignet. Mais l'américain n'y fit aucune attention et donna au prisonnier un brusque mouvement d'épaules qui l'étendit tout de son long sur le plancher. Puis il lui attacha les deux jambes avec autant de dextérité qu'il l'avait fait pour les deux mains.

— Voilà un homme ficelé, dit-il, en contemplant son ennemi par terre avec une orgueilleuse satisfaction. A l'autre maintenant....

Sur un signe de l'américain, Philippe Lestrelle avait mis ses revolvers dans sa poche et était venu aider Jackson à relever la crédence dont le poids étouffait Augustin Lapré. Ce dernier poussa un profond soupir, mais ne fit pas un mouvement. Il gisait comme une masse inerte, et nos deux amis lui lièrent les pieds et les mains aussi solidement et aussi étroitement que ceux de son camarade.

— Maintenant, dit Jackson, nous n'avons plus de rébellion à craindre; et il ne nous reste qu'à nous en aller. Mais, nous reviendrons, continua-t-il, en s'adressant à Gédéon Lafleur. Vous pouvez être tranquille; on ne vous laissera pas mourir de faim. Nous avons trop de souci de vous pour cela, et nous serions désolés de vous priver du plaisir de vous rencontrer encore une fois face à face avec le capitaine Dollar..., car nous avons un mot à lui dire, au capitaine Dollar. Ah! ah! ah! Qu'est-ce que vous pensez que dira le banquier Staub, quand il assistera à la capture du capitaine Dollar? car il faudra bien qu'il y assiste, n'est-il pas vrai? ajouta l'américain avec un éclat de rire vibrant et métalliques qui était mille fois plus féroce que sa colère et ses menaces de tout à l'heure.

Gédéon Lafleur fit un effort désespéré pour se soulever et retomba lourdement par terre, en proférant un horrible blasphème.

— Mademoiselle Sylvia, reprit Jackson, si vous n'avez pas d'autres préparatifs à faire, je crois qu'il est inutile de perdre plus longtemps notre temps ici. Nous pouvons dire que nous sommes tombés du ciel pour vous délivrer de ces scélérats; car nous sommes venus par la toiture. Mais, je doute que monsieur votre père et vous, vous puissiez tenter sans danger de recommencer avec nous cette expédition gymnastique. Le mieux sera donc de nous en aller tout simplement par la grande porte.

En même temp, le détective s'approcha de Gédéon Lafleur et lui demanda où était la clé de la maison. Ce dernier répondit qu'elle était dans sa poche; et Jackson s'en saisit, tout en s'assurant par une inspection rapide que son prisonnier était convenablement lié.

— Ne craignez vous pas, dit l'Artiste, que ces hommes n'essaient de donner l'alarme?

— La porte de fer qu'ils avaient fait établir à votre intention nous garantit contre toute tentative d'évasion de leur part. Mais vous avez raison, il vaut peut-être mieux leur ôter l'envie de pousser des cris de nature à troubler la paix du voisinage; et si mademoiselle Sylvia peut me procurer deux serviettes, nous allons, pour plus de précaution, leur fermer la bouche.

— C'est une excellente idée, dit Philippe Lestrelle. Ne perdons pas une minute pour la mettre à exécution.

En quelques instants, les deux hommes furent baillonnés.

— Passez la première, dit l'Américain, en s'adressant à Sylvia. Sylvia descendit l'escalier en tenant son père par la main. Philippe Lestrelle les suivait et Jackson qui fermait la marche, n'oublia pas, en sortant, de donner à la porte de fer un double tour de clef.

L'américain avait allumé de nouveau son bout de chandelle, car il faisait maintenant nuit noire; et Sylvia qui connaissait les détours de l'usine, indiqua le chemin à ses libérateurs.

— Je crois que la maison est vide, dit Jackson. Mais, pour plus de sureté, vous ferez bien de tenir vos revolvers à la main.

En peu d'instants, ils arrivèrent tous les quatre, sans encombre, devant la porte de sortie. Jackson tenait la clef de Gédéon Lafleur et fit jouer la serrure. La porte s'ouvrit et se referma, après avoir livré passage aux fugitifs et à leurs libérateurs.

Sylvia et son père étaient libres.

L'américain épongea son front ruisselant de sueur et tira sa montre de sa poche.

Il était sept heures moins un quart.

Emile Laberge attendait sur le trottoir en face, en se promenant de long en large et en fumant un cigare.

Jackson lui cria de faire avancer la voiture qui les attendait au coin du marché Papineau; et pendant que le clerc s'élançait à sa recherche, nos quatre amis s'avancè-

rent à grands pas dans la même direction. Ils avaient hâte de s'éloigner de cette maison de malheur. La voiture ne tarda pas à les rejoindre.

Ils y montèrent tous les quatre et Emile se fit faire une place sur le siège à côté du cocher.

— Rue Sait-Denis, à bride abattue, cria Philippe Lestrelle.

Quand Sylvia se trouva dans cette voiture qui les entraînait au galop, avec son père échappé par miracle à une mort prochaine, elle saisit les deux mains de Philippe et lui dit à voix basse :

" Comment pourrai-je jamais reconnaître ce que vous avez fait pour mon père et moi ?"

— Ne me parlez pas de cela, reprit tendrement le jeune homme. C'est l'espérance de vous revoir qui m'a soutenu pendant cette longue lutte. Je crois que s'il avait fallu y renoncer, je serais mort de douleur.

CHAPITRE VI.

LES DEUX LIGOTTÉS.

Gédéon Lafleur s'était montré lâche devant la mort ; mais ce n'en était pas moins un brigand déterminé et plein de ressources. Quand il entendit le bruit de la serrure fermée à double tour par Jackson, il eut une expression de rage impuissante, mais il ne désespéra pas. Il comprit qu'il avait une heure ou deux devant lui pour essayer de se sauver, et il se mit immédiatement à l'œuvre.

Chercher à se délier les mains, il n'y fallait pas songer ; la corde avait été trop solidement serrée et les nœuds trop artistement faits ; mais, dans la bagarre qui avait suivi la chute de Lapré, la presse à lithographier était restée par terre.

Gédéon parvint à se retourner à plat ventre et à se glisser, non sans de longs efforts, jusqu'à l'endroit où elle était tombée. Cette presse contenait des pièces en fonte et d'autres pièces en acier, dont il était possible de se servir comme d'un instrument contondant, en essayant d'user sur un angle a arête aigue, la corde qui lui liait les mains.

Ce fut un travail long et pénible. La corde ne tarda pas à s'échauffer par le frottement rapide et continu que Gédéon lui faisait subir et il ressentit une vive douleur Ses poignets furent entaillés de nombreuses coupures ; mais il n'en parvint pas moins, petit à petit, au but de ses efforts. Au bout de dix minutes environ, la corde se rompit. Il avait les mains libres. Il s'en servit immédiatement pour se hisser contre la table, en dépit des liens qui lui retenaient les jambes, et son premier soin fût d'allumer une lampe.

Alors, il reconnût que Jackson avait laissé par mégarde, sur la table, le poignard dont il s'était servi pour couper les cordes. Il s'en saisit ; et en un tour de mains, il se dégagea les pieds. Mais sa situation n'était pas beaucoup plus avantageuse pour cela : car, s'il avait les membres libres, il n'en était pas moins enfermé. Il alla jusqu'à la porte et il constata qu'il était inutile de chercher à forcer la serrure. Il ouvrit une fenêtre ; mais l'escalier était situé au troisième étage ; et il reconnut qu'il était impossible de chercher à sauter d'une pareille hauteur sans se rompre le cou.

Il tenait toujours à la main le poignard de Jackson ; et, dans son irritation, il en frappait nerveusement le rebort de la fenêtre.

Tout à coup, il lui vint une idée. Il se dirigea vers la cloison qui séparait l'atelier du long couloir par lequel Philippe Lestrelle et Jackson avaient pénétré dans l'usine, et il la frappa avec son poignard. La cloison était en briques, revêtues d'une légère couche de plâtre.

Il commença par arracher le plâtre, sur un espace d'un pied carré environ ; et il se servit de son poignard comme d'un outil pour desceller une des briques ; celle-ci ne tarda pas à tomber avec un bruit sourd. La première ouverture une fois faite, Gédéon arracha les autres briques avec ses mains, en recourant de temps à autre à son poignard, lorsque le mortier était trop solide.

A Montréal, les cloisons intérieures ne son pas faites pour résister à un assaut ; et, au bout d'un quart d'heure environ, Gédéon eut ouvert un trou assez large pour y passer le corps.

Gédéon avait songé pendant un moment à abandonner son compagnon et à se sauver seul ; mais il avait réfléchi que si ce dernier restait entre les mains de leurs ennemis il n'hésiterait pas sans doute à se venger de cet abandon par des revélations de la nature la plus dangereuse.

— Réserve tes gémissements pour plus tard, dit-il au Belge ; la situation n'est pas drôle et nous n'avons pas une minute à perdre. Comment te sens-tu ?

— Je crois que j'ai les côtes brisées, hurla Lapré avec un cri de douleur.

— Es-tu capable de te remuer ?

Le Belge fit un effort pour se soulever et dit que, si il avait les membres libres, il essayerait de marcher.

Gédéon coupa ses liens et l'aida à se relever. Lapré fit un ou deux pas, en s'appuyant sur son épaule et se laissa tomber sur une chaise.

— As-tu quelque chose de cassé ?

— Je ne crois pas, mais je suis horriblement faible... Si j'avais une goutte de *gin*, je crois que cela me remettrait.

— Je vais aller t'en chercher, mais hâtons nous.

Gédéon passa par le trou de la muraille, se précipita dans le corridor, descendit les escalier quatre à quatre et revint au bout de quelques instants avec une bouteille d'alcool.

Lapré en but un grand verre, et sa figure blémie commença presqu'aussitôt à se colorer. Il se leva et fit quelques pas en poussant de nouveau des cris de douleur. Il était fortement contusionné et il avait reçu un terrible ébranlement ; mais ses jambes étaient intactes et il marchait en boitant, mais il marchait.

— Le grand air te remettra tout à fait ; et le plus tôt nous sortirons d'ici sera le mieux dit Gédéon en, l'entraînant par le trou de la muraille.

Mais il remarqua que le Belge, qui avait presque complètement repris ses sens, s'était saisi d'une des fioles d'acide qui étaient sur la table et l'avait glissé subreptivement dans sa poche.

— Nous songeons déjà à trahir les amis, se dit Gédéon à lui-même.C'est bon à savoir.—Mais il fit semblant de n'a voir rien vu.

Les deux hommes descendirent l'escalier et se trouvèrent en peu d'instants au rez-de-chaussée. Gédéon s'arrêta un moment et se dirigea vers le téléphone ; car on pense bien que, dans les opérations auquelles se livrait la bande du capitaine Dollar, elle n'avait eu garde de se priver de ce précieux moyen de communication.

— Est-ce vous capitaine ? demanda Gédéon, quand la communication eut été établie.

— Oui, qu'est-ce qu'il y a ?

— Une catastrophe ! Sylvia et l'Artiste sont en fuite.

— Malédiction ! Comment avez-vous fait ce coup là ?

— Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que nous soyions encore en vie. Nous avons été envahis par le toit de l'usine et pris à l'improviste par des gens armés, qui nous attendaient dans l'atelier de l'Artiste. Lapré a été presque assommé, et je me suis trouvé seul en face de six révolvers. Si je m'étais fait tuer, ça ne m'aurait servi à rien; et je n'aurais pas pu vous avertir du danger que nous courons.

—Damnation ! A qu'elle sorte de gens avez-vous eu affaire ?

—A M.Philippe Lestrelle, qui nous a tous mis dedans ; et à un américain nommé Jackson qu'il emploie depuis un mois à nous surveiller.

— Savent-ils quelque chose ?

— Parbleu ! ils savent tout ; puis que je les ai trouvés en conférence avec l'Artiste dans son atelier.

— Mon vrai nom a-t-il été prononcé ?

— Oui.

—Avez-vous des données immédiates sur ce qu'ils vont faire.

— Ils ont commencé par nous ficeler comme des paquets de saucisses,en annonçant q'ils allaient revenir et qu'ils passeraient chez vous. Dès qu'ils auront mis Sylvia en sûreté, il vont sûrement vous dénoncer à la police, à moins qu'il n'essaient de vous prendre d'assaut.

— Ou êtes-vous ?

— Je viens de parvenir à sortir de prison, avec Lapré, en défonçant un mur, et nous déguerpissons.

— C'est bien. Tâchez de ne pas vous faire prendre et attendez-moi rue King. Nous verrons ce qu'il y a à faire.

— Nous y serons.

— Combien y a-t-il de temps qu'il sont partis ?

— Un peu plus d'une heure.

— Alors le temps brûle ; merci.

Gédéon ouvrit la porte et sortit avec Lapré, qui lui avait pris le bras et qui se trainait clopin clopant Ils s'empressèrent de quitter la rue Dorchester, qui devait être exceptionnellement dangereuse pour eux,en cas de retour offensif de la part de leurs ennemis ; et ils gagnèrent la rue Lagauchetière, qu'ils suivirent en prenant la direction du centre de la ville.

Au bout de deux cent pas environ, ils rencontrèrent une voiture; et Gédéon donna l'ordre au cocher de les conduire au *Mechanic's Hall*.

— Nous allons toujours faire un bon bout de chemin en voiture, dit-il à Lapré ; mais ensuite, il faudra que tu tâches de marcher. Tu comprends que nous ne sommes pas pour donner à ce cocher l'adresse de notre nouvelle retraite, ni même pour le mettre sur le chemin qui y conduit.

Le Belge continuait à pousser des gémissements.

— Où allons-nous ? demanda-t-il.

— Dans un endroit où personne ne viendra nous chercher et d'où il sera facile de prendre un bateau.

— Pourquoi faire un bateau ?

— Pour prendre l'air,imbécile ! Est-ce que tu n'a pas encore compris que le climat de Montréal va devenir malsain pour notre santé d'un moment à l'autre ?

Lapré,qui avait déjà parcouru beaucoup de pays, et qui avait sans doute de bonnes raisons pour ne pas désirer les revoir, se répandit en de nouvelles lamentations. Il ne voulait pas quitter Montréal. Il accusait tout le monde de son malheur. On voulait le faire partir pour sauver le capitaine Dollar, auquel tous les hommes qui travaillaient pour lui étaient sacrifiés tour à tour, comme ce pauvre Jardine. Il reprochait amèrement à Gédéon de l'avoir conduit à sa perte et de l'avoir attiré à l'usine sous de faux prétextes, en lui cachant la gravité des suites de l'aventure à laquelle l'avait mêlé. Encore, si ç'avait été pour un bon profit. Mais lui faire risquer sa tête pour garder un vieux maniaque et une petite fille ; cela n'avait pas de nom.

Lapré avait été toute sa vie le plus éternel et le plus sot bavard qu'il y eût en ce monde.Mais il y a des circonstances critiques et décisives où les jérémiades ne sont pas de saison; et ses plaintes commençaient à agacer terriblement Gédéon Lafleur.

A la fin, il n'y tint plus.

— Toi, dit-il, ce que tu as de mieux à faire, c'est de te taire, Quand on a accumulé la série de sottises que tu as faites ; quand on est responsable, comme toi, de notre perte à tous, on commence par se tenir tranquille et par ne pas crier plus haut que les autres- Je ne sais pas ce que décidera le capitaine Dollar. Mais, je sais bien que, si j'etais à sa place, tu n'aurais rien à redouter, ni de la terre d'exil, ni des juges de Montréal, parce que tu commencerais par passer devant le tribunal de l'association et par exécuté comme traitre.

—Je n'ai trahi personne, balbutia Lapré, qui ne comprenait véritablement pas ce que son compagnon voulait lui dire,

— Tu n'as trahi personne, sale ivrogne que tu es ! On dirait que ce n'est pas toi qui nous as jeté dans les jambes ce maudit Jackson, et qui lui as révélé tous nos secrets. C'était un ami, à ce qu'il paraît, un bon, un pur, comme tu l'as dit le soir où vous vous êtes grisés ensemble chez Jardine. Il est joli, ton ami. Il t'a proprement ficelé ; et s'il ne t'a pas assommé du coup, ce n'est pas sa faute...

—Jackson ! exclama le belge, avec un mélange de terreur et de stupéfaction.

On se rappelle, en effet, que, renversé par un croc en jambes et étourdi par la violence du choc, il n'avait rien vû de la scène qui s'était passée dans l'atelier de l'Artiste.

Ce nom était pour lui toute une révélation. Sur ces entrefaites, la voiture était arrivée au *Mechanic's Hall*. Les deux hommes descendirent et prirent la rue St-Pierre.

Arrivés à la hauteur de la rue Common, Gédéon allait tourner à droite, lors qu'à une vingtaine de pas devant il aperçut, sur le trottoir de cette rue, un agent de police.

Ce n'était pas le moment de rencontrer la police ; aussi s'empressa-t-il de saisir le bras de Lapré ; et ils continuèrent tous deux à descendre la rue St Pierre jusqu'au quai.

— De quel côté allons nous ? dit Lapré.

— D'abord, nous allons du côté où on ne rencontrera pas cet agent de police, qui était sur notre chemin. Ensuite, je te l'ai déjà dit, nous allons a deux pas du quai, dans un endroit sûr, que le capitaine à réservé en cas de péril suprême... et c'est bien heureux qu'il l'ait réservé. Car sans cela, je ne donnerais pas cher de notre peau.

Le Belge, terrassé pendant un instant par l'évocation du nom de Jackson, n'avait pas tardé à reprendre le cours de ses plaintes.

Il se disait victime d'une abominable conspiration. Que les autres tremblassent pour leur peau, c'était leur affaire. Mais lui, il n'avait rien fait ; il n'était mêlé à aucun de leurs secrets. Qu'est-ce qu'on pourrait lui reprocher ? Il avait été engagé pour surveiller un homme qu'on lui avait dit être fou, et il avait rempli de bonne foi son métier de gardien. Après cela, si Jardine lui avait remis quelques billets faux, ce n'était pas de sa faute, à lui. On pouvait l'arrêter si on voulait; il serait acquitté, ou condamné à quelques mois de prison ; pas davantage ;

" Mais vois-tu, dit-il à Gédéon, en gesticulant, je suis aussi fin, que vous et je sais bien quelle est votre manigance. Si tu cherches à me faire peur, ce n'est pas dans mon intérêt, c'est dans le tien et dans celui du capitaine. C'est vous qui avez peur que je ne parle ; parce que je pourrais en dire assez long pour obtenir de suite ma mise en liberté... Et j'en ai assez, de me sacrifier pour les autres. " —En même temps, en même temps le belge avait porté la main à sa poche et en avait tiré le flacon d'acide dont il s'était emparé sur la table de l'Artiste. Mais ce mouvement, n'avait pas échappé à l'œil perçant de Gédéon Lafleur.

— On dirait que le gueux à envié de me vitrioler, dit Gédéon à part lui.

D'un mouvement bref et sec, il abattit le poing sur la main gauche de Lapré, dans laquelle ce dernier tenait la bouteille d'acide, et la bouteille alla se briser en clats sur le trottoir.

— Tu n'es donc pas assez guéri de ton ivrognerie butor ? Je crois, Dieu me pardonne, que tu voulais encore boire, au moment où nous avons le plus besoin de garder notre sangfroid.

Cela avait été dit si vite et d'un ton si naturel que Lapré n'eut pas un instant le soupçon que son compagnon eût découvert ses véritables intentions.

— Quand je me serais ragaillardi par quelques gouttes d'alcool, après les émotions par lesquelles nous venons de passer, où serait le mal ? demanda-t-il d'une voix qu'il s'efforçait en vain de rendre calme.

Ils étaient arrivés au quai ; et Gédéon tourna à droite, à quelques pas du bord de l'eau.

— Mon pauvre ami, dit-il au Belge, d'un ton singulièrement radouci, je suis chagrin pour toi, de voir qu'au lieu de nous sauver ensemble, tu cherches à te faire de fâcheuses illusions. Nous sommes tous pris, toi tout le premier et peut-être plus que nous; et quand tu me dis que tu n'as rien fait, c'est que tu as la mémoire courte ; Tu oublie l'aventure du tombereau...

Le Belge tressaillit.

—... Oui, tu aurais tort d'oublier l'aventure du tombereau, parce que M. Lestrelle ne l'a pas oubliée ; et ce qui s'est passé aujourd'hui devrait suffire à te faire voir que M. Lestrelle a la dent longue. Si j'étais à ta place, je serais encore moins pressé de me rencontrer en face de M. Lestrelle qu'en face de la justice...

Tout en parlant, les deux hommes continuèrent à longer le quai ; Gédéon Lafleur était placé du côté du bord de l'eau, à la gauche de Lapré, à un demi pas en arrière de lui.

— . . . Au lieu de comprendre que nous agissons pour ton bien, comme de vrais amis, par exemple dans ce moment-ci, où je te conduis dans une retraite que personne au monde ne connait, tu aimes mieux te faire de bêtes d'idées ; et tu te figures que nous cherchons à te garder, pour t'empêcher de jaser. Cela prouve que tu ne seras jamais qu'un sot ; car, si nous ne cherchions qu'à t'empêcher de nous trahir, nous n'aurions pas besoin pour cela de nous embêter de ta personne. Nous aurions mille autres moyens de te faire taire... celui-ci, par exemple.

Au même moment, Gédéon, qui tenait depuis quelques instants dans sa main droite le poignard de Jackson, leva le bras et frappa le belge au-dessous de la nuque.

Le poignard entra jusqu'à la garde, et Lapré s'affaissa sans pousser un cri. Le coup lui avait tranché l'artère carotide.

— En voilà un, qui peut se vanter de l'avoir voulu, dit, froidement Gédéon ; après tout, cela vaut mieux. Dans les dispositions où il était, il nous aurait tous vendus comme un troupeau de cochons.

— Tout en prononçant, à part lui, cette singulière oraison funèbre, Gédéon Lafleur avait saisi et tenté de soulever le cadavre du Belge; mais quelle que fût sa force musculaire, il ne put y parvenir. La masse était trop lourde.

Il regarda à droite et à gauche constata qu'il n'y avait personne à l'horizon et fit pivoter deux ou trois fois le cadavre sur lui-même.

On entendit un bruit sourd et un clapotement.

Le cadavre de Lapré était au fond du Saint-Laurent.

Gédéon Lafleur contempla pendant un instant la nappe d'eau qui recouvrait silencieusement son meurtre ; puis, il se retourna brusquement, revint sur ses pas jusqu'à la rue Saint Pierre, tourna la rue Common, où il ne vit plus le sergent de ville qui l'avait fait dévier de sa route quelques minutes auparavant et s'engagea dans la rue King.

Au No. 16, il s'arrêta devant une petite maison isolée et entourée de terrains qui servent d'entrepôts; puis il tira de sa poche un passe-partout et fit jouer la serrure.

C'est dans cette maison que le capitaine Dollar lui avait donné rendez-vous.

CHAPITRE VII.

Qui était le Capitaine Dollar ?

Nous avons laissé Sylvia et ses libérateurs dans la voiture qui les ramenait à l'hôtel Lestrelle. La route fut courte et silencieuse. A l'exception de Jackson, tout le monde était trop ému pour parler. Quant au père de Sylvia, la rapidité des évènements qui venaient de se dérouler devant lui, l'effort d'énergie qu'il lui avait fallu déployer dans la lutte, l'excès de la joie qu'il avait ressentie en se voyant libre, lui avaient causé une série de commotions trop fortes pour sa santé altérée et son cerveau affaibli. Il était en proie à une sorte de prostration; et il dut s'appuyer à la fois, sur le bras de Sylvia et sur celui de Philippe Lestrelle pour gravir les marches du perron.

— Monsieur votre père a besoin de prendre du repos, dit Philippe en s'adressant à Sylvia, quand ils eurent pénétré dans le salon.

— Vous avez raison dit-elle. Demain matin, quand la nuit aura réparé ses forces, il n'y paraîtra plus ; et il sera prêt avec vous pour la lutte. Mais, ce soir, l'émotion et le bonheur l'ont brisé.

— Je vais donné des ordres, reprit le jeune homme, pour qu'on prépare sa chambre ; et d'ici à quelques minutes, il pourra prendre le repos dont il a si grand besoin. Vous veillerez sur lui comme par le passé, mais libre et sans crainte du lendemain.

A ce moment, Jackson crût indispensable d'intervenir.

— Je vous demande pardon, dit-il ; mais les minutes nous pressent et ma tâche de ce soir est à peine commencée. Au risque de vous paraître inhumain, il est indispensable que je fasse subir à monsieur votre père un petit interrogatoire. Sa securité à venir et le châtiment des coupables y sont engagés. Il faut qu'ils couchent ce soir en prison, ou ils nous échapperont encore une fois.

Le père de Sylvia s'était étendu sur une chaise longue; et la jeune fille, agenouillé devant lui, était en train de lui faire avaler à petites gorgées un verre d'eau sucrée, additionnée de cognac. Il parut reprendre quelques forces, et au bout de quelques instants, il declara qu'il était prêt à repondre aux questions du détective.

— Je les ferai aussi courtes que possible, dit ce dernier. Quand nous avons été interrompus par l'entrée de ces deux bandits, j'étais en train, ajouta-t-il en s'adressant à l'Artiste, de vous demander votre nom...... Je ne vous le demande plus; car je sais que vous êtes né à Montréal et que vous vous appelez William Staub.

Le vieillard répondit par un geste d'assentiment et Philippe Lestrelle sursauta à ce nom inattendu. Mais le détective ne lui laissa pas le temps d'interrompre et de lui demander des explications.

— Melle Sylvia est votre fille ?

— Oui monsieur.

— Vous l'avez eue en Italie ?

Le vieillard répondit par un nouveau signe affirmatif.

— Navez-vous pas laissé d'autres enfants à Montréal, avant de quitter le pays ?

— Oui, répondit faiblement l'artiste, auquel quelques grosses larmes montèrent aux yeux. Mes pauvres enfants! je ne les ai jamais revus; et ces misérables n'ont pas voulu me dire s'il vivent encore, ni ce qu'ils étaient devenus.

— Ne vous désolez plus à leur sujet. Nous les retrouverons, je crois, beaucoup plus facilement que vous ne le pensez. Mais, pourriez-vous me dire quels noms vous leur avez donnés ?

— Lucile et Albert, articula le vieillard d'une voix haletante et vaincue par l'émotion.

Philippe Lestrelle eut un second tressaillement. Mais, Jackson lui prit vivement le bras et lui fit signe que ce n'était pas le moment de prolonger une discussion qui eût épuisé les forces du père de Sylvia.

— Je suis obligé, maintenant, de vous demander comment vous êtes tombé entre les mains de ces misérables ?

— C'est une histoire lugubre et à peine croyable. J'étais parti pour l'Italie, à la suite de la mort de ma pauvre femme ; et je fis connaissance, à Milan, avec un jeune peintre du même âge que moi, et dont les traits avaient une singulière analogie avec les miens. Depuis ce temps, il a accru cette ressemblance, à force d'art, en se composant un visage d'emprunt...Nous ne tardâmes pas à devenir amis intimes et à partager la même chambre, dans le logis d'un armurier... d'un spadassin, à ce que j'ai à ce que j'ai appris plus tard. Mais paix à sa mémoire, pour la façon dont il a expié le mal qu'il m'a fait. Au bout de deux ans, je reçus la nouvelle de la mort de mon père, un des riche banquiers de Montréal. Ce fut l'origine de toutes les douleurs que j'ai subies, car ce traitre, ce faux avait conçu le plan infernal de se substituer à moi, pour recueillir l'héritage de mon mon père. J'ignore comment il a pu obtenir d'Angelo l'armurier chez lequel nous logions, de transformer ma chambre en prison. Je ne l'ai revu que trois ans plus tard, quand il avait déjà réussi à exécuter son abominable dessein. Mais dans l'intervalle, il s'était passé un événement qui a été ma consolation et qui à ajouté à mes tortures. La fille d'Angelo, mon geolier, s'était interressée à mon sort ; et son père, par un motif que vous comprenez, sans doute, et malheureusement mon bourreau comprit trop bien, lui aussi, son père, dis-je, favorisa notre inclination naissante Nous nous mariâmes. Sylvia naquit ; et je n'étais plus captif que de nom, lorsque cet infâme reçut en Amérique la nouvelle qui menaçait d'interrompre sa prospérité volée. Une nuit, d'hiver, notre maison fut entourée par des hommes masqués. Rudolfo, c'était le nom de ce misérable était à leur tête. Angelo fût tué en se défendant. Ma pauvre femme fut égorgée dans mes bras ; et je ne compris pas tout d'abord par quel miracle ou par quelle nouvelle œuvre de perversité, nous avions été épargnés ma petite fille et moi... Je ne l'ai que trop bien compris ensuite. Il avait besoin, pour ses entreprises ténébreuses de mettre à profit mon talent de graveur. Après m'avoir volé ma fortune et mon nom, il avait entrepris de faire de moi son esclave ; et il me laissait ma fille, comme une menace perpétuellement suspendue sur ma tête, dans le cas où j'aurais tenté de désobéir à ses ordres. Quelques jours après ce double meurtre, il m'a emmené aux Etats Unis et plus tard à Montréal, car je n'étais plus qu'une chose qui avait des gardiens et qui faisait partie de sa suite.

— Y a-t-il longtemps que vous avez revu votre bourreau ?

— Il y a plus de seize ans. Je ne sais s'il a redouté de ma part (car il est lâche) quelque acte de fureur et de désespoir, ou s'il a craint que le cœur lui manquât en face de sa victime. Depuis la fin du voyage qui m'a amené à New-York, il ne s'est jamais présenté devant moi. Mais son horrible surveillance n'a pas cessé un seul instant de peser sur moi. Chaque jour, j'ai senti qu'il tenait entre ses mains le fil de mon existence, et que ce fil se raccourcissait d'heure en heure...

Le vieillard s'arrêta sur ces derniers mots. Sa voix s'était graduellement abaissée dans le cours de ce lamentable récit et il était à bout de forces.

— Je vous remercie, Monsieur, lui dit Jackson en s'inclinant respectueusement devant lui. Je sais maintenant tout ce ce que j'avais besoin de savoir pour achever mon œuvre. Penez sans crainte le repos qui vous est nécessaire. Je jure Dieu qu'avant deux jours, j'aurai rendu à Mademoiselle Sylvia un frère et une sœur et terrassé vos ennemis!

Le détective ajouta à l'oreille de Philippe : " Puisque vous en savez maintenant aussi long que moi, préparez Mlle Sylvia à la surprise que je lui ménage " ; et il sortit précipitamment pour se rendre à l'hôtel Staub.

Devant la porte de l'hotel, de la rue Dorchester il rencontra Gabriel Sauvé, qui l'attendait depuis près de deux heures et qui commençait à trouver le temps d'autant plus long, qu'il était en proie à une cruelle anxiété, depuis les paroles que le détective lui avait dites, sur l'éventualité d'un malheur suspendu sur la famille Staub.

L'avocat courut vers le détective avec un regard interrogateur.

— Tout va bien ! lui dit ce dernier d'un ton joyeux.

— Tout ...?

— Oui, tout sans exception. Sylvia et son père sont libres. Gédéon Lafleur est enfermé dans la prison de l'Artiste; Lapré au trois quarts assommé. Il ne nous reste qu'à régler le compte du Capitaine Dollar.

— Est-ce que vous le connaissez?

— Sans doute. Mais parlez-moi d'abord de votre surveillance. Qu'est-ce qui s'est passé ici ?

— Rien d'insolite.

— Albert vous attend toujours ... ?

— Oui.

— Tant mieux. Nous allons avoir à lui parler. Et le vieux Staub ?

— Il vient de sortir, il y a dix minutes ou un quart d'heure.

L'américain laissa échapper une violente exclamation de dépit.

— Comment sortir...? A sept heure et demie du soir ! Il n'a donc pas diné ?

— Je ne puis rien vous dire là dessus. Ce que je vous affirme, c'est que je viens de le voir sortir.

— En voiture...?

— Non, à pied.

— Seul ?

— Oui, seul.

— Quel chemin a-t-il pris ?

— Il m'a paru descendre le *Beaver Hall*.

L'américain était de plus en plus consterné.

— Pourvu que nous ne soyons pas encore une fois floués.... Mais non, c'est impossible ; qui est-ce qui aurait pu l'avertir ...?

— Il me semble, reprit l'avocat légèrement surpris, que vous prenez ce soir un singulier intérêt au vieux Staub ?

— Oui, un singulier intérêt, vous avez raison ; et pour le moment, un intérêt singulièrement déçu...

— Puis-je vous demander comment ?

— Vous tenez à le savoir. Parce que, articula lentement et solennellement Jackson, le Capitaine Dollar et le vieux Staub sont une seule et même personne.

Gabriel Sauvé faillit littéralement tomber à la renverse.

— Etes-vous sûr de ce que vous dites ?

— Tellement sur, que je me demande, depuis que nous parlons, s'il n'a pas trouvé quelque diabolique moyen de se faire avertir du succès de notre expédition et la délivrance de l'Artiste... et, comme cette délivrance équivaut à sa propre condamnation, je me demande s'il ne vient pas de nous filer entre les doigts... Ce serait à se faire damner. Pourtant je n'a pas perdu une minute...

L'avocat était devenu tout pâle; et ses lèvres crispées indiquaient un violent combat intérieur. Il serait malaisé de dire si, dans le flot des sentiments tumultueux qui l'agitaient, il était plus ému par la crainte de voir échapper le capitaine Dollar ou par la pensée que le père de Lucile était un chef de brigands.

Jackson auquel ce trouble ne pouvait échapper lui dit vivement : "Ne craignez rien pour Lucile ni pour Albert Je vous avais annoncé un malheur, et je vous apporte un bonheur pour eux... Mais ce n'est pas le moment de causer. Il faut à tout prix avoir le cœur net sur cette sortie suspecte ; et nous n'avons qu'un parti à prendre, c'est de sonner à la porte de l'hôtel Staub et d'interroger Albert. "

— Croyez vous que nous puissions... ? domanda l'avocat, de plus en plus perplexe.

— Avez-vous confiance en moi ? reprit Jackson. Etes-vous convaincu que, pour rien au monde, je ne voudrai? vous faire faire ce qui ne serait pas honnêtement à faire. Oui, n'est-ce pas ? Et bien, laissez moi faire. La seule chose que je vous demande est de m'aider de votre influence et d'appuyer tout ce que pourrai être amené a dire. quand bien même vous ne comprendriez pas au premier moment ce que je dirai.

— Soit, fit Gabriel, après un instant d'hésitation. Continuez ce que vous avez si bien commencé.

Ils sonnèrent à la porte de l'hôtel et il furent immédiatement introduits dans le fumoir où Albert attendait son ami.

— Vous voila, mon cher ami, dit le jeune homme. J'ai reçu votre lettre tantôt. Vous avez à me parler ?

— Oui, répondit gravement l'avocat. J'ai malheureusement à vous parler, comme le jour où je suis venu vous voir à propos de Jardine, d'affaires très pénibles. Mais M. Jackson et il désigna le détective—vous dira beaucoup mieux que moi ce que nous avons à demander. Vous pouvez avoir confiance en lui comme en moi-même, ajouta Gabriel.

Albert Staub s'inclina légèrement et fit signe à l'américain qu'il etait prêt à l'entendre.

— Permettez-moi, dit Jackson, de prendre le taureau par les cornes. Je suis dévoué corps et âme à M. Sauvé ; et nous agissons tous deux dans votre intérêt. M. Staub vient de sortir, n'est ce pas?

Le jeune homme fit un signe affirmatif.

— Puis-je vous demander si vous vous attendiez à la voir quitter son hôtel à ce moment de la soirée ?

— Non, je ne m'y attendais pas du tout, quoique les les affaires de mon père ne soient par les miennes ; mais je ne comprends pas...

— Monsieur, reprit vivement l'américain, croyez bien que je ne vous questionnerais pas ainsi sans une impérieuse nécessité. Nous avons des raisons, M. Sauvé et moi, de redouter un malheur..., une catastrophe financière... peut-être quelque chose de plus grave.

— Mon père est mort ! s'écria Albert en poussant un cri.

— Non, Monsieur. Je vous jure que votre père est en bonne santé ; et que rien de ce que vous nous direz ne peut lui causer aucun préjudice. Au contraire, il s'agit de son salut et du vôtre...

Gabriel Sauvé fit un geste pour m'interrompre : mais Jackson le retint.

— Je vous répète, reprit-il, que nous travaillons dans l'intérêt de votre père et dans le vôtre; et que nous avons absolument besoin, pour accomplir notre tache, que vous nous disiez ce que vous savez des motifs de sa sortie de ce soir.

— Tout ce que puis vous dire, répondit Albert, c'est que peu de temps après que nous venions de nous mettre à table, mon père à été appelé au téléphone. Il est sorti de table et s'est dirigé vers son cabinet..,

— Avez vous entendu de quoi il était question ?

— J'ai entendu quelques bribes de phrases. Mais vous savez ce que c'est que le téléphone. Une conversation dans laquelle on n'entend que l'un des interlocuteurs est presque dépourvue de sens pour les tiers. J'ai cru comprendre qu'on communiquait à mon père quelque fâcheuses nouvelle car il répondait avec des jurons et un ton de très mauvaise humeur. J'ai entendu distinctement qu'il demandait " Combien y a-t-il de temps qu'il sont partis? et qu'il donnaitun rendez vous ; et j'ai pensé qu'ls s'agissait d'un débiteur ou d'un voleur en fuite. Quand le téléphone à cessé, mon père est resté quelques minutes dans son cabinet ; il a remué un certain nombre de papiers, ouvert et refermé sacaisse; et il est rentré dans la salle à manger, en nous disant, à ma sœur et à moi, qu'on l'appelait au dehors pour une affaire imprévue et qu'il ne pourrait pas diner avec nous.

— Malheur ! s'écria Jackson. Voilà justement ce que je craignais. Il faut que nous le retrouvions à tout prix, Sans cela, tout est perdu...

— Si vous tenez à le retrouver, reprit Albert, ce ne sera pas difficile.

L'avocat fit encore une fois le geste de l'interrompre. Mais Jackson lui saisit si vivement le bras qu'il s'arrêta, au moment sans doute où il allait crier à Albert de ne point révéler le secret de la retraite de son père.

—... J'ai entendu, continua innocemment le jeune homme, sans prendre garde à ce jeu de physionomie, qu'il disait à la personne avec laquelle il était en communication de l'attendre à la rue King ; et je n'ai pas de doute que le rendez-vous soit dans une petite maison, où j'ai eu l'occasion de découvrir, il y a quelque temps, qu'il donnait quelques fois des rendez-vous pour des affaires secrètes.

— Il n'y a pas un instant à perdre, exclama Jackson haletant, monsieur Sauvé, voulez-vous venir avec moi ?

— Je vous accompagnerai, dit résolument Albert Staub.

Cette détermination ne parut guère sourire au détective. Mais il n'y avait pas moyen de s'y opposer, et il se borna à répondre par un geste d'assentiment.

— Monsieur Jackson, dit Gabriel Sauvé au détective, quand le jeune homme fut sorti pour aller chercher son paletot et son chapeau, je vous avais promis de ne pas vous contredire et je vous ai tenu parole, quoiqu'il m'en coûtât. Mais vous aurez à me rendre un compte sévère; et par exemple vous me direz comment vous avez vous avez pu.. comment vous avez osé jurer à Albert Staub que ce qu'il allait vous dire ne pouvait causer aucun préjudice à son père......

— Comment je l'ai juré ! fit Jackson, en saisissant de nouveau le bras de l'avocat; par l'excellente raison que celui que vous appelez le vieux Staub n'a jamais été le père d'Albert et de Lucile et qu'il n'est pas plus Staub que vous ni moi... et s'il vous reste une minute, je vous supplie de demander à Melle Lucile de se faire conduire à l'hôtel Lestrelle, où elle est attendue par des personnes qu'elle sera heureuse de rencontrer.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que Sylvia est sa sœur et que.... mais plus un mot....!

Albert Staub venait de rentrer dans le fumoir.

— Etes-vous prêts ? demanda-t-il.

— Oui, répondit Gabriel Sauvé. Mais pourrai-je dire un mot à votre sœur, avant de partir?

— Elle est dans le salon à côté ; je vais vous y conduire.

Le jeune avocat s'avança vivement vers Lucile et lui prit les deux mains.

— Je vous avais promis, lui dit-il à voix basse, que je serais là à l'heure de la crise....

— Et l'heure est venue, répondit douloureusement Lucile: je m'y attendais.

— Elle sera moins grave pour vous que je ne le craignais ; peut-être même ne le sera-t-elle pas du tout. Mais je suis obligé de sortir avec Albert, dans son intérêt. Il pourra se passer ici des choses pénibles. Me permettez-vous de vous demander de vous faire conduire tout de suite chez M. Lestrelle, où vous trouverez une amie, et où nous viendrons vous reprendre dans la soirée...? Il est utile que vous y alliez.

— Si vous le croyez utile, je me fie à vous, sans rien vous demander de plus, dit Lucile d'une voix pénétrante. Mais Albert du moins ne court aucun danger...?

— Aucun, je vous le jure !

— Merci.

Les trois hommes sautèrent dans la voiture qui avait amené Jackson et Albert Staub donna l'adresse de la rue King, pendant que Gabriel Sauvé disait tout bas à Jackson : " je comprends maintenant pourquoi Lucile disait que leur père ne les aimait pas.

— Et pourquoi il a fait tout ce qu'il a pu pour perdre Albert, répondit Jackson sur le même ton.

CHAPITRE VIII.

DÉNOUEMENT.

Le lecteur sait maintenant à quoi s'en tenir sur le mystère qui a entouré le début de cette dramatique histoire.

Montréal avait été livré pendant plusieurs années à une bande de bandits merveilleusement organisée, ayant à sa tête un chef mystérieux qui appartenait à la haute société financière du pays et ayant ses ramifications partout.

Ce Rudolfo était un coquin de génie qui avait commencé par se hisser à l'aide d'un audacieux complot dans la personnalité de l'héritier légitime de la famille Staub.

Les circonstances l'avaient servi à souhait. Le vrai William Staub restait seul de tous les siens, à l'exception de deux enfants qu'il avait laissés au berceau et qui ne pouvaient pas même avoir le soupçon de cette abominable substitution de personne. Après s'être emparé de sa victime et des papiers qui devaient lui permettre d'établir sa fausse indentité, Rudolfo n'avait eu garde de se présenter immédiatement à Montréal, où malgré sa frappante ressemblance avec le vrai William, la fraude aurait risqué d'être reconnue par quelque domestique ou par quelques amis de la maison. Il avait commencé par recueillir la fortune de la famille Staub par l'intermédiaire des hommes de loi ; puis il était allé s'installer pendant plusieurs années à New-York. Quand il était revenu se fixer à l'hôtel Staub, avec les deux enfants de William qu'il traitait comme siens, qui aurait pu concevoir seulement l'idée qu'on avait affaire à un bandit et à un voleur de nom A supposer que quelque ancien ami de William trouvât qu'il avait beaucoup changé, comment s'étonner qu'au bout de plusieurs années un homme ait changé et vieilli? Personnne n'y songea.

La première partie du plan de Rudolfo avait donc merveilleusement réussi, si bien réussi qu'il avait joui pendant près de vingt ans d'une fortune et d'un nom usurpés et pris place, comme par droit de richesse et de naissance parmi les magnats de Montréal.

Il aurait pu s'en tenir là ; et ayant fait peau neuve se borner à jouir de cette situation sociale et de cette richesse acquises par un crime. Mais la Providence ne permet presque jamais que les méchants s'arrêtent en plein succès; et il y a une justice immanante qui veut qu'ils persévèrent dans leurs forfaits jusqu'à ce qu'ils aient lassé la patience divine.

Ce Rudolfo devenu banquier et millionnaire, avait conservé l'âme d'un malfaiteur. Il avait un de ces tempéraments vicieux qui font le mal pour le mal et qui semblent nés pour vivre continuellement en guerre contre toutes les lois divines et humaines. Resté en Italie, sans ressource et sans avenir, il eut appartenu à une de ces bandes de *bravi* qui assassinent pour quelques ducats. Arrivé à la fortune et à la puissance à l'aide d'un premier crime, il n'avait eu d'autre idée que de se servir de ce premier succès pour organiser scientifiquement une association de brigands, une banque de l'incendie, du faux et du vol dont ses ressources et son talent devaient décupler la force malfaisante.

Il n'est jamais difficile à un homme riche, audacieux et habile de s'entourer de lieutenant prêts à tout faire, comme Gédéon Lafleur et de les charger de recruter et de conduire une armée de scélérats. Mais Rudolfo visait à quelque chose de plus ingénieux et de plus puissant. En sa qualité d'Italien, il avait entendu parler de ces temps étranges et peu éloignés de nous où le chef de la police de Naples était en même temps le chef des brigands du pays et où il n'y avait entre les gendarmes et les autres dévaliseurs de grande route qu'une différence de costume. Son esprit pervers avait conçu l'idée d'une association de voleurs affiliés à la police et protégés par elle ; et ce programme une fois entré dans son esprit, il l'avait mis à exécution sans trop de difficulté. Il avait trouvé dans Varé, dans Chrysanthême et dans plusieurs autres policiers sans conscience n'ayant déjà que trop souvent abusé de leur position pour tourner contre la fortune des citoyens les armes qui leur étaient confiées pour sa défense. Une fois maître de leurs secrets, il était devenu maître de leurs personnes ;et ils s'étaient d'autant plus facilement inclinés devant la superiorité de son génie que leur conscience ne connaissait pas de scrupules et que leur intérêt les attachait à une association dans laquelle ils touchaient d'énormes profits.

Le noyau de la bande une fois formé, les esprits vicieux les déclassés, les hommes perdus de dettes y avaient naturellement leur place ; et sur les confins de la haute société, il s'était constitué entre le chef et les vulraires coquins qui étaient chargés des grosses besognes, un groupe intermédiaire qui avait un pied dans le monde et un autre dans le crime. C'est cette sorte de comité directeur que nous avons vu banqueter au *Chalet des Lilas*.

Certes, cette œuvre de perversité profonde était bien et puissamment organisée. La meilleure preuve en est qu'elle ait pu durer si longtemps sans que personne s'en soit douté. Malgré quelques imprudences de Chrysanthème et un fâcheux excès de confiance de la part de Varé, on pouvait à bon droit considérer l'association comme imprenable; et dans le cas d'une catastrophe partielle la personne même du chef restait à l'abri de tout danger. Inconnue de la bande qui lui obéissait aveuglement, et en relation seulement avec deux ou trois lieutenants dont l'intérêt garantissait la fidélité, il se croyait sûr que, dans l'hypothèse même ou l'association viendrait à être découverte, personne ne serait capable de remonter jusqu'au banquier Staub et de reconnaître en lui le capitaine Dollar. Il n'y avait qu'un cas, un seul dans lequel il pût être véritablement mis en danger ; c'est le cas ou quelque ennemi parviendrait a découvrir l'existence de l'Artité et à entrer en relations avec lui. Le vrai Staub pouvait seul dévoiler les crimes de Rudolfo.

Comment cet homme si habile et si prudent s'était-il exposé à ce terrible danger ? Comment n'avait-il pas songé qu'en dépit de toutes les serrures, de tout les gardiens et de toutes les précautions prises, il surviendrait un jour ou l'autre un accident imprévu qui déjouerait toutes les mesures prises? Fût-on un brigand de génie et Rudolfo en était un, on mêle toujours aux plans des mieux combinés quelque faute ou quelque mauvaise passion inutile, qui finit, grâce à Dieu, par devenir la cause de leur ruine et qui prépare à la société sa revanche Peut-être ce misérable avait il trouvé, à prolonger les souffrances de sa victime et a se servir de William Staub comme d'un complice-esclave, une de ces voluptés mystérieuses et irrésistibles que les âmes scélérates sont seu-

les capables de ressentir et de comprendre. Il avait bien poursuivi, sans autre motif que celui de satisfaire sa noirceur naturelle, le plan de corrompre Albert Staub son fils putatif et sa sauvegarde, et de l'amener, par degrés, de chûte en chûte, jusqu'au point où il ne lui resterait plus qu'à s'affilier à la bande de brigands dont il était le chef.

Il avait fallu la passion romanesque de Philippe Lestrelle pour Sylvia aperçue à travers une vision, et la sympathie mutuelle de Gabriel Sauvé et de Lucile Staub, pour saisir cette œuvre d'infamie dans ses deux seuls points vulnérables.

Rendons cette justice à Rudolfo que s'il avait l'esprit profondément pervers, il l'avait en même temps étrangement prompt et lucide. Dès que Gédéon lui eut fait connaître la fuite de Sylvia et de l'Artiste, dès qu'il eut entendu les deux noms de Philippe Lestrelle et de Jackson il comprit immédiatement que la catastrophe était irrémédiable; qu'il avait été vaincu par de plus forts que lui; et que son secret était tout entier entre les mains d'adversaires trop actifs, trop bien armés et trop puissants pour que la lutte fut possible.

Il ne lui restait qu'une chance de salut: la fuite immédiate.

Comme un joueur préparé de longue main à toutes les éventualités, il s'était d'ailleurs réservé, en cas de péril suprême, les moyens de disparaître assez rapidement et assez mystérieusement pour déjouer toutes les recherches.

Grâce aux entreprises de toute sorte auxquelles il était mêlé, et avait toujours dans le port un ou deux bâtiments de commerce inscrits sous le nom d'une personne interposée et prêts à le recueillir et à gagner le large à la première alarme.

Il possédait, rue King, une petite maison dont l'existence n'était connue que d'un très petit nombre de complices tout dévoués.

Qu'il fût seulement averti cinq minutes à l'avance, il lui était aisé de gagner cette retraite de la rue King où personne ne songerait à aller le chercher, d'attendre paisiblement la tombée de la nuit et de se refugier dans le bâtiment qui l'attendait à quelques pas de là. Il n'avait qu'un ordre à donner pour faire lever l'ancre; et une fois en pleine mer, avec d'énormes capitaux à sa disposition et un bâtiment équipé pour supporter en cas de besoin une longue traversée, il avait en face de lui le monde entier comme lieu de refuge.

Par suite de quel hasard, Albert Staub avait-il découvert la maison de la rue King? Par un de ces incidents imprévus qui viennent se mettre à la traverse du crime, lorsque l'heure du châtiment a sonné. Une nuit, en sortant de chez Jardine, Albert avait cru reconnaître, dans un passant aux allures mystérieuses, la taille et la démarche de son père. C'était à l'époque où les relations du jeune homme avec son père supposé étaient extrêmement tendre et où le faux Staub, poursuivant son plan de corruption machiavélique, avait commencé par fermer inexorablement les cordons de sa bourse. Intrigué par cette rencontre nocturne et en proie à une mauvaise humeur naturelle contre celui qu'il supposait être l'auteur de ses jours, Albert l'avait suivi sans penser à mal et sans autre but bien déterminé que la satisfaction de prendre soi-même en faute un père barbare qui vous a fait intempestivement de la morale. Il l'avait vu tirer une clef de sa poche et entrer dans cette petite maison à titre de propriétaire. Il avait été frappé de la solitude du lieu; et comme il avait l'esprit naturellement léger il n'avait pas fait là-dessus de profondes réflexions. Mais cette aventure était restée dans sa mémoire; et quand il avait entendu le vieux Staub téléphoner à Gédéon Lafleur de l'attendre rue King; sans savoir de quoi il s'agissait et sans en prendre souci au premier moment, il avait fait un rapprochement immédiat entre ce nom de rue et ce lieu de rendez-vous mystérieux.

Albert Staub ne s'était pas trompé.

Le faux banquier, après avoir reçu l'avis de Gédéon, n'était rentré dans son cabinet que pour y prendre ses valeurs. Il avait constamment par devers lui une somme énorme en lettres de crédit et en traites sur l'étranger, et il ne lui avait fallu que quelques instants pour mettre dans sa poche la valeur représentative de plusieurs millions toujours prêts à être mobilisés. Ensuite, il était sorti à pied; car il était trop avisé pour s'exposer à mettre dans sa confidence un homme de service ou un cocher de voitures de place. Il était passé tranquillement devant Gabriel Sauvé qu'il n'avait pas reconnu dans l'obscurité de la nuit; puis, il avait descendu le *Beaver-Hall*, traversé le *Square Victoria*, longé la rue McGill, et tourné à droite dans la rue Williams qui devait le conduire en quelques pas à la rue King.

Il avait constaté par acquit de conscience qu'il n'était pas suivi. Il en était convaincu à l'avance; car en mettant les choses au pire et en supposant que Philippe Lestrelle demandât et obtint son arrestation immédiate, le misérable devait avoir pour le moins une heure d'avance sur ceux qui viendraient le chercher à l'hôtel Staub; et, il se frottait les mains en pensant que, malgré tout, il était encore plus fin qu'eux et que ses ennemis ne trouveraient rien que le nid vide et l'oiseau envolé.

D'ailleurs s'il était convaincu de la gravité du péril est de l'urgente nécessité de commencer par se mettre en sûreté, il ne croyait pas avoir joué pour cela sa dernière carte.

Philippe Lestrelle qui avait évité jusqu'ici de recourir à l'intervention judiciaire, prendrait-il le parti de confier à la justice le soin de sa vengeance? Le père de Sylvia supporterait-il tant de terribles émotions sans y perdre les restes de sa raison et peut-être le fil tenu qui le rattachait à la vie? S'il survivait, ne serait-il pas arrêté par la crainte du scandale destiné à rejaillir sur Albert et sur Lucile? Dévoiler aux juges et au public l'existence de l'association et le fait de la séquestration de l'Artiste et de Sylvia, y rattacher le vol du *Central Vermont*, l'affaire Jardine et tous les autres méfaits que Jackson avait pu découvrir, il ne doutait pas que tout cela ne fut au pouvoir de ses ennemis. Mais, parviendrait il avec autant de facilité à établir judiciairement l'identité de l'Artiste et de William Staub, au fond le but exclusif de leurs efforts? Depuis vingt- ans, tous les témoins étaient morts, à l'exception de Gédéon Lafleur et de Lapré qui devaient être maintenant à l'abri dans la rue King. Rudolfo en y réfléchissant, en venait à se dire que, quand un homme comme lui peut gagner l'étranger avec neuf million dans dans sa poche, la partie n'est pas encore désespérée. Il n'y avait qu'à attendre les événements. Après tout, il était

encore maître de la fortune des Staub. Peut-être ses ennemis s'estimeraient-ils heureux en fin de compte, d'acheter, au prix d'une partie de cette fortune, la restitution du reste et la disparition pacifique d'un lutteur encore dangereux et bien armé.

Rudolfo. en était là de ses réflexions au moment où il arriva sans encombre à la porte de la maison de la rue King.



La maison de la rue King.

Nous avons déjà dit que cette maison était située dans un quartier désert, au milieu de terrains vagues et de chantiers. C'était un petit batiment en briques à deux étages et à trois fenêtres de façade dont les jalousies étaient constamment fermées. Elle contenait, comme la plupart des habitations canadiennes, deux pièces réunies par une porte à trois battants au rez de chaussée et trois chambres à l'étage supérieur. Derrière la maison une petite cour mal entretenue et garnie de palissades en bois ; et au fond de la cour, un *shade* dont les planches disjointes laissaient pressentir une ruine prochaine.

Il faut rendre cette justice au Capitaine Dollar que cette retraite avait été marveilleusement choisie. En plein jour, elle avait l'air d'une maison pauvre, inhabitée et inoffensive, comme il y en a plus d'une à Montréal dans les quartiers excentriques. En cas de rendez-vous nocturnes l'absence de toute autre maison habitée aux alentours garantissait à la fois contre la curiosité et contre l'indiscrétion des voisins.

Si un étranger eut tenté de pénétrer dans cette demeure défendue par son insignifiance, il eut été surpris au premier abord d'y rencontrer un ameublement très peu en rapport avec sa simplicité extérieure et son air inhabité. Les deux pièce du rez-de-chaussée formaient un salon et un fumoir salle à manger pourvus intérieurement de tout le comfort et de toutes les éléganes de la vie moderne. Les chambres du premier étage n'étaient pas aménagées avec moins de luxe.

Au contraste si frappant du dehors et du dedans, il ne pouvait manquer de venir à l'esprit une explication si naturelle et si plausible qu'elle eût contribué elle-même à dérouter toute autre soupçon. Cette maison ordinairement inoccupée ne pouvait être que le lieu des rendez-vous galants de quelque richard jaloux de dissimuler ses bonnes fortunes.

Pour concevoir une autre idée, il eut fallu découvrir dans la cage de l'escalier une armoire secrètement pratiquée dans le mur. On y eût trouvé des costumes, des perruques, des fausses barbes et un attirail d'armes blanches et d'armes à feu qui eussent nécessairement donné à réfléchir. Mais cette armoire était si bien dissimulée qu'à moins de démolir la maison, il n'était pas à criandre qu'un visiteur de passage en soupçonnât jamais l'existence.

Lorsque le faux Staub pénétra dans la maison, il y avait à peu près dix minutes que Gédéon Lafleur l'y avait précédé.

— Est-ce que Lapré n'est pas avec vous ? demanda le capitaine surpris de trouver Gédéon seul.

— Ne vous inquiétez pas, Lapré est en lieu sûr, fit ce dernier avec un geste sur la signification du quel il n'y avait pas à se méprendre,

— Mais encore ?

— Je vous dis que je lui ai réglé son compte ; et il n'en était que temps. C'est ce misérable qui nous à vendus à Jackson par bêtise, et il s'apprêtait à nous vendre à d'autres par lâcheté.

— S'il trahissait, tu as sagement agi en le frappant. Nous sommes dans une situation trop grave pour laisser des traîtres derrière nous, dit le capitaine intérieurement ravi d'être débarrasé d'un des témoins les plus compromettants qu'il eût à redouter pour sa sauvegarde personnelle.

En même temps il s'avança jusqu'à Gédèon et lui tendit la main en disant : " Eh bien, mon pauvre Gédéon nous voilà dans de mauvais draps !"

Gédéon prit la main du capitaine et poussa un petit cri.

— Qu'est-ce que tu as ?

— Rien. Je me suis abimé les mains en coupant la corde qui les liait ; car ils m'avaient ficelé comme un un poulet, et je viens de frotter une de mes écorchures contre le chaton de votre bague.

— Il faut soigner cela, dit tranquillement le capitaine.

— Oh ! ce n'est pas grave et si nous n'avions pas d'autres soucis...

— Enfin, où en sommes nous ?

— Nous ne sommes que nous avons été enoulés...; roulés par Philippe Lestrelle qui o fait accroire à Varé qu'il avait renoncé à la petite ; roulés par ce Jackson, que Varé à pris pour un voleur, et qui était tout simplement un limier lancé sur nous par Philippe Lestrelle.

— C'est bien ce que je pensais. C'est ce maudit avocat, dont personne ne s'est méfié et qui a tout conduit. Nous sommes flambés. Heureusement, nous avons encore le temps de filer... Les autres s'en tireront comme ils pourront... et peut-être moins mal que nous ne croyons.

... Ce pauvre Varé, fit Gédéon, qui était convaincu que vous seriez prêt à lutter et mourir avec lui sur la brèche. Notre fuite va lui entrer ses dernière illusions.

— L'imbécile ! exclama le Capitaine ; c'est le plus grand service que nous puissions lui rendre. Il est de taille à se défendre comme un diable : et sais tu bien que, Lapé mort et nous deux disparus, il auront joliment de la peine à établir contre lui quelque chose qui ressemble à une preuve. A moins qu'il ne s'accuse lui-même ils en seront réduits a abandonner la poursuite ou à les condamner Chrysanthème et lui pour quelque vol de pacotille.

— Le fait est, observa Gédéon, qu'on pourra confronter l'Artiste avec qui on voudra. Il n'a jamais vu que Mistress Bartlett, Lapré et moi. Il ne pourra reconnaître ni accuser personne.

— Je te dis, reprit le capitaine avec un accent de triomphe, qu'il n'y avait que deux témoins, Lapré et toi. Nous y avons mis ordre, ajouta-t-il ; — et à ce moment son regard eut une lueur étrange dont Gédéon fut frappé — Nous sommes vaincus, mais libres, riches et fort et je reste debout, au milieu des ruines de l'association, prêt à recommencer sur un autre théâtre. Un seul coup n'abat pas un homme tel que moi !

Rudolfo, en prononçant ses dernières mots s'était relevé de toute sa hauteur et il avait vraiment une heure de grandeur sinistre.

Mais, au même moment, Gédéon qui était devenu tout pâle et qui le regardait fixement depuis quelques secondes, poussa un cri de douleur strident et parut en proie à une souffrance si horrible que sa figure se décomposa et qu'on put croire qu'il allait tomber à la renverse.

Cela ne dura qu'un instant. Il regarda sa main blessée, poussa un nouveau cri, presque un rugissement ; et par un prodigieux effort de volonté il se leva tout debout. Il avait l'écume à la bouche. D'un bond furieux et désespéré il se précipita comme une bête sauvage sur Rudolfo qui ne s'attendait pas à cette attaque et qui n'eut le temps ni de reculer ni de fuir. Avec une force décuplée par la rage il lui empoigna les deux mains, lui arracha violemment la bague que le faux banquier portait à l'index de la main droite et le frappa au front avec le chaton de sa bague.

Ce fut au tour de Rudolfo de faire entendre un rugissement. Il était devenu livide.

— Le poison... le poison...! rugissait follement Gédéon en brandissant la bague devant les yeux épouvantés du capitaine Dollar.

Sous la violence du choc, le châton de la bague s'était ouvert comme par l'effet d'un ressort intérieur et il laissait une petite tige creuse et acérée au bord de laquelle perlait une goutte d'un liquide corrosif.

C'était l'arme empoisonnée que le capitaine Dollar s'était imprudemment vanté de porter sur lui et avec laquelle il était sûr de se débarasser du complice qui le gênerait, au moment de prendre la fuite.

Il en avait piqué Gédéon au moment où il venait d'apprendre de la bouche de ce dernier que Lapré était mort et où il lui avait serré la main en guise de remerciment, C'était l'effet du poison qui commençait à se faire sentir et qui avait arraché à Gédéon un cri d'indicible douleur. Mais en même temps une révélation subite s'était faite dans son esprit. Il s'était précipité sur son meurtrier et il venait de se faire justice en retournant contre lui le dard empoisonné. Gédéon savait qu'il était lui-même un homme mort et que le poison du capitaine ne pardonnait pas. Mais il s'était vengé!

Une lutte horrible s'engagea entre ces deux hommes auxquels il ne restait désormais qu'un quart d'heure à vivre. Mais le poison, au lieu de terrasser Gédéon Lafleur lui avait communiqué une exaltation et un force fébriles. Il saisit Rudolfo et le renversa en luiserrant le cou comme s'il voulait l'étrangler ; puis il s'abattit avec lui en continuant à lui serrer le cou avec les deux mains, se releva à demi et lui planta son poignard dans le cœur.

Alors il se redressa avec un cri sauvage " Non tu ne resteras pas debout au milieu de nos cadavres, répétait-il d'une voix rauque. Ah! Ah! Ah! Tu comptais recommencer sur un nouveau théâtre ; mais tu avais compté sans Gédéon Lafleur. Ah! Ah! Ah! Je ne laisse pas de traitres derrière moi. Tu l'as dit et c'est toi-même qui a prononcé ta sentence.

Mais les forces de Gédéon étaient épuisées. Un froid mortel envahissait tous ses membres. Il n'eut que le temps de s'appuyer de ses deux mains crispées sur la table qui était placée devant lui et il se laissa tomber lourdement dans un fauteuil.

....

Cinq minutes plus tard, Jackson, accompagné de Gabriel Sauvé et d'Albert Staub se précipitait hors de sa voiture qui les avaient conduits à la maison de la rue King.

Il entendit des gémissements.

— Retenez Albert, dit-il vivement à l'avocat ; et il ouvrit la porte de la maison qui ceda sans résistance.

Un spectacle horrible s'offrit à sa vue.

Le cadavre de Rudolfo était étendu sur le plancher. Le salon ruisselait de sang et Gédéon Lafleur, la face convulsionnée ralait sur son fauteuil dans le hoquet de l'agonie.

Cependant il eut encore la force de reconnaitre le détective.

— Vous n'avez plus rien a faire ici, articula-t-il avec effort et d'une voix expirante ... Lapé à l'eau... Le capitaine frappé au cœur..., J'ai achevé votre œuvre et je meurs empoisonné, mais je meurs vengé...

Gédéon eut un nouveau rale ; sa tête se renversa, ses yeux se fermèrent. Jackson se précipita vers lui et lui prit une main qui était déjà froide et inerte et qui retomba lourdement à ses côtés.

Il était mort.

— La justice des hommes, dit Jackson n'a plus rien à faire là où la justice de Dieu à prononcé.

Alors le détective alla au cadavre de Rudolfo, ouvrit sa redingote se saisit de son portefeuille et de son trousseaude clefs puis il ouvrit la porte, la ferma à double tour et rejoignit ses deux amisqui l'attendaient avec une anxiéte facile à comprendre.

— Qu'avez-vous donc ? lui dit Gabriel en remarquant sa paleur et l'altération de ses traits.

— Dieu fait bien ce qu'il fait, répondit-il d'une voix sourde. Sa main s'est abattue sur cette maison et vous n'avez plus rien à redouter de vos ennemis. Il ne vous reste plus qu'à conduire ce jeune homme à son père. Quant à moi ma tache n'est pas encore terminée. Il me reste à en finir avec les détectives voleurs. Et il donna l'ordre au cocher de le conduire au *St Lawrence Hall.*

EPILOGUE

La mort de Rudolfo simplifiait bien des choses.

William Staub n'avait plus à lutter avec personne et rien ne s'opposait à ce qu'il rentrât tranquillement en possession de son nom, de ses enfants et de sa fortune sans recourir à la publicité ni à l'intervention des hommes de loi.

Le banquier Staub vivait toujours ; et le vrai Staub put réprendre la place occupée pendant vingt ans par l'usurpateur, sans que on se doutât de cette grave substitution.

Il fit annoncer qu'il était parti pour un voyage et il se retira à la FouvelleOrléans avec Sylvia et Lucile en laissant à Albert le soin de liquider sa fortune et de préparer le public Montréalais à l'annonce de sa retraite définitive. Qu'aurait-il fait au Canada ? Depuis vingt ans que le crime de Rudolfe l'avait rayé du nombre des vivants il n'y connaissait plus personne et Montréal ne lui rappelait que les longues tortures qu'il y avait subies. Son départ en rendant toute explication inutile, lui a permis de sauvegarder l'honneur du nom de Staub et d'éviter à Lucile et à Albert de pénibles révélations.

Nous n'avons pas besoin de dire que Philippe Lestrelle et Gabrielle Sauvé s'étaient engagés à accompagner le vieillard, à présider à son installatioo et à passer avec lui les premirs mois de son séjour à la NouvelleOrléans.

Albert à réglé toutes les affaires de la maison Staub et réalisé un actif de quatorze millions. Cette énorme fortune n'a pas été sans provoquer de la part du père de Sylvia de douloureux scrupules de conscience. Il savait qu'une partie de cet argent venait de la caisse d'une bande de voleurs. Lui était-il permis de profiter de tant de crimes et de garder par devers lui l'argent mal acquis Gabriel Sauvé à eu beaucoup de peine à lui faire admettre qu'il avait incontestablement le droit de réprendre, sur cette somme, le montant de son bien patrimonial ; mais à force de patience, de douceur et de persuasion il est parvenu à lui faire entendre raison. Ce qui lui avait été volé à lui-même ne cessait-il pas en rentrant entre

les mains de son légitime propriétaire d'être du bien mal acquis? Et Rudolfo, s'il eût vécu n'eût-il pas été condamné à rembourser à William Staub la valeur de son héritage? La loi et l'équité étaient d'accord : et il fut décidé qu'on ferait deux parts de l'actif réalisé par les soins d'Albert Staub. Le vieillard a conservé les six millions qui lui revenaient à la mort de son père, les huit autres millions ont été versés entre les mains du séminaire de Montréal. Ils serviront à la construction d'un nouvel hôpital et à la création d'une école d'apprentissage, où les fils d'ouvriers et les enfants pauvres seront appelés à recevoir gratuitement une instruction destinée à les mettre à l'abri des tentations du vice, de l'oisiveté et de la misère.

Albert Staub ne s'est pas encore consolé du rôle qu'il a joué dans l'affaire Jardine. Il se rappelle avec douleur que si Gabriel Sauvé ne lui lui avait pas tendu généreusement la main, il était en passe de tomber au niveau de ces hommes qu'il déteste et qui ont vécu du long martyre de son père. Il a soif de réhabilitation et de travail et il est parti, sous les auspices du curé Labelle, pour cette région du Nord de la Province de Québec où il y a tant à faire et où il est dévoué à l'œuvre de la colonisation.

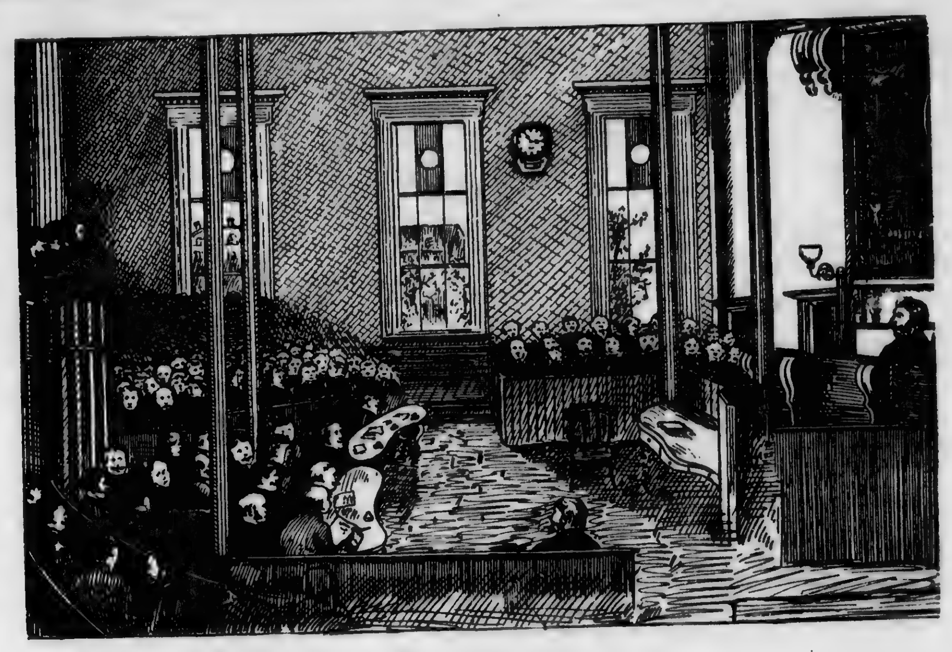
Il y a trois mois, les cloches de la cathédrale de la Nouvelle Orléans sonnaient joyeusement. On y célébrait un double mariage et les mariées étaient les deux sœurs. Philippe Lestrelle épousait Sylvia Staub et Gabriel Sauvé donnait son nom à Lucile.

Gabriel est revenu à Montréal avec sa charmante femme, mais il a promis de revenir passer trois ou quatre mois par an à la Nouvelle Orléans. Peut-être finira-t-il par s'y établir tout à fait, car Mme Sauvé n'a pas renoncé à le décider à lui permettre de rejoindre son père et sa sœur qu'elle aime tendrement.

Philippe Lestrelle est au comble du bonheur; et la vieillesse de M. William Staub s'écoulera doucement entre les bras de sa fille chérie, sous la protection de l'homme qu'elle adore et qui les a sauvés.

Rudolfo et Gédéon Lafleur ont été enterrés secrètement dans un coin de la cour de la petite maison de la rue King. Leur mort n'a pas été constatée. Le cadavre de Lapré n'a pas été retrouvé et personne ne s'est aperçu de la disparition de deux bandits.

Varé, Chrysanthème et Rateau sont au pénitentier.



La Cour d'Assises.

Fownie et Pommier ont été condamnés depuis, par la cour d'assises.

Mistress Bartlett qui s'était enfuie avec Jardine a fait une triste fin. Elle s'est abandonnée à la boisson et, sous l'influence de l'alolisme sa raison s'est altérée. Un soir à New-York, elle s'est vue arrêter par deux agents et comme elle se jetait sur eux, les égratignait et les menaçait de son couteau, ils ont cru avoir affaire à une folle dangereuse et ils l'ont presque assommée à coups de bâton sur la tête. Il a fallu la conduire à l'hospice où elle a été prise d'un transport au cerveau et elle a expiré au bout de trois jours de souffrances.

De toutes les personnages principaux de l'association, que nous avons rencontrés au pique-nique des voleurs, il n'y a que Jardine qui n'ait pas encore reçu son châtiment. Il vit au Etats-Unis. Mais la petite fortune qu'il avait emportée avec lui est déjà aux trois quarts dévorée, et il finira dans la misère.

FIN

Enrégistré conformément à l'Acte du Parlement du Canada, en l'année mil huit cent quatre-vingt-huit par F. X. Lessard, Editeur, au bureau du ministre de l'Agriculture à Ottawa.

F. X. LESSARD, Editeur-Propriétaire,

Boite de Poste 1754, Montréal, P. Q.

colonisation.
drale de la
On y célé-
nt les deux
aub et Ga-

rmante fem-
s ou quatre
re finira-t-il
pas renon-
on père et sa

nheur; et la
oucement en-
ion de l'hom-

secrètement
n de la rue
e cadavre de
s'est aperçu

énitentier.



e l'association,
e des voleurs,
reçu son châti-
fortune qu'il
quarts dévorée,

essard, Editeur, au
-PROPRIETAIRE,

